
TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



# LETTRES
# *CABALISTIQUES,*
OU
## *CORRESPONDANCE*
## PHILOSOPHIQUE,
HISTORIQUE ET CRITIQUE,

*Entre deux Cabalisties, divers Esprits élémentaires, & le Seigneur Astaroth.*

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de nouvelles Lettres & de quantité de Remarques.

*TOME TROISIEME.*



*A LA HAYE.*
Chez PIERRE PAUPIE.

M. DCC. LXVI.

# *PRÉFACE* DU *TRADUCTEUR.*

DEPUIS long-temps j'ai tâché de répondre par mes ſoins & par mon application, à l'accueil favorable que mes Ouvrages ont trouvé auprès du Public. Je n'ai rien oublié de tout cè que j'ai cru capable de me procurer ſon approbation, & j'oſe preſque me flatter que les peines que j'ai priſes, n'ont point été inutiles. Si le prompt débit d'un Livre eſt une marque qu'il eſt digne de quelque eſtime, les *Lettres Cabaliſtiques* doivent avoir trouvé grace chez bien de Lecteurs. Dès que les volumes ont été achevés, ils ont été vendus ; & plus léur nombre a augmenté, plus le

débit s'en eſt accru. C'eſt cet heureux ſuccès qui m'a engagé à pouſſer ces *Lettres* beaucoup plus loin que je n'euſſe cru. Lorſque je les commençai, mon intention étoit de les finir au deuxieme volume.

Peut-être eût-il été à ſouhaiter pour ma tranquillité qu'elles euſſent eu moins de cours; une fõule de Barbouilleurs de papier, un tas d'Hypocrites & de Moines ne m'auroient point importuné par leurs impertinents murmures, ou par leurs injures groſſieres. Quelque grand que ſoit le mépris dont le Public accable ces *Avortons Littéraires*, ils ne ſe laſſent point de l'ennuyer de leurs réflexions & de leurs groſſieres impoſtures. Il n'en eſt aucune à laquelle ils n'aient recours pour parvenir à leur but; je me contenterai d'en citer un ſeul exemple.

Les *Journaliſtes de Trévoux*, ne trouvant point apparemment aſſez d'occaſions pour m'injurier en parlant de mes Ouvrages, m'en attribuent de temps en temps quel-

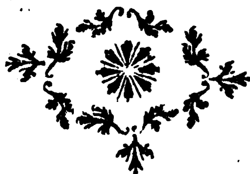
ques-uns, auxquels je n'ai non plus de part qu'au crime qui fit pendre le Jésuite Guignard. Pour avoir la satisfaction de dire que je n'avois *ni Mœurs ni Religion*, ils ont prétendu que j'étois l'Auteur de *l'Histoire des Révolutions de l'Isle de Corse*. Or, il n'y a pas, j'ose dire, une seule personne en Hollande qui ignore que je ne suis point l'Auteur de ce Livre. On sera peut-être curieux de savoir comment ces Révérends Peres, à propos d'un Ouvrage purement historique, & dont l'Auteur ne m'est pas inconnu, ont pris occasion en me l'attribuant, de me reprocher de n'avoir *ni Mœurs ni Religion*. Je n'ai qu'un mot à dire à cela; ils m'ont apostrophé aussi à propos, comme ils louent ordinairement les Ecrivains de leur Société. S'ils font mention de Mahomet, ils feront l'éloge de Sanchès; & s'ils parlent de Virgile, ils trouveront le moyen de dire un mot à la louange d'Escobar. C'est un des plus rares talents de ces Révérends Peres.

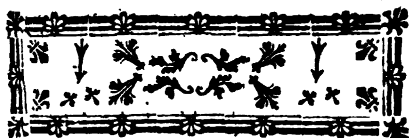
Au reſte, après qu'ils m'ont dit les invectives les plus violentes, ils aſſurent que *l'amour propre bien entendu les force de ne pas paroître ſenſibles à mes reproches*. En vérité je ne doute pas qu'ils ne connoiſſent beaucoup plus les effets, les mouvements & les ſuites de l'amour propre, que de l'amour de Dieu. L'Univers entier en eſt convaincu, & les perſonnes les plus ſimples ſavent que jamais ces bons Peres ne ſe ſont piqués d'établir l'opinion qui rend l'amour de Dieu néceſſaire au ſalut. Ils n'étudient pas davantage les matieres qui peuvent y avoir quelque rapport, qu'ils s'appliquent à devenir humbles & honnêtes gens. Qu'ils me permettent cependant de leur dire, duſſai je mortifier cet *amour propre* qui leur eſt ſi cher, qu'ils m'ont une grande obligation. En critiquant quelquefois leur mauſſade *Journal*, je fais reſſouvenir bien des gens qu'il exiſte encore. Sans moi, peut-être ignoreroit-on dans les trois quarts de l'Europe qu'il eſt

trois Jésuites qui déchirent tous les mois les personnes les plus respectables & les plus estimées dans la République des Lettres.

Ce que je dis paroîtra sans doute outré à ces Révérends Peres ; *l'amour propre* leur persuadera que je cherche malignement à diminuer leur réputation. Il m'est aisé de leur donner des preuves évidentes du contraire. Quand je les assure que leur *Journal* est non-seulement méprisé, mais encore inconnu à toute l'Europe, j'atteste cette Europe, & je l'appelle à témoin pour certifier la vérité du fait que j'avance. Dans l'Allemagne, la Suisse, l'Angleterre & la Hollande je ne crois pas que les Libraires vendent vingt exemplaires de cet infortuné *Journal*. On réimprime à Amsterdam la plupart des Romans, Aventures, & autres sottises qui paroissent à Paris, à Londres, à Geneve, &c. & aucun Libraire n'oseroit se charger de six *Journaux* de *Trévoux*.

Voilà des choſes qui mortifieroient d'autres Ecrivains que des Journaliſtes Jéſuites ; mais *l'amour propre bien entendu les force* d'éloigner ces idées diſgracieuſes, & les fait juger de la bonté de leurs Ouvrages & de l'eſtime qu'on leur accorde en Europe, par le débit qui s'en fait chez les très-humbles eſclaves de la Société, imbécilles adorateurs des impertinences Loïoliſtiques.





# LETTRES CABALISTIQUES, OU CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE, HISTORIQUE ET CRITIQUE,

*Entre deux Cabaliſtes, divers Eſprits élémentaires, & le Seigneur Aſtaroth.*

## LETTRE XLIX.

Aſtaroth, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

PUISQUE les Dialogues que je t'envoie quelquefois, ſage & ſavant Abukibak, ſervent à te délaſſer de tes occu-

pations sérieuses, j'espere que tu me sauras quelque gré de celui-ci.

*Dialogue entre un* LIBRAIRE PARISIEN *&* *un* LIBRAIRE HOLLANDOIS.

LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

Avouez de bonne foi, mon cher Monsieur Safre-Bec, que les Libraires de Paris, vos confreres, abusent bien de la bonté de mes compatriotes. Il est peu de mois qu'ils n'en dupent quelques-uns, & cependant ils ont affaire à des gens assez bons & assez patients, pour ne point se rebuter. Veulent-ils des Livres, ils n'ont qu'à parler, ils sont assurés d'en avoir autant qu'ils le souhaitent. Vu donc que par un arrêt irrévocable il est ordonné que de deux mille Libraires, il n'y en aura qu'un seul qui ne soit pas condamné à passer dans cet affreux séjour, on auroit dû y pratiquer deux différentes habitations; l'une, tout-à-fait fâcheuse pour les Libraires de Paris, & l'autre, beaucoup moins incommode pour les Libraires Hollandois.

LE LIBRAIRE PARISIEN.

En vérité, Monsieur Superfin, vous me faites rire, quelque désolé que je sois d'avoir été si honteusement chassé de ma place de Syndic ; & il n'est ici *aucun* damné qui n'éclatât aussi immodérément que Démocrite, s'il entendoit les discours que vous tenez. A vous ouir, on croiroit que tous les Libraires Hollandois sont des saints personnages, tout-à-fait dignes d'être canonisés, & qui n'ont aucune des mauvaises qualités que vous reprochez aux Parisiens. Mais par ma foi tout est bien egal entr'eux, & l'on peut à très-juste titre leur appliquer le refrein trivial, *Jean danse mieux que Pierre, Pierre danse mieux que Jean.* En matiere de tours subtils & de croçs-en-jambe, il seroit bien difficile de décider de leurs différents mérites.

En effet, si le Parisien est adroit, le Hollandois est fort rafiné, & c'est le seul bonheur qui peut décider de la victoire. N'êtes-vous pas vous-même un exemple décisif de l'égalité d'adresse entre les deux Nations? Jamais aucun Libraire fit-il rien de plus subtil, que

ce que vous imaginâtes pour vous approprier le bien de votre beau-pere ? Vous prétendîtes que ce bon homme étoit tombé en enfance ; & quoiqu'il eût encore tout son bon sens, peu s'en fallut que vous ne vous fissiez adjuger par la Justice l'héritage dont vous vouliez vous emparer. Ce n'est pas-là sa manœuvre d'un sot, Mr superfin, & le le plus rusé Libraire de Paris n'auroit pu mieux penser. Mais pour nous en tenir à ce qui regarde notre Librairie, n'avez-vous pas trouvé le secret de réimprimer publiquement un Livre, malgré les défenses expresses de vos Souverains ; & ne vous êtes-vous pas impunément joué d'eux, en leur extorquant subtilement un privilége pour un Libelle diffamatoire des plus odieux contre leur gouvernement ? Ce sont-là des coups de maître, auxquels nous n'oserions seulement penser à Paris, Monsieur Superfin ; & quiconque s'aviseroit de les y tenter, en seroit bien-tôt très-sévérement puni.

Au reste, vos confreres sont incomparablement plus dignes de châtiment que les miens, parce qu'ils ont mille

facilités & mille moyens légitimes pour acquérir du bien, dont les Parisiens sont absolument privés. Les Hollandois sont les maîtres de contrefaire tous les Livres, ils peuvent s'approprier les plus beaux Ouvrages qu'on imprime dans l'Europe. Après cela, n'est-il pas surprenant qu'ils veuillent encore s'enrichir par des voies illicites? Mais les Libraires de Paris ne sauroient mettre sous presse la moindre petite Brochure, le plus misérable petit Almanach, s'ils n'en ont obtenu la permission, ou le privilege. Dès qu'ils veulent donner un Livre au Public, un rigide Examinateur en pese toutes les phrases, & en considere toutes les expressions. Un seul mot fait quelquefois refuser l'impression d'un Ouvrage. Si le Révérend Pere Recteur n'en est pas content, si la Sorbonne le trouve trop hardi, si le cocher, ou le portier d'un homme en place s'imagine avoir sujet de se plaindre d'un Livre, il sera rejetté. Il n'est permis d'imprimer à Paris que des Livres qui ont autant de bonheur que les plus jolies femmes, & qui plaisent généralement à tout le monde. J'excepte cependant les Jan-

d'Esope traitoit les Grenouilles de son marais; & si nous voulons avoir quelques Livres scabreux, nous sommes tristement réduits à les faire passer en contrebande.

LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

Cette ressource a bien son mérite, & n'est point aussi triste que vous la faites; car si de dix ballots vos Confreres peuvent en faire entrer un seul dans la ville, ils sont bien récompensés de la perte des neuf autres. Mais tant de Jansénistes, s'intriguent pour faire parvenir en sureté dans le Royaume les Livres de leur parti, qu'il arrive rarement qu'ils soient confisqués. En dépit de toutes les précautions des Révérends Peres Jésuites & de leurs espions, on trouve le secret de fournir toutes les ames pieuses & dévouées au bon Saint Paris, de tous les secours nécessaires, & les Ouvrages Polémiques ne leur manquent point. Sous le spécieux prétexte de faire venir des Livres Jansénistes, vos bons Confreres font aussi entrer une grande quantité d'autres Ouvrages défendus, & très souvent dans un même ballot, il y a trente exemplaires de la *Morale Pra-*

*tique des Jésuites*, vingt de *Spinosa*, & quinze de la *Bibliotheque d'Aretin*, ou de l'*Académie des Dames*. Ainsi, sans le savoir, les Jansénistes sont les pourvoyeurs des débauchés & des impies. Après tout, il est bien juste que les Libraires se servent pour leur avantage des occasions que leur offre la fortune, & je ne vous reproche l'entrée de ces Livres défendus, que pour vous faire sentir que vos Confreres ont autant de moyens que les miens de s'enrichir, sans être obligés de recourir aux tours de passe-passe qu'ils ne mettent que trop souvent en pratique.

LE LIBRAIRE PARISIEN.

Le prix excessif que les Libraires de Paris donnent des manuscrits, leur emporte presque tout le profit qu'ils peuvent faire. En Hollande, les Auteurs s'estiment fort heureux lorsqu'on les paie à tant par feuille, comme les chevaux de poste à tant par course. Il est vrai que les plumes de la plupart des premiers sont aussi mauvaises que les jambes des derniers; mais enfin leurs ouvrages se vendent toujours, & c'en est assez pour faire gagner les Libraires,

A Paris les Auteurs veulent être bien payés, ils vendent leurs ouvrages au poids de l'or, ils nous mettent le couteau à la gorge, sur-tout lorsqu'ils ont acquis quelque réputation. Encore leur passeroit-on de penser à leurs intérêts, & de tirer avantage de leur fortune, s'ils se contentoient de cela; mais la plupart ont très-peu de bonne foi. L'un vend le même manuscrit à deux ou trois Libraires; l'autre après avoir retourné & radoubé de dix ou douze manieres différentes le même ouvrage, le donne autant de fois sous différents noms, & un troisieme enfin, travestit en style précieux la vie d'un grand Capitaine, & nous la fait payer aussi chere que si elle étoit toute de son cru. Il y a un nombre infini de ces Ecrivains, qu'on peut comparer à nos Tailleurs-Fripiers, qui ne vendent jamais que des hardes sales, & des habits retournés. Cependant les Libraires, qui se chargent de pareilles guenilles, sont aussi trompés qu'un homme qui payeroit pour neuf un manteau qui auroit servi six ou sept hyvers. Il arrive quelquefois que lorsqu'un de nous expose un livre en vente, il est tout

étonné qu'un acheteur, après en avoir parcouru les deux premieres pages, se rappelle qu'au titre près & à trois lignes changées dans la Préface, il a depuis trois ans le même ouvrage dans sa Bibliotheque. D'autres Auteurs portent encore un plus grand préjudice aux Libraires. Ils commencent des livres, en font les premiers volumes, reçoivent d'avance l'argent pour les suivants, & ne les finissent jamais, ou les vendent à d'autres. Combien d'ouvrages imparfaits n'y a-t-il pas dans toutes nos boutiques? Hélas! Lorsque j'y pense, je ne puis m'empêcher de plaindre un de mes Confreres, qui a presque été ruiné par la mauvaise foi d'un Auteur, & qui pis est, d'un Auteur Jésuite.

LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

Les Libraires ont été dupés bien plus cruellement en Hollande, il en est peu qui n'ait été fripponné par quelque Aventurier. L'un a été obligé de payer argent comptant un Ouvrage qu'on lui avoit entiérement gâté, au lieu de l'améliorer (1). Quelques autres ont été

(1) Voyez la Lettre LXI. des Lettres Juives.

forcés d'avoir recours à un Ecrivain plus froid & plus dur que le marbre, pour leur achever un livre en plusieurs volumes *in--fol*. Le premier Auteur, ayant mangé d'avance tout le salaire qu'il espéroit retirer de son travail, & ne voulant plus rien faire, les pauvres Libraires auroient été ruinés, s'ils n'avoient pas heureusement trouvé quelque regrattier pour remédier tant bien que mal au dommage que leur eût causé la fripponnerie d'un hableur, auquel ils s'étoient confiés.

LE LIBRAIRE PARISIEN.

Mais vos Confreres sont-ils bien en droit de se plaindre des filouteries des Auteurs ? On m'a assuré qu'ils leur jouent souvent de très-mauvais tours. On m'a parlé entr'autres d'un bon & zélé serviteur des Jésuites, qui est aussi alerte qu'on le puisse être, & avec lequel il est presque impossible d'avoir affaire sans être trompé. On dit que l'on feroit facilement un gros volume de toutes ses espiégleries & tours d'adresse. Croyez-vous que les Auteurs aient tort d'agir avec les autres comme on agit avec eux ? Par ma foi! *A frip-*

*pon, frippon & demi*. La maxime est fort bonne, il est juste qu'on nous rende le réciproque. Pourquoi les Libraires Hollandois ne sont-ils pas comme ceux de Paris ? Ils agissent rondement avec les Auteurs.

LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

Qu'entendez-vous par *rondement* ? Si vous voulez dire qu'ils les dupent sans façon & sans scrupule, vous avez raison ; mais si vous prétendez qu'ils agissent de bonne foi, il faut que vous ayiez oublié, depuis que vous êtes mort, ce que vous faisiez pendant votre vie, ou que vous pensiez que je n'en sois point instruit. Hé quoi ! Ne vous souvenez-vous donc plus de ce manuscrit que vous fîtes copier dans une nuit ? Vous aviez demandé qu'on vous le remît pendant vingt-quatre heures pour le faire examiner ; mais vous vous gardâtes bien d'en faire cet usage. Vous prîtes chez vous trois Copistes, & dans douze heures de temps vous vous appropriâtes cet ouvrage. Ce qu'il y eut de fâcheux pour l'Auteur, c'est que vous le fîtes imprimer & paroître avant qu'il eût pu s'en accommoder avec quelque Libraire. Ce

pauvre diable d'Écrivain eut beau publier que vous lui aviez volé son manuscrit, vous soutîntes toujours effrontément que vous l'aviez acheté d'un inconnu, qui vous l'avoit vendu. Appellez-vous cela *agir rondement* ?

LE LIBRAIRE PARISIEN.

L'Auteur à qui je jouai ce petit tour, le méritoit bien. Il avoit fripponné peu auparavant deux Libraires, à qui il avoit vendu le même ouvrage; il étoit bien juste que je vengeasse mes confreres. En me saisissant de ce Manuscrit, je ne faisois que m'approprier un bien qui étoit naturellement dévolu à la Librairie. Au lieu de me reprocher ce trait, vous devriez m'en louer; quiconque punit le vice ne sauroit être assez estimé. C'est une excellente leçon que je donnai aux Auteurs, je leur appris à être moins intéressés & de meilleure foi. Vous savez assez que cette vertu n'est guere pratiquée parmi les enfants d'Apollon : il semble que le même arrêt qui exila les richesses du Parnasse, y ait établi au lieu d'elles, l'avarice & l'infidélité. S'il est de l'essence des Savants d'être pauvres, il semble qu'il l'est aussi qu'ils

soient avides d'argent. Un Poëte, au haut de l'Hélicon, me paroît un second Promethée sur le mont Caucase. Le cœur de ce dernier étoit rongé par un vautour, & celui du premier l'est par sa passion pour l'argent. Ah! qu'il est beau, M. Superfin, d'être utile aux hommes, en les corrigeant de leurs défauts.

LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

En admettant l'admirable maxime que vous débitez avec tant d'emphase, M. Saffre-Bec, il s'ensuit que les Auteurs qui fripponnent des Libraires, ne font que travailler à les guérir de leur passion favorite. En effet, si les Savants aiment l'argent, l'or est la principale Divinité des Libraires. Comme vous le savez, au lieu que les Catholiques répetent sans cesse dans leurs Litanies, *Sainte Vierge, secourez-nous! Saint Jean, priez pour nous! Sainte Genevieve, intercédez pour nous!* nous disons perpétuellement dans les nôtres, *Sainte Pistole, venez dans ma poche! Saint Ducat, venez dans ma bourse! Sainte Guinée, nichez-vous dans mon gousset!* Et il seroit à souhaiter que les Moines fussent aussi exacts à dire leur

Bréviaire, que les Libraires à répéter assidument cette oraison.

Je te salue, sage & savant Abukibak, en *Belzébut*, & par *Belzébut*; & je souhaite que tu sois content de ce dialogue.

---

## LETTRE L.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

DEPUIS que je réfléchis, sage & savant Abukibak, aux foiblesses, & j'ose dire à certaines folies des plus grands hommes, je suis beaucoup moins étonné de voir que tant de gens qui ne manquent pas d'esprit & de sens, donnent dans des travers très-considérables, & commettent plusieurs fautes qu'évitent des personnes d'un génie médiocre.

Il semble que pour mortifier l'orgueil & la présomption des Philosophes, le Ciel permette que les plus renommés fournissent les exemples les plus frappants des foiblesses humaines. Si le génie sert dans bien des occasions, il nuit aussi

aussi dans beaucoup d'autres, & l'on s'égare en approfondissant trop les choses, comme en ne les considérant point assez. Un sage Ecrivain François a eu raison de dire que *la plus subtile folie se fait de la plus subtile sagesse, & qu'il n'y a qu'un demi-tour de chenille, qui conduit de l'une à l'autre* (1).

Démocrite étoit fondé de se réjouir & de rire du ridicule de la plus grande partie des hommes; mais dans les suites il devint lui-même plus ridicule, plus fou & plus comique que ceux dont il se moquoit. Que les Partisans outrés de ce Philosophe disent tout ce qu'ils voudront, ils ne viendront jamais à bout de prouver qu'il soit fort sensé de rire immodérément des choses les plus tristes. Un fils perd un pere qu'il aime, un pere voit mourir un enfant qu'il chérit, une femme un époux qu'elle estime; doit-on trouver extraordinaire que ces personnes s'affligent? Un homme qui rit de leur douleur, est un véritable insensé, aussi extravagant que celui qui nieroit qu'il

[1] Essais de Michel de Montagne, Liv. II. pag. 154.

existe quelque chose, & qui prétendroit qu'il n'y a que le néant. Car la douleur dans certaines occasions est quelque chose d'aussi naturel à l'essence de l'ame, que l'étendue à la matiere.

Héraclite n'étoit guere plus sage que Démocrite. Ses pleurs avoient eu dans les commencements un fondement raisonnable, il s'affligeoit des malheurs des hommes, & il avoit raison; mais dans la suite il devint visionnaire, en s'imaginant que tout n'étoit qu'infortune. Chez lui, le bien se présenta sous la figure du mal: un enfant venoit-il au monde, il pleuroit de sa naissance; un homme se marioit-il, il larmoyoit de ce mariage. Notre être faisoit horreur à ce Philosophe, c'est avoir perdu la raison, que de penser ainsi.

„ Notre existence, *dit sensément un* „ *ingénieux Auteur*, n'est point si mal- „ heureuse qu'on veut nous le faire ac- „ croire. Regarder l'Univers comme „ un cachot, & tous les hommes com- „ me des criminels qu'on va exécuter, „ est l'idée d'un Fanatique. Croire que „ le Monde est un lieu de délices, où „ l'on ne doit avoir que du plaisir, c'est

„ la rêverie d'un Sibarite. Penser que „ la terre, les hommes & les animaux, „ sont ce qu'ils doivent être dans l'or- „ dre de la providence, est, je crois, „ d'un homme sage (1).

Diogene alla encore plus loin que Démocrite & Héraclite. Sans parler ici des infamies qu'il ne rougissoit point de commettre publiquement, que n'est-on point en droit de dire de toutes les autres extravagances qu'ils faisoit? Les gens sages se sont moqués dans ces derniers temps des pieuses folies de François d'Assise, qui s'étoit construit une femme & des enfants de neige. Que doivent-ils donc penser de Diogene, qui pendant la plus ardente chaleur de l'été, se vautroit & se rouloit sur le sable ardent, & embrassoit, lorsqu'il geloit, de grands morceaux de glace, après s'être déshabillé tout nud?

Je trouve, sage & savant Abukibak, une grande conformité entre ce Philosophe Cynique & François d'Assise. Ils ont fait à peu près les mêmes folies, ils ont été également crasseux, ils ont eu

[1] Voltaire, Remarques sur les Pensées de Pascal.

pour disciples tous les deux une foule de fainéants. Où peut-on trouver deux caracteres plus ressemblants? il est vrai que l'histoire ne dit point que François d'Assise fut amoureux, & elle nous apprend que Diogene fut touché des charmes de Laïs, & qu'il l'emporta même sur Aristippe, son rival, quelqu'aimable & quelque riche qu'il fût. Il faut avouer que Laïs devoit avoir le goût aussi peu délicat que l'odorat, pour pouvoir s'accommoder d'un galant aussi sale & aussi dégoûtant que ce Philosophe Cynique. Il falloit que le seul caprice la fît agir, c'est-là un bel exemple de la bizarrerie du beau sexe.

Je ne crois pas, sage & savant Abukibak, qu'on puisse rien lire d'aussi plaisant & d'aussi spirituel que la description que fait le Tassoni des galanteries de Diogene son rival. « N'étoit-ce pas „ quelque chose de beau & de curieux, „ *dit cet Italien*, que de considérer „ Diogene le Cynique, couvert d'un „ manteau de ramoneur de cheminée, „ tout déchiré & rappiécé, ayant la „ barbe épaisse & crasseuse, à demi-„ nud, sans chemise & sans souliers,

» se promenant d'un air galant sous les
» fenêtres de la belle Laïs ; & d'apper-
» cevoir d'un autre côté son rival Aris-
» tippe, parfumé, musqué, sentant
» l'iris & l'ambre, faisant le même
» manege, tandis que Laïs, au travers
» de sa jalousie, goûtoit le plaisir de voir
» au clair de Lune ses deux galants
» passer & repasser sous sa fenêtre (1) ?

Il seroit injuste, après que Diogene a fait le personnage d'un Petit-maître, de trouver étrange qu'un jeune homme n'eût pas le même privilege. Quoi ! l'on taxera d'étourdi un Officier, parce qu'il passera la nuit sous le balcon d'une bel-

[1] Ma che bel vedere Diogene Cinico col mantello di Romagnuolo, squarciato e rappezzato, la barba squalida, senza camicia, e lordo e pidocchioso, far del inamorato, passeggiando lungo la porta dell famosa Laïde; e dall altra parte comparire il suo Rivale Aristippo, tutto profumato, e attilato, sputando zibetto, & mirarlo di torto, e levargli il muro ; e la Signora starsi alla gelosia, pigliandosi gusto di verderli passeggiare al Sereno. Tassoni, Pensieri Diversi Lib. VII. Cap. XI. *Je ne crois pas avoir jamais rien lu d'aussi original & d'aussi plaisant que ce passage. Ceux qui entendront l'Italien, en jugeront de même ; car je ne me flatte point d'en avoir pu rendre toutes les graces dans la Traduction que j'en ai faite.*

le, & l'on ne dira rien d'un Cynique, qui dans l'équipage de Diogene fait la même chose : Si le Petit-maître est ridicule, le Philosophe qui l'imite, est un insensé ; cependant combien n'y a-t-il pas encore aujourd'hui de gens aussi fous que ce Grec ? Bien des Savants jouent à Paris le même rolle qu'il jouoit à Athenes. Il y a même des Docteurs & des Bacheliers de Sorbonne, qui se promenent sous les fenêtres des Laïs modernes. Il est vrai que ceux qui sont riches, ne se morfondent guere à la porte de ces Princesses ; mais ceux qui n'ont qu'un bien médiocre, sont dans le cas de Diogene. Il faut qu'ils se contentent de *passegiare al Sereno*. Triste ressource, & qui ne peut guere satisfaire qu'un Espagnol langoureux !

Je reviens, sage & savant Abukibak, aux folies des grands hommes. Zénon, ce grave Philosophe, ce Stoïcien sévere, dont les Anciens & les Modernes ont si fort vanté le mérite, auroit été regardé, s'il avoit vécu de nos jours, non-seulement comme un insensé, mais comme un homme indigne de la sépulture par le mauvais exemple qu'il a donné. Est-

a rien de si contraire au bien & à la tranquillité de la Société, que la mort de ce Philosophe? Il se pendit, parce qu'il avoit fait une chûte. Il se figura que les Parques l'avertissoient qu'il étoit temps de songer à sortir de ce Monde. Voilà une conduite bien folle & bien extravagante! Si tous ceux qui font une chûte s'étrangloient, que deviendroient les Etats les plus florissants? Il est peu d'hommes qui ne soient tombés par terre une fois dans leur vie. Si l'exemple de Zénon avoit des imitateurs, les lanternes dont on se sert aujourd'hui pour éclairer les rues pendant la nuit, seroient plus nécessaires à la conservation de la vie des hommes, que tous les remedes des Médecins. En vérité il falloit que la folie de Zénon tînt du fanatisme & de la phrénésie. Il n'y a qu'un Anglois qui se coupe le cou parce qu'on augmente le prix des liqueurs, ou parce qu'il est ennuyé de se chausser & déchausser tous les jours, qui puisse approuver une aussi grande extravagance.

Plusieurs Philosophes de ces derniers temps ont donné dans des excès aussi

grands que quelques-uns des anciens. Les hommes dans tous les ſiecles ont toujours eu parmi eux un certain nombre de perſonnages extraordinaires, qu'on peut regarder comme des aſſemblages monſtrueux de qualités bonnes & mauvaiſes, & dont les vices ſervoient de leçons aux autres Savants, pour les empêcher de s'enorgueillir de leurs talents, puiſqu'ils étoient accompagnés quelquefois de tant d'imperfections. Cardan peut être regardé parmi les Modernes comme un de ces Philoſophes formés par la Nature, pour contenir ſes confreres dans l'humilité. Jamais homme n'eut une plus vaſte érudition, & jamais homme ne fut plus fou, plus extravagant, plus menteur, & qui pis eſt, ne fut plus charmé de paroître avoir tous ces défauts. Ce Savant a écrit ſa vie, & elle eſt remplie des plus grandes folies. Il prétend qu'il n'avoit jamais appris la Grammaire (1), que la connoiſſance de cette ſcience lui fut donnée à peu près de la même maniere que la

[1] Grammaticam nunquam didici... ſed uſum ſolum mihi neſcio quomodo tributum, Cardanus de propria Vita, Cap. XII.

ſcience

science infuse à Adam. Il a l'impudence, ou plutôt la folie, d'assurer gravement qu'un homme inconnu lui ayant vendu les Ouvrages d'Apulée, deux jours après qu'il eut acheté ce Livre, il entendit les Langue Latine, Grecque, Espagnole & Françoise (1). Voilà un miracle aussi surprenant que celui du tremblement de la chambre & du lit de Cardan. Dès qu'il devoit arriver quelque chose de particulier à ce Philosophe, l'endroit où il couchoit se remuoit, & par ce mouvement avoit soin de l'en avertir (2). Il faut être bien

[1] Quis fuit ille, qui mihi vendidit Apuleium, jam agenti, ni fallor, annum XX. latinum & statim discessit. Ego vero, qui eo usque, neque fueram in Ludo Litterario nisi semel, qui nullam haberem Linguæ Latinæ cognitionem, cum imprudens emissem, quod esset auratus, postridie evasi qualis tunc sum in Lingua Latina, necnon & Græcam quasi simul; & Hispanicam, & Gallicam accepi. Cardani Vita, Cap. XII.

[2] Erat dies XX. Decembris Anni M. D. LVII, cum mihi ... visus est ... lectus tremere, & cum eo cubiculum, terræ motum existimabam. Post tandem somnus abrepit. Ubi mane dies illuxisset, rogo Symonem Sosiam ... in curriculi lectulo jacentem, an aliquid senserit? Respondet; tremorem cubiculi & lecti. Quia hora? Inquit sexta aut septima, &c. ... Non multis post diebus, sentio rur-

fanatique pour ſe figurer de pareils événements,ou bien fourbe & bien imposteur, pour vouloir les perſuader aux autres. Je veux croire cependant que Cardan fut plus extravagant que menteur : ce que l'on dit de ſa mort ſemble autoriſer mon opinion. On aſſure qu'ayant prédit l'heure de ſa fin, & s'étant trompé dans ſon calcul,pour garantir la vérité de ſes prédictions & ſauver l'honneur de ſon art, il ſe laiſſa mourir d'inanition. On a vu pluſieurs Martyrs de l'amour, de la haine, de l'ambition, de la vanité, de la ſuperſtition; mais il n'y en a jamais eu qu'un ſeul de l'Aſtrologie judiciaire. Il falloit être auſſi fou que Cardan, pour ſe ſacrifier à la gloire d'une ſcience auſſi vaine & auſſi fauſſe que celle-là.

Urceus Codrus étoit moins viſionnaire que Cardan; mais il étoit encore plus ſuperſtitieux. Un miroir caſſé, une ſalière renverſée, une lampe éteinte pré-

ſus tremere cubiculum. Experior manu, cor ſentio palpitare, in latus ſiniſtrum enim decumbebam. Elevo me, ceſſat tumultus ille & palpitatio. Iterum decumbo : itaque cum utrumque rediiſſet, cognovi unum ex alio pendere. Cardani Vita, Cap. XII.

ſagoient, ſelon lui, les plus grands malheurs, & il faiſoit cinquante grimaces différentes pour éloigner ces préſages funeſtes, & pour en diſſiper la malignité. Il n'eſt rien qui montre plus la foibleſſe & la bizarrerie de l'eſprit humain, qu'une ſingularité auſſi rare & auſſi extraordinaire. Un Philoſophe, un Savant, un bel eſprit croyoit des impertinences, qu'on ne pardonne point aux vieilles *Dugnes* & aux nourrices. S'il n'eût pas eu ce foible, & qu'il l'eût apperçu dans un autre, que n'auroit-il pas dit? Mais tel eſt le ſort des hommes; de quelque génie qu'ils ſoient doués, il faut toujours qu'il paient un tribut par quelqu'endroit à l'humanité.

Hobbes, cet Anglois ſi fameux parmi ſes compatriotes & chez les étrangers, avoit une ſi grande peur des diables & des morts, qu'il n'oſoit coucher ſeul dans une chambre. La nuit il croyoit l'exiſtence d'un nombre infini d'Eſprits, & le jour il écrivoit contre celle de Dieu. Peut-on rien voir d'auſſi ridicule? La Lune & le Soleil regloient les ſentiments & les articles de foi de la Religion de ce Philoſophe. Depuis ſix heures

du matin jusqu'à huit heures du soir il étoit Athée, & les ténebres ramenoient chez lui, non-seulement la croyance de Dieu, mais encore celle de Belzébut & de toute sa sequelle.

N'ai-je pas raison de dire, sage & savant Abukibak, que lorsqu'on considere les foiblesses des grands génies, on n'est plus étonné de voir que des gens qui ont de l'esprit & du bon sens, tombent dans des fautes qu'éviteront des personnes très-simples & très-bornées? Puisque la science sert même quelquefois à égarer du bon chemin, quel est l'homme qui puisse se flatter de ne jamais s'en écarter, quelque génie qu'il ait? La simplicité & le naturel valent souvent mieux que l'étude la plus profonde.

Je te salue, sage & savant Abukibak.

---

## LETTRE LI.

*Le Cabaliste* Abukibak, *à son ancien Disciple* Ben Kiber.

J'AI lu avec plaisir, mon cher ben Kiber, les lettres que tu m'as écrites.

Une légere indiſpoſition m'a empêché d'y répondre plutôt. La trop grande application à l'étude des Sciences Philoſophiques & Cabaliſtiques, m'avoit cauſé une eſpece d'épuiſement, que la mélancolie augmentoit. Pour diſſiper cette langueur, j'ai cru devoir, pour quelque temps, abandonner mon cabinet, & me répandre dans le monde beaucoup plus que je ne fais ordinairement.

Il m'a ſemblé, dans le commencement de ma nouvelle maniere de vivre, que j'étois tranſporté tout-à-coup dans un pays inconnu, des mœurs duquel je n'avois preſqu'aucune connoiſſance. Que j'ai vu de choſes plaiſantes, extraordinaires, ridicules, & bizarres depuis trois ſemaines! Juſte Dieu! mon cher ben Kiber, que les hommes ſont fous, & qu'ils me paroiſſent tels! Il eſt vrai que ceux que je trouve parmi eux les plus extravagants ſont les Nouvelliſtes. Je ne crois pas en vérité que l'on puiſſe pouſſer plus loin la folie, que ces gens-là. Cela n'eſt pas ſurprenant; car leur eſprit eſt dans une agitation perpétuelle. Ils prennent part à tou-

tes les affaires de l'Europe, ils se passionnent en faveur d'un nombre de Princes, ils s'agitent, ils se tourmentent pour des événemens auxquels ils n'ont aucun intérêt. Ils sont tristes, ou gais, selon qu'ils sont mécontents ou satisfaits des gazettes. Tous les Lundis & tous les Mardis ils ressemblent à des criminels, qui attendent l'arrêt de leur grace ou de leur condamnation. Le Turc a-t-il été battu, l'armée Ottomane s'est-elle reculée, ils sont au désespoir. Ils se plaignent autant des pertes de la Porte, que s'ils étoient Bachas, ou Visirs, & qu'ils fussent obligés de les payer par leurs têtes, ou de les réparer aux dépens de leurs bourses. Pendant qu'ils se livrent à la tristesse, d'autres se félicitent de leur bonheur. Ils sont aussi satisfaits & aussi gais au milieu de Paris, que l'étoit le Prince Eugene au milieu de Belgrade, lorsqu'il se fut rendu maître de cette ville.

Ces gens, qui se réjouissent ou qui s'affligent, sont-ils Turcs ou Allemands? Il s'en faut bien, ils sont Gascons, Normands, Parisiens, &c. Ils ne connoissent point, & ne connoîtront

jamais aucun de ces hommes en faveur desquels ils s'intéressent si fort. Ils n'ont d'autre liaison avec eux, que celle qu'ils ont formée en lisant la gazette : les nœuds en sont cependant si étroits, qu'ils sont prêts à tout leur sacrifier.

Il y a quelques jours, mon cher ben Kiber, que je me trouvai dans une assemblée, à laquelle présidoit deux Nouvellistes, dont les sentiments étoient entiérement opposés. « Je vais parier, dit le „ plus âgé, que le Baron de Neuhoff „ ne restera pas encore trois mois en „ Corse. Il est bien juste enfin que les „ Génois soient délivrés des peines & „ des soins que leur cause cet Aventu„ rier. La France ne pouvoit rien faire „ de plus équitable que de réduire ces „ rebelles dans le devoir „.

Ce que vous dites-là, répondit le jeune Nouvelliste, n'est point aussi certain que vous le pensez, & je crois qu'il y a beaucoup d'apparence que les affaires des Corses ne changeront de face que pendant peu de temps. Les secours que les François ont accordés aux Génois, pourroient bien ne leur pas être d'une plus grande utilité, que celui que leur

ont donné, il y a quelques années, les Allemands. Je me souviens à ce sujet qu'un Auteur, en parlant de ce secours, compare les Génois au paysan qui pria son Seigneur de vouloir tuer un lievre qui mangeoit les choux de son jardin, & chez qui le Gentilhomme & sa meute firent plus de dégat dans un quart d'heure, que le lievre n'en eût fait en cent ans.

„ L'Auteur dont vous parlez, repli„ qua le vieux Nouvelliste, est un plai„ sant Ecrivain. Son autorité est fort „ peu respectable, sur-tout dans les „ matieres qui regardent la Politique. „ Je connois ce barbouilleur de pa„ pier, & la plupart des rapsodies qu'il „ a publiées. Encore, si vous appuyiez „ votre sentiment de celui de l'Auteur „ des Mémoires Historiques, ou que „ vous eussiez pour vous le vénérable „ Seigneur Rodriguez, Gazetier de „ Cologne, je vous passerois la préven„ tion où vous êtes “.

L'Ecrivain que je cite, repartit le jeune Nouvelliste, a parlé beaucoup plus sensément qu tous ceux que vous vantez si fort. Dès que le Baron de

Neuhoff eut descendu dans l'Isle de Corse, & que vous & vos chers amis publyiez que cet Allemand agissoit par ordre des Cours d'Espagne & de Naples, auxquelles ce Royaume resteroit, l'Auteur que vous méprisez tant, annonça ce dont on voit aujourd'hui l'exécution. Il assura que la France ne consentiroit jamais qu'une Puissance considérable s'emparât de l'Isle de Corse, sous quelque prétexte que ce fût. « L'intérêt, disoit-il (1), „ des François s'oppose fortement à „ souffrir que l'Espagne ait un état, „ des villes, plusieurs ports qui blo„ quent entiérement ceux de Mar„ seille, de Toulon & d'Antibes. Avec „ deux frégates de vingt pieces de ca„ non, dès que les Espagnols auroient „ la guerre avec la France, ils rom„ proient absolument le commerce du „ Levant „. A ces premieres réflexions l'Auteur en ajoutoit plusieurs autres, & les choses sont arrivées ainsi qu'il les avoit prédites. Les Espagnols ont regargé l'Isle de Corse comme le Renard considéroit les raisins, qu'il dévo-

(1) Lettres Juives, Tom. II. Lettre LXXI.

roit des yeux, mais qu'il ne pouvoit atteindre. Ils ont dit, ainsi que lui : *Ces fruits ne sont pas murs, & ne me tentent point*. La France a trouvé cependant à propos d'éviter qu'il ne leur prît la fantaisie, ou à quelqu'autre Puissance, de les goûter, tout verds qu'ils étoient, & a cru devoir mettre la vigne en sureté contre les attaques & les insultes de tout le monde. Il est vrai que bien des gens prétendent aujourd'hui qu'il pourroit arriver que la France feroit ce que l'Espagne auroit souhaité de faire. A Cela je réponds que ces conjectures sont fort incertaines. Le seul intérêt qu'aucune Puissance redoutable ne saisit l'occasion de ces troubles pour s'emparer de la Corse, suffit pour que la France veuille les pacifier. D'ailleurs, le Roi sera largement dédommagé, & les troupes Françoises auront sans doute autant de lieu de se louer des Génois, que les Allemands. Si l'on protege la République, elle sait sans doute ce qui lui en coûte. La France ne la croit pas assez pauvre, pour vouloir la secourir pour l'amour de Dieu ; elle n'étend sa charité jusqu'à ce point,

que lorsqu'il s'agit de défendre le Patrimoine de St. Pierre, ou le Prétendant.

Il ne reste donc aucune difficulté à mon avis, que de savoir si après que les François auront débarqué dans l'Isle de Corse, & qu'ils auront battu les rebelles, ( car je veux le supposer ainsi, ) les Génois goûteront long-temps les fruits de cette victoire. Je pense qu'il pourroit leur arriver le même sort qu'ils ont déja essuyé. Tant que les François seront dans l'Isle, ils auront le dessus sur les rebelles : dès qu'ils en seront partis, ces derniers, qui n'auront cédé qu'à la force, & qui retrouveront une occasion favorable de reprendre les armes, tiendront la même conduite qu'ils ont tenue il y a sept à huit ans, lorsque les Allemands les obligerent à se soumettre.

La haine qui regne entre les Corses & les Génois, est trop grande, pour que rien puisse en suspendre les mouvements. Ou il faut que les Corses soient entiérement détruits, ou qu'ils se délivrent du joug & de l'esclavage de leurs Tyrans. Les choses ont été poussées trop

avant, pour qu'on puisse espérer que les deux partis oublient jamais les offenses qu'ils se sont faites mutuellement.

„ S'il n'y a que cette difficulté, *repartit le vieux Nouvelliste*, qui „ puisse empêcher les Génois d'assurer „ leur autorité, elle me paroît bien ai- „ sée à surmonter. Ils n'ont qu'à profi- „ ter de l'occasion, & à se servir utile- „ ment des troupes qu'on doit leur four- „ nir, pour ruiner, saccager, & dé- „ truire entiérement toutes les Provin- „ ces & les Villes de Corse qui se sont „ soulevées. Ils établiront sur leurs „ ruines un pouvoir despotique, & je „ ne doute pas que ce ne soit-là leur „ destin.

Il ne reste plus qu'à savoir, repliqua le jeune Nouvelliste, si c'est celui de la France. Je croirois volontiers qu'elle a des sentiments bien éloignés de ceux que vous prêtez aux Génois. Je suis assuré que le Cardinal-Ministre embrassera difficilement un parti aussi violent; sa candeur, sa probité, l'honneur même du Roi son Maître qu'il chérit si fort, ne permettent point qu'on accable des

gens qui consentent de mettre bas les armes & de subir les loix qu'on leur donne. Or, je vous ai déja dit que je ne doute pas que dès que les François auront débarqué, les rebelles ne parlent d'accommodement. Ils chasseront leur Roi Théodore; ils feront encore plus, ils s'avoueront heureux que la Cour veuille bien ne leur imposer que certaines conditions. Mais j'en reviens à mes premiers principes. Les troupes Françoises rembarquées, quelque matin, Sa Majesté Corsienne le Seigneur Théodore reparoîtra, & la comédie recommencera de nouveau, ou je suis bien trompé.

„ Ce que vous dites-là, *repartit le* „ *vieux Nouvelliste*, est absurde. Voilà „ une plaisante délicatesse de conscien- „ ce que ne point vouloir entiérement „ dévaster toute l'Isle de Corse ! Je sais „ de bonne part qu'on doit entiérement „ ruiner ce pays, & je parie deux cents „ louis, que les Génois en seront désor- „ mais paisibles possesseurs.

Mon Dieu ! répondit en riant le jeune Nouvelliste. Vous êtes malheureux en paris. Vous avez perdu, il y a quelque temps, une somme assez considérable

pour avoir gagé que les Espagnols ne céderoient jamais la Toscane. Vous êtes sujet à faire des erreurs couteuses, & qui pourroient bien vous ruiner.

„ Que je me ruine ou non, *dit le*
„ *vieux Nouvelliste*, ce ne sont pas-là
„ vos affaires. Du moins j'aurai l'agré-
„ ment de ne point m'appauvrir en pro-
„ tégeant des voleurs & des larrons,
„ tels que votre Baron de Neuhoff. Fi,
„ cela est affreux : Vous devriez rougir
„ de honte, & je ne comprends pas
„ comment il se peut trouver des gens
„ qui puissent ne pas plaindre les Gé-
„ nois. „ Et moi, repartit le jeune Nouvelliste, je ne saurois revenir de mon étonnement, quand je vois des gens qui ne s'intéressent pas pour les Corses. Car enfin, le sort des malheureux doit exciter la pitié, & ces pauvres peuples ne sont-ils pas réellement infortunés ? On veut les réduire dans l'esclavage le plus dur, & les assujettir à un joug insupportable. On les regarde comme des bêtes de charge, faites uniquement pour le service de la République, plutôt que comme des hommes libres. Ont-ils tort de se révolter & de

défendre leurs privileges & les droits de l'humanité ?

Le vieux Nouvelliste, mon cher ben Kiber, ne goûta point les raisons de son adversaire. Ils s'échaufferent tous les deux, & peu s'en fallut que des paroles ils n'en vinssent aux mains. J'admirois ces deux hommes, qui se faisoient une affaire sérieuse d'une chose, à l'événement de laquelle l'un & l'autre ne pouvoient contribuer en rien. Je voulus tenter en vain de les appaiser, je ne pus en venir à bout, & je les laissai tous les deux disputant toujours avec beaucoup d'aigreur.

Si tu me demandes qu'elle est mon opinion, mon cher ben Kiber, sur les sentiments opposés de ces deux Nouvellistes, je te dirai que celui du plus jeune me paroît le plus probable. Outre qu'il a pour lui l'exemple du passé, il semble que la raison sur laquelle il se fonde, est assez solide. Lorsque l'esprit de révolte, de haine, de jalousie & de sédition a régné pendant plusieurs années dans un pays, il est impossible de pouvoir l'en arracher que par quelque bouleversement général du Gouvernement. Con-

ſideres combien de peines, de ſoins, de travaux & d'infortunes n'ont point eſſuyé les Hollandois, avant de parvenir à pouvoir former leur République. Il a été pendant un temps où leurs affaires ſe trouvoient plus délabrées & plus déſeſpérées que ne le ſont celles des Corſes. La conſtance, la valeur, l'intrépidité leur a fait vaincre des obſtacles qui paroiſſoient inſurmontables. Si les Corſes ne ſecouent pas dans dix ans le joug des Génois, qui ſait ce qu'ils pourront faire dans quinze & dans vingt? L'Empire & la France ne ſeront pas toujours diſpoſés à donner du ſecours à ces derniers & les premiers ne ſeront jamais abandonnés de l'envie de reprendre leurs privileges.

Je te ſalue, mon cher ben Kiber.

## LETTRE LII.

*Le Sylphe* Oromaſis, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

JE fus curieux, ſage & ſavant Abukibak, de connoître certaines manœuvres des Jéſuites, deſquelles j'avois ſouvent entendu

entendu parler. Pour m'en inſtruire parfaitement, je volai, il y a quelques jours, dans la chambre du Général de la Société; je le trouvai ſeul avec un de ſes ſecretaires, ou plutôt de ſes confidents. Je ſuis étonné, lui diſoit-il, de ne recevoir aucune nouvelle du Pere d'Aflon. Je crains qu'il ne ſe ſoit pas bien acquitté de l'ordre dont je l'avois chargé. Peut-être n'aura-t-il pu venir à bout de faire nommer le Pere Tolota, confeſſeur du Prince de * * *, & il aura fallu qu'il conſentît de donner cette place à un autre Jéſuite. J'en ſerois très-fâché; car perſonne n'eſt plus propre à l'occuper, que celui que j'avois deſtiné à la remplir. Il a toutes les qualités qu'il faut pour plaire dans cette Cour; il eſt ſouple, complaiſant, fin, adroit; il ſait s'accommoder aux temps & aux ſituations. Je ſuis aſſuré que perſonne ne ſaura auſſi bien que lui ménager l'eſprit de la maîtreſſe du Prince: il fera avec elle une ligue offenſive & défenſive, du moins lui ai-je bien recommandé d'agir de même. Cette femme a un grand crédit ſur l'eſprit de ſon amant, & ce ſeroit tenter l'impoſſible que de prétendre la

déplacer. Il vaut cent fois mieux s'en servir utilement, & se la rendre favorable par des complaisances & des soumissions. Elle peut être fort nécessaire à la Société. J'ai recommandé au Pere Tolota de lui faire entendre qu'il ne tiendroit pas à lui que le Prince ne contractât avec elle un mariage de conscience, & qu'il auroit soin d'employer pour cela tout ce qui dépendroit de lui.

C'est un grand moyen, continua le Général, pour se rendre favorable à la maîtresse d'un Prince, que de lui faire envisager qu'on peut lui être utile pour obtenir la main de son amant. C'est là le point que les Confesseurs doivent ménager le plus délicatement, & c'est celui que je recommande toujours à nos Peres. Je ne cesse de leur écrire: *Flattez les maîtresses, gagnez leur confiance, & vous viendrez alors à bout de tout ce que vous entreprendrez.* Je doute qu'il y ait d'expédient plus sûr pour conduire les hommes, que de se servir adroitement de leurs passions; or, il n'en est aucune qui ait autant de pouvoir sur leur cœur, que l'amour.

J'éprouve tous les jours combien les

femmes sont utiles à la Société. Dans toutes les Cours où elles n'ont pas beaucoup de crédit, les Jésuites ont très-peu d'autorité. Voyez, je vous prie, la différence qu'il y a du pouvoir qu'ils avoient en France sous Louis XIV. à celui qui leur reste aujourd'hui, & quelle différence il y a entre le Pere de la Chaise & le Pere de Linieres. Le premier étoit le maître, non - seulement de tous les Bénéfices, mais encore de tous les Evêchés; l'autre auroit peine à faire donner un Prieuré de mille écus de rente. Il n'a aucune connoissance de ce qui regarde la liste des Bénéfices. D'où vient cela? C'est que les femmes n'ont aucun crédit sur le Souverain & sur son premier Ministre; il est impossible de pouvoir gagner leur confiance jusqu'à un certain point. Chez eux, un Confesseur n'est qu'un Confesseur; mais chez un Prince amoureux, c'est un confident adroit, c'est un intrigant nécessaire, c'est un mercure honorable & secret.

Personne n'eut jamais toutes ces qualités dans un degré aussi éminent que le Pere de la Chaise. Quel homme étoit-ce, grand Dieu! On doit le regarder

comme un second Saint Ignace. La Société lui eut des obligations aussi essentielles qu'à son Fondateur. Avec quelle adresse ne sut-il pas se servir des femmes ? Elles lui rendirent les services les plus essentiels ; aussi a-t-il enrichi toutes les Maisons que notre Ordre a dans la France. Nous lui devons à lui seul tout ce que nous possédons dans ce Royaume ; car depuis plusieurs années nous n'avons presque rien acquis de nouveau. Cela n'est pas surprenant, vu le peu de crédit que nous avons actuellement ; nous vivons sur notre ancienne réputation. Si malheureusement les peuples connoissoient combien l'autorité de la Société est déchue en France, nous tomberions tout-à-fait dans le mépris. Nous ne sommes les maîtres d'accorder aucune grace, & ce n'est cependant que l'espoir des récompenses qui nous attire des amis & des partisans.

„ J'ai réfléchi plusieurs fois à ce que
„ vous dites, *repartit le confident du*
„ *Général* ; & je suis étonné par quel
„ enchantement nous en imposons,
„ non-seulement aux François, mais

» encore à toutes les nations Européen-
» nes, qui se figurent que nous sommes
» à Paris & dans tout le Royaume les
» maîtres absolus. Il est étonnant qu'ils
» ne s'apperçoivent pas que les graces
» qu'on accorde à la Cour, ne passent
» plus par notre canal, & que nous
» n'avons qu'une ombre d'autorité.

Il est impossible, repliqua le Général, qu'ils puissent découvrir ce changement; c'est un mystere que nous avons trouvé le secret de leur cacher. D'ailleurs, si nous ne pouvons plus faire beaucoup de bien à nos amis, nous sommes toujours en état de nuire à nos ennemis: en voilà assez pour nous rendre redoutables. Il est vrai que nous ne distribuons plus les Bénéfices; mais nous avons encore un grand crédit chez les Evêques. Bien des gens nous regardent comme les plus fermes soutiens de la Religion. Nous trouvons le moyen de décrier les personnes que nous n'aimons pas, nous les faisons passer pour des Athées, & qui pis est, pour des Jansénistes. Nous soulevons contr'eux le Clergé: ceux-ci entraînent après eux les Puissances séculieres; il n'est aucun homme que

nous ne perdions, lorſque nous en avons envie. On craint donc notre haine : il n'eſt pas étonnant que le peuple qui en voit ſouvent de funeſtes effets & qui n'approfondit point les choſes, ne diſtingue pas juſqu'à quel point s'étend notre pouvoir, & ne voie pas que nous reſſemblons aujourd'hui aux Diables, qui peuvent faire beaucoup de mal, & qui ne ſauroient procurer aucun bien. Il n'y a que quelques perſonnes qui ſont plus éclairées que les autres, qui connoiſſent combien nous avons perdu depuis quelques années.

Après un temps auſſi dur, il en viendra un plus heureux. Avec la patience, la diſſimulation & la politique la Société ſurmonte tous les plus grands obſtacles. N'eſt-elle pas venue à bout de donner à Henri IV. un Confeſſeur, lui qui avoit peu auparavant banni tous les Jéſuites de ſon Royaume. Si elle entreprenoit de diriger le grand Mogol & le Sophi de Perſe, elle réuſſiroit dans ces projets tôt ou tard. Je viens de recevoir des nouvelles que me mande un de nos Recteurs, qui vous paroîtront plus ſurprenantes que la poſſibilité de

la direction de ces Princes Mahométans.

Vous connoissez bien, continua le Général, ce vieux Prince Italien, auprès duquel nous n'avions jamais pu avoir aucun accès. Pendant trente ans nos soins ont été inutiles, nous perdions même l'espérance de réussir dans nos desseins, lorsqu'enfin nous en sommes venus à bout. Ce Souverain craignant les suites de la mort, & appréhendant que la maniere dont il avoit vécu durant sa jeunesse, ne nuisît à son salut, cherchoit dans tous ses Etats quelqu'un qui pût calmer sa conscience. Tous les Directeurs auxquels il s'étoit adressé, ne faisoient qu'augmenter son trouble & son inquiétude : enfin, lassé de ne rien rencontrer qui pût le satisfaire, il se résolut d'avoir recours à nos Peres. Il envoya chercher le Recteur, & lui dit les sujets qu'il avoit d'appréhender les jugements de Dieu. L'habile Jésuite dissipa tous ses doutes, se servit utilement des maximes de nos Théologiens, & ramena le calme dans son ame. Il lui fit comprendre qu'il n'étoit pas plus coupable que cinquante autres Princes, que la Société avoit trouvé le moyen de place-

en Paradis. Il développa ensuite à son Pénitent tous les privileges de notre Ordre, il lui vanta l'efficacité de nos prieres, lui fit sentir tout le mérite des Indulgences que les Papes nous ont accordées, & le rendit aussi zélé ami de nos Peres, qu'il avoit été leur ennemi autrefois.

Le Recteur ne s'est pas arrêté à ce premier pas, il a voulu profiter en habile homme de l'occasion. Il y avoit longtemps que nous souhaitions d'établir un College, il a obtenu des lettres du Prince, pour sa fondation; mais comme il faut des fonds & des rentes pour cet établissement, il a demandé qu'on assignât pour les revenus de cette nouvelle Maison le produit de certains droits décimaires, dont quelques autres Religieux jouissoient auparavant. Ces Moines ont fait beaucoup de bruit, ils se sont plaints vivement: toutes leurs représentations, n'ont servi de rien; le sage Recteur les a rendu inutiles. Profitant habilement de son emploi de Directeur, ouvrant ou fermant le Ciel à proportion des bienfaits ou des refus de son Pénitent, graces à la Société que celle du Purgatoire, notre.

tre nouveau College est parfaitement établi & fort bien renté. Il reste cependant encore une chose à faire au Recteur, c'est de persuader au Prince de s'enterrer dans notre Eglise, & d'y faire construire un magnifique tombeau.

„ Cela ne sera pas difficile à exécuter, *répliqua le confident du Général*. Il faudra faire entendre au Prince que son tombeau, rappellant sans cesse sa mémoire à nos Peres, il n'y aura aucun jour où ils ne prient Dieu pour lui & pour le soulagement de son ame. Car je ne doute pas que le Pere Recteur, en garantissant le Prince de l'Enfer, ne lui ait fait comprendre qu'il falloit qu'il fît un tour en Purgatoire. Sans cela, il auroit commis une grande faute; & si ce Souverain comptoit de n'avoir plus besoin de la Société en sortant de ce Monde, il ne penseroit pas à acheter ses faveurs & ses prieres, même après sa mort.

„ La politique veut bien que nous arrachions tous les Princes que nous dirigeons, quelque vicieux qu'ils soient, des mains des Diables; mais elle défend que nous les met-

„ tions à l'abri du Purgatoire. Si nous
„ les en garantissons, que deviendroient
„ les fondations qu'ils nous laissent pour
„ dire des Messes ? En faisant bâtir des
„ tombeaux dans nos Eglises, ils ornent
„ nos Temples & nos Maisons ; mais
„ en nous laissant des legs pieux pour
„ nous engager à prier pour leurs ames,
„ ils nous enrichissent, & nous fournissent de quoi vivre dans l'aisance. Sauvons donc tous nos Pénitents des peines de l'Enfer ; mais qu'ils soient
„ Princes ou Particuliers, soumettons-les également à celles du Purgatoire.

„ Je conviens cependant qu'il y a
„ quelques occasions, où l'on peut se
„ dispenser de cette regle générale ; par
„ exemple, quand on craint que quelque Directeur étranger, pour s'emparer de l'esprit d'un Pénitent & pour
„ mériter sa confiance, n'éteigne non-seulement le feu du Purgatoire, mais
„ même celui de l'Enfer. Alors, de
„ deux partis il faut prendre le moins
„ mauvais, conserver ce que l'on a acquis, & mener tout droit un homme
„ en Paradis, sans s'amuser à vouloir
„ travailler pour l'avenir. Autrement

„ il arrive qu'on perd, & les legs après „ la mort, & ceux qu'on auroit eus „ pendant la vie.

Vous avez raison, mon Pere, dit le Général, & vous connoissez parfaitement tous les replis du grand art de la direction. Vous me donnez des preuves tous les jours que je n'ai pu choisir un assistant plus sensé, & un secretaire plus discret que vous. Ecrivez donc de ma part à notre Pere Recteur toutes les sages réflexions que vous avez faites, & sur-tout faites-lui bien sentir, ainsi que vous l'avez dit fort à propos, que *les tombeaux des Rois servent à orner nos Eglises, mais que leurs dons & leurs legs pieux nous sont d'un bien plus grand avantage.*

J'ai trouvé cette conversation si instructive, sage & savant Abukibak, que j'ai résolu de retourner au premier jour dans la Chambre de ce Général.

Je te salue, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah.*



## LETTRE LIII.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

LA passion & l'attachement que tu as pour les Sciences secrettes, sage & savant Abukibak, m'a fait réfléchir sur l'avidité (si j'ose me servir de ce terme) avec laquelle les plus grands hommes courent après le phantôme de l'immortalité.

Le desir de laisser un souvenir qui passe jusqu'à la plus reculée postérité, occupe tous les Héros. Quand je dis *tous les Héros*, j'entends les personnages illustres dans tous les différents états. Un habile Mathématicien n'est pas moins flatté de parvenir à la postérité, qu'un Général d'armée: le premier travaille avec constance, emploie ses soins, ses veilles, ruine sa santé par une trop grande application, sacrifie tous les plaisirs & les amusements pour se distinguer dans le genre d'étude auquel il s'applique; le second, essuie toutes les rigueurs des saisons, risque sa vie, souf-

fre mille peines pour acquérir de la gloire. Ces deux personnes, par des chemins bien différents, tendent cependant au même but ; ils cherchent à immortaliser leur nom. Il en est de même de tous les autres grands hommes, toutes leurs actions, toutes leurs démarches se raportent à ce seul point.

Sans le desir de transmettre leur mémoire à la postérité, les plus illustres génies auroient presque tous resté dans une indolence, qui ne les eût point fait distinguer des hommes les plus ordinaires. Pourquoi eussent-ils sacrifié les avantages qu'ils avoient reçus par leur naissance, pourquoi eussent-ils méprisé de jouir des biens que la fortune leur offroit en abondance, pourquoi enfin, eussent-ils cherché à passer leur vie parmi les soins, les travaux & les soucis, tandis que leurs jours auroient pu être tissus d'or & de soie, si ce n'étoit, qu'enchantés par une flatteuse chimere, ils étoient assez fous pour sacrifier des biens réels à des espérances chimériques ? Car, il faut l'avouer, sage & savant Abukibak, ce desir de l'immortalité, si com-

mun à tous les hommes illustres, ne peut soutenir l'examen d'un œil Philosophique. Sa splendeur & tout son brillant disparoissoient : on s'aperçoit que la vanité & l'amour propre se présentent sous un voile trompeur, & que cette passion de percer la nuit des temps n'est que la suite de l'orgueil naturel à tous les hommes, qui prend tant de formes différentes, qu'il est difficile de pouvoir le reconnoître.

Pour connoître parfaitement le ridicule qu'il y a à sacrifier les moments les plus heureux de la vie à l'espérance d'éterniser son nom, il n'est besoin que d'examiner qu'elle est cette chimere dont on est si fort enchanté. Ou l'ame est mortelle, ou elle est immortelle. Si elle est mortelle, à quoi lui sert, lorsqu'elle n'existe plus, qu'on se souvienne des ouvrages qu'elle peut avoir produits, des belles actions qu'elle a faites autrefois? Si elle est immortelle, elle regardera avec trop d'indifférence ce qu'elle a fait quand elle étoit sur la terre, pour que ses plaisirs puissent être augmentés, ou ses peines

diminuées par le souvenir des actions passées.

Il n'est personne assez fou pour se figurer que l'ame d'un Poëte & celle d'un Philosophe dans les Enfers s'amusent à réciter, l'une des tirades de vers, & l'autre à faire des arguments, & à proposer aux Démons une hypothese comme une chose fort belle & fort curieuse. Je ne crois pas non plus qu'un Général, entouré de Diables & de Lutins, parle des batailles qu'il a gagnées, ou s'informe des nouveaux venus de ce qu'on en dit dans l'autre Monde.

Les ames qui sont dans un lieu de paix & qui jouissent d'une félicité parfaite, sont aussi peu occupées de ce qu'elles firent autrefois. Elle ont perdu le souvenir de leur exil ; & délivrées des liens du corps, *elles sont nourries*, pour me servir des expressions d'un Pere de l'Eglise, *de tous les biens qu'on goûte dans la Maison de Dieu, & boivent à longs traits dans un torrent de volupté* (1). Supposons, par exemple,

(1) Felix anima ! quæ ; terreno resoluta carcere, libera cœlum petis . . . Inebriata enim est ab ubere

qu'il soit vrai que le Fondateur des Jésuites soit sauvé. Je demande s'il est vraisemblable que ce Saint soit fort occupé de la gloire de la Société, & qu'il prenne part à toutes les batailles que les Jésuites ses disciples livrent & gagnent contre les Jansénistes? Quoi! seroit-il possible que S. Ignace pensât encore dans le Ciel à l'honneur qu'il a sur la terre d'avoir été le Chef des plus rusés & des plus fourbes politiques qu'il y ait dans l'Univers? En vérité ce sentiment est presqu'aussi extravagant que si on disoit qu'il fait la lecture en Paradis du Livre des *Exercices Spirituels* qu'il a composé, & qu'il en reçoit des compliments de la part de tous les Saints, qui trouvent ce Livre aussi bon que les Jésuites voudroient faire croire qu'il l'est.

Paroît-il plus vraisemblable que S. Louis ennuie les Bienheureux du récit de ces guerres pieuses qui lui acquirent l'estime de tous les Moines, mais qui penserent perdre son Royaume? Seroit-il possible que ce bon Roi parlât des sieges

tate Domus tuæ, & torrente voluptatis potas eam. S. August. Manual. Cap. VI. num. I.

qu'il fit en Egypte, & des batailles qu'il y donna? Sans doute il a oublié entiérement tous ces faits.

Il faut donc convenir que, soit que l'ame soit mortelle, soit qu'elle soit immortelle, elle est insensible, dès qu'elle est dégagée des liens du corps, à toutes les actions qu'elle a faites lorsqu'elle l'animoit, & qu'elle n'en conserve aucun ressouvenir; par conséquent, à quoi sert après la mort cette gloire dont nous sommes si idolâtres? Je trouve qu'un bourgeois de la rue S. Denis, qui se tourmenteroit depuis le matin jusqu'au soir pour accroître la puissance & le bonheur du Sophi de Perse, n'agiroit pas plus follement qu'un homme, qui sacrifie ses plus beaux jours, qui souffre mille maux qu'il pourroit éviter, qui détruit sa santé, qui risque sa vie pour faire parler de lui après sa mort, c'est-à-dire, pour une chose qui lui est aussi indifférente que le temps qu'il fait au Japon, l'est aux Parisiens.

Si les personnes, les plus susceptibles du desir de transmettre leur nom à la postérité, se dépouilloient pour un mo-

ment de l'amour propre qui les offusque, ils seroient surpris de connoître quelle est leur erreur, & combien elle est ridicule. Un savant de ces derniers siecles, a parfaitement bien senti toute l'inutilité & tout le faux du desir d'immortaliser sa mémoire. " Je suppose, „ disoit-il, que j'écrive & que je fasse „ des ouvrages dignes d'être lus, qui „ peut m'assurer que chaque jour ils ne „ perdront point de leurs prix, que le „ temps ne les détruira pas, ou ne les „ rendra pas méprisables, le goût des „ hommes étant si sujet au change„ ment ? Mais établissons qu'ils au„ ront une certaine durée, de com„ bien d'années sera-t-elle ? De cent ? „ De mille ? De dix mille ? Où est „ l'ouvrage qui ait surmonté autant „ de siecles ? Quel exemple en peut-on „ citer ? Mais enfin puisque tout doit „ finir, il importe peu qu'une chose „ dure dix jours, ou dix millions „ d'années. Ces deux espaces de „ temps qui paroissent si différents „ sont égaux lorsqu'on les compare à „ l'éternité (1) „.

(1) Scribis, inquam, quo modo legenda, &

C'eſt un Philoſophe, peu touché & peu perſuadé de la Religion, qui parle d'une maniere auſſi ſenſée. Il ne s'agit point chez lui de dévotion, la ſeule raiſon ſuffit pour lui faire connoître l'inutilité des ſoins & des peines qu'on ſe donne pour faire parler de ſoi dans la poſtérité.

S'il eſt permis d'être Epicurien, c'eſt dans le cas de ne point préférer des biens imaginaires à une tranquillité réelle. Celui-là eſt véritablement heureux, qui peut dire : « j'ai vécu, & » j'ai profité de tous les moments de » ma vie. J'ai compris que l'heure per» due ne ſe retrouve plus, j'ai banni

de qua re præclara, & adeò tibi nota, ut deſiderare legentes poſſint ? Quo ſtilo, qua ſermonis elegantia, ut legere ſuſtineant ? Sit ut legant. Nonne ævo præterlabente, in ſingulos dies fiet auctio, ut prius ſcripta contemnantur, nedum negligantur ? At durabunt aliquot annis. Quot ? Centum ? Mille ? Decies mille ? Oſtende exemplum, vel unum inter tot millia. Atque omnino cum deſitura ſint, etiam ſi per reditum Mundus renovaretur … non minus quam ſi initium habuit, & finem accepturus eſt, nihil intereſt an poteſt decimam diem, an decem millia milliadum annorum. Nihil utrumque, & ex æquo, ad æternitatis ſpatium. Cardanus de Vita propria, Cap. IX. pag. 39.

„ loin de moi les ſoins & les inquié-
„ tudes, je ne me ſuis point laiſſé ſé-
„ duire à un vain phantôme qui m'eût
„ ravi mon repos (1) „.

La comparaiſon de la vie d'un Petit-Maître uniquement occupé du préſent, & de celle d'un Philoſophe, dévoré par l'envie de s'immortaliſer, eſt un excellent antidote pour guérir de la maladie de faire parler de ſon ſavoir & de ſon mérite après ſa mort Le Petit-Maître, content de lui-même, ne ſonge qu'à jouir des biens que ſon état lui fournit: toujours gai, toujours enjoué, toujours folâtre, toujours ſatisfait de ſon mérite, il ne penſe jamais au lendemain. Le moment préſent eſt le ſeul qui l'occupe, & ce moment n'eſt jamais ennuyeux ni pénible. Il a, au milieu des plaiſirs, cette conſtance qu'Horace regarde chez les

[1] Ille potens ſui
Lætuſque deget, cui licet in diem,
Dixiſſe, vixi: cras atra
Nube polum, Pater occupato,
Vel ſole puro: non tantum irritum
Quodcumque retro eſt efficiet: neque
Diffinget, infectumque reddet,
Quod fugiens ſemel hora vexit.
Horat. Odar. Lib. III. Od. XXIX.

Philoſophes qui ſont perſécutés par le ſort, comme le comble de la ſageſſe. Quand il eſt occupé à baiſer la main d'une jolie femme, qu'il chante, le verre à la main, une chanſon nouvelle, ou qu'il débite quelque conte badin, l'Univers entier crouleroit qu'il n'y prendroit aucune part (1). On auroit beau lui prédire les plus grands malheurs, il écouteroit ces prédictions en ſifflant, & ſe moqueroit du Prophete.

Un Philoſophe au contraire, toujours ſombre, rêveur, diſtrait, mélancolique, ignore ſouvent quel eſt l'état actuel où il ſe trouve. Sans ceſſe occupé de ce que penſera la poſtérité de ſes ouvrages & de ſes découvertes, au milieu de ſa famille à peine ſe ſouvient-il qu'il a une épouſe & des enfants. On peut lui appliquer juſtement ce que le Pere Mallebranche dit des bêtes : *il mange ſans plaiſir, il groſſit ſans le ſavoir, il boit ſans s'en appercevoir*. A cela j'ajouterai qu'il fait tout *machinalement*. Son ame ne prend aucun intérêt aux affaires

[1] Et ſi fractus illabatur Orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Horat.

de son corps, elle est uniquement occupée de l'idée de plaire à la postérité & de s'acquérir un grand nom. Qu'arrive-t-il? Le Philosophe meurt. A-t-il vécu? Non. Il a pensé pendant cinquante ans aux plaisirs qu'il goûteroit lorsqu'il rentreroit dans le néant.

A la comparaison de la vie d'un Petit-Maître & d'un Savant joignons celle d'un Moine & d'un Officier. Ce premier, heureux Cordelier, vit tranquille dans son Couvent: peu occupé d'une vaine gloire, il prêche le Carême dans quelque Village, & fait chez le Curé bonne chere. Il confesse nombre de jolies servantes, & en corrompt par-ci par-là quelques-unes. La Pâque arrivée, il retourne dans son Monastere, muni de trente ou quarante écus que lui ont valu ses sermons; il emploie cette somme en bon vin, & boit comme un Templier jusqu'au retour de l'autre Carême. Sa vie s'écoule gracieusement, Bacchus & l'Amour en font tour à tour la félicité. Qu'on s'égorge, qu'on se massacre, qu'on prenne des Villes, qu'on les détruise, qu'on accable les peuples d'impôts, le fortuné Corde-

lier n'en vuide pas une bouteille de moins.

L'Officier avide de gloire, couche la moitié de sa vie sous une tente, qui ne peut le défendre des injures de l'air. Il ruine sa santé, mange le bien de son patrimoine, est tourmenté presqu'autant par des Créanciers incommodes que par son ambition, manque souvent des choses les plus nécessaires à la vie, & après avoir bien souffert, sort de ce monde à la faveur d'un coup de canon qui termine ses inquiétudes. Est-ce vivre que d'avoir essuyé un pareil sort? C'est avoir été en Purgatoire, avant d'aller peut-être aux Enfers.

Je te salue, sage & savant Abukibak.

## LETTRE LIV.

*Le Sylphe* Oromasis, *au Cabaliste* Abukibak.

En volant, il y a quelques jours, à Paris, auprès du College de Louis le Grand, j'apperçus deux Jésuites qui rioient beaucoup. Curieux de savoir la cause de leur gaieté, j'entrai par la fe-

netre dans la chambre où ils étoient, & je fus témoin d'une conversation assez singuliere, dont le récit t'amusera. Le voici dans les termes originaux, dont ces Jésuites se servoient.

*Dialogue entre deux* AUTEURS JÉSUITES.

PREMIER JÉSUITE.

Votre idée est charmante, mon Révérend Pere, elle me plaît infiniment. On ne sauroit inventer un expédient plus propre à augmenter le nombre des partisans de la Société, que d'exécuter le projet des *Lettres édifiantes & curieuses*. Cet ouvrage sera très-recherché, & le goût dans lequel vous l'écrivez, ne manquera pas de plaire. J'ai d'abord cru que vous plaisantiez, lorsque vous disiez que vous aviez dessein d'imiter les *Contes des Fées*; je sens à présent que vous avez raison. La plupart des dévots ressemblent aux enfants; il faut les amuser par des contes. Il y aura tel Béat Moliniste, qui sera aussi charmé de toutes les fables que vous écrirez sur le *Kilo*, des histoires romanesques que

vous

vous assurerez être arrivées dans les provinces de *Chan-tong* & de *Chensi*, qu'un jeune enfant est enchanté des raisonnements du petit Roi *Fanfant*, des miracles de la Fée *Toute-bonne*, & des prodigieuses actions du Géant *Makamakin*.

SECOND JESUITE.

L'intérêt de la Société se trouve joint avec le mien. En édifiant ses dévots partisans, & les attachant à elle par de nouveaux préjugés, je trouve le moyen de profiter beaucoup. Mon Livre me rapportera une somme d'argent considérable, que j'emploierai à payer ma pension à la Communauté; car je suis bien ennuyé d'être obligé depuis dix ans de faire le métier de Préfet ou de Régent de College. On se rebute à la fin de l'état de pédant, de quelque nom pompeux qu'on décore cette profession.

Pour être plus assuré d'attirer l'attention du Public, je suis résolu de publier mon Ouvrage comme un Recueil de *Lettres* écrites par divers Missionnaires. Cette fourbe me sera utile, elle réveillera la curiosité des Lecteurs. Vous savez qu'il n'y a rien de si usité & de si or-

dinaire parmi nous que ces fausses suppositions. La plupart des rélations que nous publions du Japon, de la Chine & des Indes, sous le nom de quelques-uns de nos Missionnaires, ont été faites au College de Louis le Grand. Il en est des histoires pieuses de la Société, ainsi que des Romans; les Auteurs de ces différents Ouvrages travaillent également d'imagination. Je veux faire dans mes *Lettres édifiantes & curieuses* un portrait de l'Empereur de la Chine au-dessus de ceux que la Calprenede a fait de tous ses Héros. Orondate, Lisimacus, Oronte & Perdiccas, ne seront que de petits garçons, eu égard à mon Héros.

J'ai forgé l'histoire la plus surprenante, que je dis être arrivée à un certain *Cing-tai*, Marchand de la Province de *Chensi*, & à un laboureur nommé *Chy-yeou*: je l'ai entre-mêlée des événements les plus intéressants. Voici le fait à peu près, tel que je l'ai imaginé. Un marchand perd une bourse, en traversant un champ: un laboureur la trouve & ne veut point la garder, parce qu'elle ne lui appartient pas. Voilà d'abord,

comme vous voyez, un caractere très-beau, dans lequel la vertu l'emporte sur l'avidité des richesses. C'est là de quoi confondre les ennemis de la Société, qui osent soutenir qu'elle n'ordonne guere que les restitutions qui se font en sa faveur ; ils verront qu'elle loue & applaudit, toujours aux bonnes actions. Le marchand, fort fâché d'avoir perdu sa bourse, fait afficher aux coins des rues, qu'il donne à celui qui la lui remettra, la moitié de l'or qui s'y trouve. Le laboureur, instruit du maître de l'argent qu'il a trouvé, le lui rapporte. L'entrevue de ces deux hommes est un morceau achevé ; toute la grandeur Romaine s'éclipse auprès des sentiments du laboureur & du marchand. Ce dernier veut tenir sa promesse, & partager la somme qui se trouve dans la bourse ; l'autre refuse de la recevoir. Il se fait alors un combat de générosité entre ces deux personnes, dans lequel j'ai trouvé le secret de placer les plus belles choses. Figurez-vous pour un instant les pensées brillantes qu'a dû me fournir une situation aussi intéressante. Je ne crois pas que dans nos tragédies

modernes il y en ait aucune qui en approche. Vous serez sans doute curieux de savoir la conclusion d'une histoire aussi touchante. Je la termine à peu près de la même maniere & dans le même goût que certains Poëtes dénouent leur pieces de théatre. Ils ont recours à quelque Dieu, où à quelque machine ; & moi, je me suis servi du Vice-Roi de la province, qui apprenant la généreuse dispute de ces deux Chinois, paroît tout-à-coup chez eux, où il est aussi peu attendu, que l'Exempt qui vient arrêter Tartuffe, l'étoit par les premiers spectateurs de cette piece. Le Vice-Roi, arrivé, dit de fort belles choses : il loue la candeur & la probité du marchand & du laboureur. Comme il ne seroit pas juste que le premier perdit la moitié de son argent, & que le second ne gagnât rien à cette affaire, le Vice-Roi ordonne à l'un de garder la bourse, & fait présent à l'autre de cinquante onces d'or, & d'un *Agnus Dei* à la Chinoise, dans lequel est écrit : *Mari & Femme illustres par leur désintéressement.*

Vous croyez sans doute, mon Révérend Pere, que cette histoire est termi-

née, point du tout. Voici de nouveaux incidents qu'elle produit, & qui sont bien plus intéressants que les premiers. Le Vice-Roi, charmé de ce qu'il vient de voir, écrit une lettre à l'Empereur pour le féliciter de la vertu de ses sujets, qu'il attribue, en bon & sage politique, aux grandes qualités du Souverain, qui édifie ses peuples & les excite à la vertu par son exemple. L'Empereur, charmé de ces nouvelles, veut en montrer la joie à tous ses Etats; & comme ce Prince est bon au poil & à la plume, & qu'il est aussi éloquent qu'un Régent de Rhétorique, il publie un édit, ou plutôt une instruction. Or, cette instruction est écrite dans le goût des mandements des Evêques de France.

Ne trouvez-vous pas singuliere l'idée que j'ai eue de faire parler l'Empereur de Peckin, approchant dans les mêmes termes que certains Prélats de nos amis, dont nous composons les *Instructions Pastorales*? Je me flatte que cela produira un bon effet. D'abord l'Empereur dans son édit représente d'une maniere très-pathétique les grands avantages qu'on retire de la vertu. Après

quoi, prenant entiérement le ton Apostolique, il s'explique en ces termes:
„ Ce que le laboureur Chy-yeou, mes
„ chers Freres, vient de faire dans la
„ Ville de Mong-tsing, montre qu'en
„ effet les mauvaises coutumes se dé-
„ truisent, & qu'il y a du changement
„ dans les mœurs. Voilà ce qu'on peut
„ appeller avec vérité un bon pronostic
„ avantageux pour notre *Episcopat*.
„ Aussi cette belle action m'a-t-elle
„ causé un plaisir que je ne puis expri-
„ mer. Elle fait en même temps beau-
„ coup d'honneur à notre *Curé* Tien
„ Uueniking, il en a le mérite. On voit
„ que ce n'est pas sans bruit que depuis
„ plusieurs années il s'applique dans la
„ Province de Hanan, à s'instruire, à
„ exhorter, à louer, à récompenser (1)„.
Je n'ai changé, mon Révérend Pere, en vous récitant ce morceau de l'instruction de l'Empereur, que les mots de *Gouvernement* & de *Vice-Roi*, en ceux d'*Episcopat* & de *Curé*, pour faire mieux sentir la conformité du style Chi-

[1] Lettres édifiantes & curieuses, écrites des Missions étrangeres par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus, Recueil XXII.

nois avec l'Apostolique. Tous les autres termes sont dans mon manuscrit, & se-tont imprimés.

Après cet exorde, ce Prince se livre aux réflexions, ainsi que les Evêques dans leurs Mandements. Il fait beaucoup de raisonnements sur l'état, la situation & le caractere des hommes. De même que les Prélats mettent sur le compte des Curés & des Vicaires toutes les fautes que font leurs Diocésains, le Roi Chinois taxe tous les Gouverneurs négligents d'être la cause du peu de candeur & de bonne foi qu'il y a dans leurs Provinces. Enfin, il finit son exhortation, en ordonnant que son édit soit affiché aux portes & aux carrefours, afin que le Peuple & les Nobles en aient une parfaite connoissance. Cet ordre d'afficher l'instruction Impériale est encore une imitation des mandements Episcopaux, qu'on attache sur toutes les portes des Eglises.

Au reste, malgré le soin que j'ai pris d'enrichir mon Livre, & de l'orner de tout ce que j'ai cru le plus capable de le faire valoir, il faut que je vous avoue que je crains que quelque Critique in-

quiet ne s'avise de le décrier, & que mon Libraire n'ose pas en faire une seconde édition. Cela me porteroit un préjudice considérable ; car je dois recevoir six cents livres, lorsq'on remettra une seconde fois mon Ouvrage sous presse.

I. JESUITE.

Rassurez-vous, mon Révérend Pere, vous n'avez rien à craindre pour la réussite de votre Livre. N'êtes-vous pas assuré que nos Journalistes de Trevoux en feront un pompeux éloge ? De quoi vous embarrassez-vous après cela ? L'approbation, ou la critique de quelques autres Ecrivains vous doit paroître indifférente. Vous savez combien les *Mémoires de Trevoux* ont d'autorité sur l'esprit des partisans de la Société, reposez-vous sur eux du soin de faire valoir votre Ouvrage. Leurs Auteurs n'oublieront pas pour vous seul quel est le but de leur institution : vous êtes Jésuite, c'en est assez pour eux ; quand même ils n'auroient pas lu votre ouvrage, ils ne laisseroient pas que de le louer. Ne blâment-ils pas des Livres, faits par des Jansénistes & des Protestants, quoiqu'ils

qu'ils ne les aient jamais vus? Pourquoi seroient-ils plus scrupuleux & moins partiaux dans leurs louanges, que dans leurs critiques? ils visent toujours au même but, songeant sans cesse à relever la gloire de la Société, & à flétrir celle des personnes qui lui sont opposées, *per fas & nefas.* Quelques fourberies qu'il faille mettre en usage, ils ne reculent jamais; ils sont payés & nourris pour mentir lorsqu'il le faut, comme les grenadiers le sont pour se faire casser la tête dans certaines occasions.

II. JESUITE.

Je compte moins que vous sur le secours des Journalistes de Trevoux. Je ne sais, mon Révérend Pere, si vous faites attention que leurs Mémoires sont furieusement décriés dans le Public. Il semble que les autres Journalistes aient pris à tâche de les faire tomber & de les décréditer entiérement. On voit tous les jours paroître quelques pieces, où nos Jésuites sont convaincus, non-seulement d'ignorance, mais encore de mauvaise foi & de fripponnerie. Vous avez lu sans doute les deux pieces sou-

droyantes (1) que M. de Beausobre a fait insérer consécutivement dans deux Volumes de la *Bibliotheque Germanique*. Elles sont capables d'achever d'ouvrir les yeux à tous ceux qui seroient encore aveuglés sur le compte des journalistes de trevoux; on ne sauroit les convaincre d'une maniere plus évidente, d'imposture & de mauvaise foi. Le Continuateur de Moréri vient encore tout nouvellement, au sujet de l'anecdote du Jésuite Germain, de montrer dans une Lettre qu'on a insérée dans la *Bibliotheque Françoise*, qu'à la fourbe & au mensonge les Auteurs des *Mémoires de Trevoux* joignent le défaut de dire aux gens qu'ils n'aiment point, les injures les plus grossieres. Les termes de *Faussaire*, d'*Hérétique*, d'*Athée*, de *Scélerat* ne leur coutent rien; ils les prodiguent libéralement : ce style leur fait autant de tort que leurs mensonges. Je crains bien qu'à la fin leurs Ouvrages

[1] C'est le dernier Ouvrage de ce grand homme; & quoiqu'il eût soixante & dix-huit ans lorsqu'il le composa, il y a autant de feu, de vivacité, & de force, que dans les excellents & judicieux livres qu'il a publié dans un âge beaucoup moins avancé.

ne soient absolument méprisés même des plus grands partisans de la Société ; il y à trop de personnes qui les décrient, & qui en dévoilent les défauts.

I. JESUITE.

N'appréhendez pas, mon Révérend Pere, que nos Journalistes n'aient toujours un grand nombre d'approbateurs; ils sont assurés d'avoir pour eux tous les zélés Molinistes. Quand ils pousseroient les choses encore plus loin, on ne viendroit jamais à bout de les décréditer auprès de leurs partisans. Lorsque la réussite d'un Livre est fondée sur l'esprit de parti & de cabale, elle est certaine, du moins parmi ceux qui y prennent quelque part. Un Sulpicien brûleroit plutôt son Bréviaire & son surplis, que de convenir qu'un Ouvrage que nos Journalistes ont blâmé, soit digne de quelque estime.

II. JESUITE.

Je conviens de ce que vous dites; mais les approbateurs dont vous parlez, sont des gens presque inconnus dans la république des Lettres, & dont les décisions n'influent guere sur le débit des Livres. Eux-mêmes la plupart du temps

ſoit par défaut d'eſpeces, ſoit par indolence, & par indifférence pour la lecture, ne les achetent point. Or, les Libraires n'impriment que pour vendre. C'eſt une triſte reſſource pour un Auteur, que de voir louer ſon Livre dans le temps qu'il moiſit au fond d'une boutique. Les Journaux de Trevoux ſont ſi mépriſés en Hollande, en Allemagne, en Angleterre, en Suiſſe & dans les trois quarts de la France, qu'ils y ſont auſſi peu lus que dans le Royaume de Tonquin, c'eſt-là une vérité qui n'eſt que trop conue. Il eſt étonnant que dans le temps qu'on réimprime en Hollande toutes les miſérables rapſodies qu'on publie à Paris, aucun Libraire n'ait oſé entreprendre l'impreſſion des *Mémoires de Trevoux*. C'eſt une triſte reſſource déſormais pour la réuſſite des Livres de la Société, que les éloges qu'en font les Journaliſtes. Je perſiſte, mon Révérend Pere, dans mon opinion : pour leur honneur & pour celui de leurs confreres, ils euſſent dû obſerver un peu plus les bienſéances.

Je te ſalue, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

# LETTRE LV.

*Le Cabaliste* Abukibak, *à* Ben Kiber.

TEs Lettres, ſtudieux ben Kiber, me cauſent un plaiſir infini : & quoique ton génie & tes talents me faſſent regretter ſans ceſſe que tu n'aies pas voulu continuer à t'appliquer à l'étude des Sciences ſecrettes, je vois cependant avec beaucoup de ſatisfaction que loin d'imiter les jeunes gens, dont tout le mérite conſiſte à ne rien faire & à paſſer leur vie dans une indolence qui tient de la ſtupidité des bêtes, tu cultives ton eſprit.

La pareſſe & l'ignorance ſont des vices, dont tout homme qui n'eſt pas privé du jugement, doit rougir de s'applaudir. On voit pourtant pluſieurs perſonnes, qui font conſiſter leur bonheur & une partie de leur grandeur à vivre, ſans ſonger à rien qui puiſſe leur faire connoître la véritable nobleſſe de leur état. L'homme n'eſt grand, eſtimable, reſpectable, que par les qualités qui l'é-

levent au-dessus de toutes les autres créatures, & que par l'usage qu'il fait du génie qu'il a reçu du Ciel. Au contraire, ces sortes de gens croient que la fainéantise, que le mépris des Sciences, que l'oisiveté donnent des droits, servent de titres authéntiques, & font la principale partie de la grandeur.

Un Gentilhomme campagnard, qui passe sa vie à chasser pendant toute la semaine, à s'enyvrer le Dimanche avec son Juge & son Baillif penseroit déroger à l'ancienneté de sa race, s'il s'occupoit quelquefois dans sa Gentilhommiere à lire des Livres utiles & instructifs. A peine sait-il lire dans ses heures.

Un noble ne doit point s'occuper à des choses, qui sont uniquement faites pour des Savants & des Docteurs. Il est permis à ces derniers de savoir qu'ils ont une ame, capable de faire des fonctions plus nobles & plus relevées que celles des animaux. Cela ne tire point à conséquence, parce qu'ils font un métier qui n'a rien de brillant; mais un Gentilhomme, un homme qui dit *mon château*, *mes paysans*, *mes vassaux*, ne doit pas agir plus spiri-

tuellemment qu'un chien. Il peut courir toute la journée après un lievre, revenir le soir au château, s'étendre dans un fauteuil devant le feu, boire, manger, dormir, faire enfin tout ce que fait le lévrier, mais rien de plus; ou il déroge, & se ravale jusqu'à imiter les manieres & la conduite d'un roturier.

Le Gentilhomme de campagne n'est pas le seul, mon cher ben-Kiber, qui fasse parade de son ignorance & de son oisiveté. Le Noble qui vit à la ville, n'est guere plus raisonnable. S'il ne méprise pas absolument les Sciences, il les regarde comme des connoissances frivoles & inutiles. » Irai-je, dit il, me casser la tête pour » apprendre des fadaises dont je n'ai » que faire? A quoi sert la Philoso- » phie? A rien, ou à rendre les gens » fous. Lorsqu'on est savant, est- » on plus riche, a-t-on une meilleure » santé, se divertit-on mieux? Point » du tout. Les Docteurs & les Philo- » sophes sont ordinairement gueux » comme des Peintres; ils sont sujets » à des maladies que leur cause le trop » d'application; ils demeurent tout le

„ jour renfermés dans leurs cabinets ;
„ entourés de vieux bouquins ; ils paſ-
„ ſent leur vie à les feuilleter, & après
„ avoir bien travaillé, ils meurent
„ auſſi pauvres qu'il ont vécu. Ne
„ voilà-t-il pas un état bienheureux,
„ & bien digne d'envie ! Il faut être
„ inſenſé pour en être tenté. Que les
„ Savants mangent du laurier tant qu'ils
„ voudront, pour moi, j'aime une
„ nourriture plus ſolide : je veux de
„ l'excellente viande, de bonnes per-
„ drix, de bons chapons, de bon vin
„ de Bourgogne. Je paſſe ma vie à
„ table, je n'en ſors que pour goûter
„ de nouveaux plaiſirs. Je cours le
„ Bal, je vais à l'Opéra, à la Comé-
„ die, je chante, je danſe, je fais
„ enfin tout ce que je crois pouvoir
„ ſervir à m'empêcher de m'ennuyer
„ un ſeul moment, & j'évite ſur-tout
„ de faire des réflexions, parce qu'el-
„ les pourroient me cauſer par hazard
„ quelque moment de mélancolie.

Voilà, mon cher ben-Kiber, le langage ordinaire de la plupart des Nobles. Que je les plains de penſer d'une maniere auſſi baſſe & auſſi crapuleuſe.

Je les regarde comme des fanatiques, qui dans leur accès de folie ne reconnoissent d'autre bien, que celui que leur peut donner leur palais, & qui se figurent qu'ils sont privés de quatre sens, & qu'il ne leur reste que celui du goût. Est-il de plaisirs plus grands, plus sensibles, plus sensuels, plus vifs, plus touchants que ceux que l'esprit goûte, & qui sont réservés à lui seul?

Si ceux qui regardent les gens de Lettres comme des infortunés, privés de toutes les douceurs de la vie, pouvoient jamais sentir cette douce satisfaction, cette secrette joie que les Sciences leur procurent, ils conviendroient que par leur prévention ils ressemblent à des aveugles, qui aimant le vin, prétendroient que l'yvrognerie est le comble du bonheur, & qu'il faut être fou pour faire cas de la vue, puisque pour porter un verre jusqu'au gosier, il n'est pas besoin d'y voir.

Les Sciences, mon cher ben Kiber, sont les soleils de l'ame: l'ame ne peut être éclairée que par elles, & tout homme, dont l'esprit est entouré de ténebres, est cent fois plus aveugle,

selon moi, qu'un homme privé dès la naissance de l'usage de la vue. Homere sans yeux voyoit tout, l'Univers entier se développoit devant lui, son génie perçoit jusques dans le sein des Enfers.

Si le Noble est dans une erreur dangereuse, en chérissant sa maniere de vivre, & en pensant aussi bassement, l'Officier, & en général tous ceux auxquels l'on donne le nom de Militaire, sont dans le même cas. La vie d'un homme de guerre, pendant la paix, est le véritable portrait de l'indolence & de l'oisiveté. Boire, manger, dormir, faire l'amour à quelque jolie femme, sans que cette passion soit à charge par trop de constance ou de vivacité, voilà les principales occupations d'un Officier. Il ne connoît de bonheur que celui d'employer tous ses moments à se procurer des biens qui lui sont communs avec les créatures de toutes les especes différentes; il semble qu'il craigne que la raison ne lui fasse connoître l'avilissement où il se réduit. Il se figure qu'un homme qui réfléchit, qui songe que chez lui tout n'est

pas corps, est un phrénétique qui se prive de tous les plaisirs réels, pour courir après une chimere trompeuse. Il regarde un Savant comme une espéce de fou, qui fait consister le bonheur dans l'arrangement de certains mots barbares, & dans la satisfaction de feuilleter des morceaux de papier attachés les uns aux autres. „ Quel est, „ dit-il, le contentement qu'on peut „ goûter, enfermé & reclu dans un „ cabinet, comme un ours dans sa „ taniere ? La vûe y est-elle aussi „ amusée par la relieure des Livres „ rangés dans une Bibliotheque, par „ un cercle de jeunes femmes ? Le „ goût est-il chatouillé par la lecture, „ comme par le vin de Champagne ? „ Le papier flatte-t-il aussi délicate„ment le tact, que la peau d'une jo„lie personne ? L'ouie ressent-elle „ autant de plaisir par le son de quel„que compas, heurté contre un équer„re ou contre un quart de cercle, que „ par la symphonie de l'Orchestre de „ l'Opéra ? L'encre d'un écritoire, & „ le sable d'un poudrier donnent-ils à „ l'odorat une odeur aussi suave que

„ l'ambre, l'iris & la poudre de Chy-
„ pre ? Quels triſtes plaiſirs que ceux
„ des Savants ! ils n'ont aucune réalité.
„ Peut-on ſacrifier à la fantaiſie de ſa-
„ voir quelque choſe de très-inutile à
„ la vie, tous les bonheurs de cette
„ même vie ?

C'eſt ainſi que raiſonne l'Officier, prévenu à l'excès en faveur de ſon ignorance & de ſa tranquille oiſiveté. L'Ecclésiaſtique n'eſt guere plus raiſonnable. Un Prélat qui jouit de cinquante mille livres de rente, regarde avec pitié un Savant, qui la plupart du temps, après avoir étudié toute la journée, eſt encore à jeun à huit heures du ſoir, & ne s'apperçoit pas que le corps ne peut vivre de la même nourriture que l'eſprit. Il faut que la Nature faſſe ſentir fortement ſes beſoins, qu'il ſonge à y ſubvenir. Chez lui, tous ſes ſoins ſont employés au ſervice de l'ame ; le Prélat au contraire, n'eſt occupé que de celui du corps.

Trois ou ou quatre valets-de-chambre habillent *ſa grandeur*. Dès qu'elle eſt éveillée, elle ſort d'un lit où la plume & le duvet forment un ſépulcre ; où

tous les jours elle cesse de vivre douze ou treize heures. Du lit, le Prélat se jette dans un grand fauteuil, dans lequel il a la patience d'attendre tranquillement l'heure du dîné. Il reste à table trois ou quatre heures & remplit son estomac de trente différents ragoûts, qui ont occupé toute la matinée cinq ou six cuisiniers. La digestion fatigue *Monseigneur*, il est incapable de pouvoir agir l'après-dîné, il se replace encore dans son fauteuil. Il y dort quelques quarts d'heure, ou il s'y amuse à écouter les contes que lui font deux ou trois Ecclésiastiques, beaucoup plus payés pour le divertir & pour l'égayer, que pour le servir à l'Autel, où il ne paroit qu'une fois l'année. La digestion à demi-faite, il est porté dans un carosse par quatre grands laquais, qui le placent dans son équipage avec autant de peine, que deux charretiers mettroient sur leur voiture une statue de marbre. Le Prélat est ensuite promené jusqu'à l'heure du souper : l'air lui aiguise l'appetit, & le mouvement du carosse dissipe la pesanteur qu'il sentoit dans son estomac. En arrivant dans son Palais

Episcopal, il trouve encore une table servie superbement, & il y reste jusqu'à l'heure où le sommeille conduit dans son lit. Il a été pendant douze heures dans une léthargie, il va mourir entiérement pendant douze autres: ainsi, sa vie est composée d'une mort entiere & d'une demi-mort. Lorsqu'un homme d'un pareil caractere sort de ce Monde, est-on en droit de dire qu'il a vécu?

Le Magistrat, obligé par ses emplois & son état à cultiver les Sciences, devroit reconnoître leur utilité: mais la plupart du temps il imite l'Ecclésiastique. Content des droits & des revenus de sa charge, il se dispense des soins qu'elle exige. L'ignorance est devenue une maladie épidémique; dans quelque situation, dans quelque rang que soient les obligations de leur profession, il semble qu'ils se fassent une gloire de mépriser l'étude, de la fuir, & de la regarder comme une source intarissable d'ennuis & de pédanteries.

Un jeune Conseiller au Parlement, par une honte aussi mauvaise que ridi-

-cule, craint qu'on ne le soupçonne de s'occuper à lire dans son cabinet. Il a soin d'apprendre à tous ceux qu'il fréquente, *qu'il passe sa journée à table, à la Comédie, ou à l'Opéra; & que s'il va quelquefois le matin au Palais, c'est seulement lorsqu'il s'agit de faire plaisir à ses amis.* Il est extraordinaire qu'un homme ne se souvienne qu'il est Juge, que quand il faut commettre quelqu'injustice, & qu'il n'ose remplir les fonctions de sa charge, que dans les moments où il devroit rougir de l'exercer.

Ce même Magistrat, dans une assemblée affectera non-seulement de ne rien comprendre aux termes d'Astronomie, de Géométrie, de Physique, &c. mais même à ceux du Barreau. *J'ignore entiérement*, dira-t-il, *les expressions de la chicane, & graces à Dieu, je n'ai assisté dans ma vie qu'à deux Audiences.* Il n'est pas impossible que cet homme, qui rougit de connoître son métier, veuille paroître un moment après instruit de celui d'un Officier. Il se mêlera de parler de batailles & de sieges, sur-tout s'il est avec des femmes; il croira par-là se donner un grand relief.

il ne lui manque, pour être une copie parfaite d'un Petit-Maître, qu'un plumet & un habit rouge. Il est facheux pour lui en vérité de ne pouvoir être fat que dans les manieres, & d'être obligé de garder dans l'habillement une espece de bienséance.

Avouons, mon cher ben Kiber, que la plus grande partie des hommes ne méritent guere qu'on les regarde comme tels. Il est des moments, où je serois tenté de croire qu'il y a moins d'hommes sur la terre vétitablement hommes, qu'en France de Théologiens humbles, de Médecins bon Chrétiens.

Je te salue, mon cher ben Kiber

---

## LETTRE LVI.

*Le Cabaliste* Abukibak, *au studieux* Ben Kiber.

LE plaisir que je goûte, mon cher ben Kiber, par la lecture de tes lettres, augmente chaque jour mon amitié pour toi. Je vois, avec une satisfaction infinie les progrès que tu fais dans les sciences. Tes réflexions sont justes, tes critiques sensées

ſenſées & tes plaiſanteries vives & piquantes. Je ſouhaiterois cependant que pour perfectionner tes connoiſſances, & pour en acquérir de nouvelles, tu voyageaſſes pendant quelques années. Il n'eſt point de meilleure, ni de plus utile école pour former les mœurs, pour détruire les préjugés, & pour apprendre à connoître les hommes, que celle des voyages. L'on voit inceſſamment des gens qui penſent, qui agiſſent d'une maniere différente, en comparant toutes les diverſes coutumes des peuples qu'on parcourt, on s'accoutume à n'être point ſurpris des choſes qui paroiſſent les plus étonnantes & les plus extraordinaires: on ſe forme, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, un caractere Sceptique, qui regarde toutes les choſes d'un œil Philoſophique, qui ne décide de rien avec une hauteur pédanteſque, mais qui ſuſpend ſes déciſions, juſqu'à ce que l'évidence le force à ſe déterminer.

Il n'eſt rien de ſi déciſif qu'un homme qui n'eſt jamais ſorti de ſa patrie: parle-t-on d'un peuple qu'il ne connoît pas, dès qu'on n'y vit point comme dans ſa ville, ou dans ſon village, il n'héſite

pas à le traiter de ridicule. S'il avoit été seulement à trente lieues de chez lui, il auroit commencé à connoître que les personnes qui ne pensent pas comme ses concitoyens, ont approchant d'eux la même opinion qu'ils ont des autres.

Il ne faut pas aller à la Chine, mon cher ben Kiber, pour trouver des Nations, dont les coutumes & les manieres soient entiérement contraires aux nôtres. Un homme, qui part le matin des frontieres de la France pour passer en Espagne, arrive le soir dans un pays où tout est directement opposé à celui qu'il vient de quitter. Par quelle raison est-il plus en droit de condamner ce qu'il trouve d'extraordinaire, qu'un Espagnol qui passe en France, de blâmer tout ce qui lui paroît nouveau? Le privilege de critiquer doit être égal entre eux, si tant est qu'il soit permis de condamner une chose, parce qu'elle ne nous plaît pas.

Lorsqu'on a parcouru divers pays, on connoît que la plupart des usages pratiqués par différentes Nations, n'ont rien de solide & de réel en eux-mêmes

que le crédit que leur donne la mode. Les coutumes des Espagnols paroissent bizarres aux François, celles des François semblent ridicules aux Espagnols ; il n'est pas cependant impossible qu'un troisieme peuple adopte une partie considérable, tant de celles des uns, que de celles des autres, quoiqu'il soit bien difficile de pouvoir en trouver d'aussi opposées. Voyons d'abord la différence des manieres Espagnoles & Françoises, après quoi nous examinerons, si nous ne rencontrerons pas chez les Italiens & les Anglois la réunion d'une partie de ces usages si différents.

Un excellent Auteur François a fait un ingénieux parallele des deux Nations. « Le François, dit-il, mange beaucoup » & vîtement : l'Espagnol, fort peu & » lentement. Le François se fait servir » le bouilli le premier : l'Espagnol, le » rôti. Le François met l'eau sur le vin, » l'Espagnol le vin sur l'eau. Le Fran» çois parle volontiers à table : l'Espa» gnol n'y dit mot. Le François se pro» mene après le repas, l'Espagnol s'assit » au moins s'il ne dort. Le François, » soit à pied, soit à cheval, va vîte dans

„ les rues : l'Espagnol va toujours fort
„ posément. Les laquais François sui-
„ vent leurs maîtres : ceux des Espa-
„ gnols vont devant. Le François, pour
„ faire signe à quelqu'un de venir à lui,
„ hausse la main, & la ramene vers le
„ visage : l'Espagnol, pour le même su-
„ jet, baisse la sienne, & la rabat vers
„ les pieds. Les François donnent un
„ baiser aux Dames en les saluant : l'Es-
„ pagnol ne peut souffrir cette privauté.
„ Le François n'estime les faveurs de sa
„ maîtresse, qu'autant qu'elles sont
„ connues pour le moins de ses amis : l'Es-
„ pagnol ne trouve rien de plus doux en
„ amour que le secret. Le François ne
„ raisonne que sur le présent : l'Espagnol,
„ que sur le passé. Le François demande
„ l'aumône avec mille soumissions de
„ gestes & de paroles : l'Espagnol, avec
„ gravité, & sans bassesse pour le moins,
„ s'il ne passe jusqu'à l'arrogance. Le
„ François réduit en nécessité, vend tout
„ hormis la chemise : c'est la premiere
„ chose dont l'Espagnol se défait, gar-
„ dant la fraize, l'épée & le manteau
„ jusqu'à l'extrêmité. Le François porte
„ ses habits d'une façon : l'Espagnol,

» d'une autre, qui n'a rien de semblable,
» à les considérer de pied en cap. Le
» François met le pourpoint bas pour
» se battre en duel : l'Espagnol prend
» alors une jaque-de-maille, s'il le
» peut. Le François croit qu'il n'y a
» que des écrouelles en Espagne, &
» fait peur à ses enfants d'un Espagnol
» comme d'un démon infernal : l'Espa-
» gnol tient tous les François aussi gueux,
» que ses *Aguadores* de Madrid les trouve
» *gavaches*, & croit qu'ils ne sont nés
» que pour faire rire le monde (1) ».

Voilà, mon cher ben Kiber, des coutumes bien opposées, des usages bien différents, & des façons de penser bien contraires. L'Espagnol prétend que le François agit ridiculement, ce dernier soutient que c'est le premier. Qui sera leur juge ? Si nous prenons, pour terminer leur différend, un Anglois ou un Italien, je suis certain qu'ils ne seront contents ni l'un ni l'autre de leur décision. L'Anglois approuvera quelques choses chez les François, en condamnera plusieurs, & tiendra la même con-

(1) La Mothe-le-Vayer, de la Contrariété des humeurs, Tom. I. pag. 168. de ses Oeuvres.

duite à l'égard de l'Espagnol: Il mangera lentement ainsi que lui, mais beaucoup comme le François. Il demandera l'aumône avec autant de fierté que l'Espagnol; mais il mettra le pourpoint bas, de même que le François, s'il se bat en duel. Il méprisera également l'Espagnol & le François, & la seule chose en quoi il sera totalement de leur sentiment, c'est dans les prétentions où ils sont mutuellement sur leur peu de mérite.

Si pour sortir du nouvel embarras que causent les préjugés de l'Anglois, on a recours à l'Italien, on est encore plus embarrassé. Ce quatrieme adopte quelques usages reçus chez les trois autres, en condamne plusieurs. Il se déclare en faveur de la superstition de l'Espagnol, & de l'esclavage dans lequel il fait gémir les femmes: il approuve sur-tout la sage précaution de se munir d'une jaque-de-maille, lorsqu'il s'agit d'attaquer un ennemi ou un rival; mais il se moque de sa gravité. Il est à table aussi enjoué qu'un François, il est encore plus souple & plus insinuant que ce dernier. Quand il veut obtenir quel-

gite chose, les termes de *Monsignor* & d'*Excellenza* ne lui coutent rien; il les prodigue, ainsi que les révérences, les courbettes & les compliments. Il approuve la vie laborieuse des François, il cultive les Arts, il s'applique au commerce, il regarde la paresse comme un crime, & l'indigence comme le comble de la félicité, & comme l'état du monde le plus vil & le plus méprisable.

Comment, mon cher Ben Kiber, pouvoir décider de la bonté & de l'utilité d'une coutume, dès qu'on n'en juge que par les préjugés qu'on a pris dans l'enfance & par les sentiments de ses compatriotes? Voilà quatre nations différentes qui approuvent & désapprouvent certains usages. Elles croient toutes que leur façon de penser est la plus sensée & raisonnable: il faut donc, si je veux me déterminer en faveur des opinions & des usages de quelqu'une, que j'aie recours à un autre expédient qu'à celui de m'en rapporter à la décision de quelqu'autre peuple; car je demeurerai toujours dans le même doute. Il ne me reste que l'unique ressource de me servir de ma raison; mais cette rai-

son ne me trompera-t-elle point, si je ne la mets pas en état de pouvoir agir librement; si je ne romps point l'esclavage dans lequel elle génit? Et comment romprai-je cet esclavage? En m'élevant au-dessus de ces préjugés vulgaires, en me défiant de toutes les pratiques que mes concitoyens regardent comme sacrés, en regardant d'un même œil toutes les nations différentes, en adoptant le bon que je trouve dans elles, & en rejettant ce que j'y souffre de mauvais. Suis-je Espagnol, en arrivant en France, j'admire l'industrie de ses habitants, leur politesse, leur affabilité. Je condamne sans restriction l'orgueilleuse indolence & la vanité ridicule de mes compatriotes: mais j'approuve encore plus que je ne faisois leur retenue, leur discrétion & leur constance. La pétulence des François, leur légéreté, leur peu de soin à garder un secret me fait connoître les bonnes qualités des Espagnols. Je rends justice au mérite partout où je l'apperçois, je condamne de même le vice. Chaque nation que je fréquente, forme mes mœurs, me fait connoître de nouvelles vertus, ou du

moins

moins me les présente dans un état plus brillant que je ne les avois apperçues; elles me montrent aussi tout le ridicule de plusieurs choses, que je n'avois connues qu'à travers un voile qui en cachoit à demi le faux & l'absurde. Ainsi plus je voyage, plus mes connoissances se perfectionnent: le degré de ma sagesse dépend en quelque maniere de l'éloignement où je suis de ma Patrie, & du temps que j'ai employé à m'en éloigner.

„ En partant de chez moi, dira un „ voyageur sensé, j'étois comme Achil„ le, furieux, bouillant, rempli de „ vanité, croyant qu'il n'y avoit que „ moi & mes compatriotes qui avoient „ du génie & du courage. Aujourd'hui „ je suis comme Ulisse. J'ai parcouru „ divers pays, j'ai fréquenté plusieurs „ peuples, j'aime les Sciences, je suis „ persuadé qu'un homme n'est verita„ blement estimable, qu'autant qu'il „ sait se rendre utile à la Société. Je „ considère tous les mortels comme les „ enfants d'une même Divinité; qui „ ont reçu également les moyens de „ penser, de réfléchir, de tirer des

» conséquences ; & je ris de la folle
» prévention où j'étois que le seul vrai
» mérite étoit renfermé dans ma pa-
» trie. Je connois enfin qu'on s'instruit
» plus en étudiant les différents carac-
» teres des hommes, qu'en lisant les
» Bibliotheques les plus nombreuses. »

C'est là, mon cher Ben Kiber, une vérité qu'on ne sauroit révoquer en doute. Les exemples parlants font sur notre esprit une bien plus forte impression que les traits les plus frappants que nous trouvons dans les meilleurs Livres. Les anciens Philosophes ont voyagé presque toute leur vie. Platon (1) étoit déja âgé, lorsqu'il revint de ses longs (2)

[1] Hinc annum vicesimum ætatis agens, Socratem audivit. Illo decedente, Cratylo Heracliti discipulo & Hermogeni Parmenidis Philosophiam tuenti, operam dedit. Deinde cum esset annorum triginta, ut ait Hermodorus, Megara se ad Euclidem cum aliis aliquot Socraticis contulit. Hic Cyrenem profectus, Theodorum Mathematicum audivit, atque in Italiam ad Pythagoricos Philolaum atque Eurytum concessit. Ab his se in Ægyptum ad Prophetas Sacerdotesque recepit, &c. Diog. Laër. de Vita Philosop. Lib. 3. pag. 179. in Vita Platonis.

[2] Hic (Pythagoras) [illegible] principio quidem Pherecidem audivit, Syrum. Post ejus

voyages. Pythagore, Démocrite (1) ont été jusques dans les régions les plus éloignées, pour y perfectionner leurs connoissances. Ces Sages alloient étudier les hommes dans les hommes mêmes : ils les consideroient dans tous les états & dans toutes les situations de la vie, dans tous les pays & dans tous les différents climats, semblables à ces habi-

verò obitum profectus in Samum Hermodamanti jam seni, Creophili nepoti, se in disciplinam dedit. Cum autem esset juvenis addiscendi studiosissimus Patriam linquens, cunctis ferè Barbaris, Græcisque mysteriis initiatus est. Denique Ægyptum petiit, quo tempore Polycrates Amasidi per epistolam illum commendavit, illorum linguam, ut Antipho tradit in eo Libro quem de his qui in virtute Principes fuere, scripsit, edidicit, atque apud Chaldæos conversatus est magis. Id. Lib. 8. pag. 329. in Vita Pythag.

[1] Demetrius autem in æquivocis, & Antisthenes in successionibus tradunt illum (Democritum) in Ægyptum contendisse ad Sacerdotes, Geometriam percepturum, & in Persidem ad Chaldæos atque ad rubrum mare. Non defuerunt qui dicerent & Gymnosophistas in India congressum esse, atque in Æthiopiam venisse; cumque tertius esset frater; divisisse substantiam, minoremque portionem, quæ erat in pecunia sibi elegisse, qua illis in peregrinatione opus erat, hoc illis dolo factum arbitrantibus. Id. ibid. Lib. 9. pag. 375. in Vita Democrit.

les Chymistes, qui ne jugent de la bonté de leur élixir que lorsqu'ils ont éprouvé tous les différents cas qui augmentent, ou diminuent sa force & sa vertu.

Ce qui fait, mon cher ben Kiber, que tant de gens retirent si peu de fruit de leurs voyages, c'est qu'ils sont bien éloignés d'imiter l'exemple des anciens Philosophes. En parcourant les nations différentes, ils sont plus occupés du soin de voir des morceaux de marbre, des ruines antiques, des Palais modernes, que des hommes de mérite. Insensés, qui ne connoissent pas que pour ne considérer que des pierres, il n'est pas besoin de sortir de l'endroit où l'on est. Il seroit heureux pour eux qu'ils eussent des camarades de voyage aussi sages que Toxaris, qui promettoit à son ami Anacharsis, nouvellement arrivé à Athenes, de lui faire voir non seulement cette ville, mais même toute la Grece dans la personne de Solon (1). Si j'allois à Paris, mon cher ben Kiber, & que tu me fisses voir Fontenelle &

[1.] Viso Solone, omnia vidisti : hic est Athenæ, hoc est ipsa Græcia. Lucian in Scytha seu Hospite, pag. 504.

Maupertuis, je n'exigerois point que tu perdisses le temps à me faire examiner des palais, des jardins & des places.

Porte-toi bien. Je te salue, mon cher ben Kiber.

---

## LETTRE LVII.

*Le Gnome* Salamankar, *au sage Cabaliste* Abukibak.

Les voyages que j'ai été obligé de faire m'ont empêché, sage & savant Abukibak, de t'écrire aussi souvent que je le souhaiterois. Il a fallu que j'aie quitté nos demeures souterreines, pour parcourir une partie de l'Europe. Le Gnome Abimanar, le meilleur & le plus intime de mes amis, m'avoit prié de faire à sa place la visite de toutes les mines d'Italie, d'Allemagne, d'Espagne & de Portugal, je n'ai pu lui refuser cette grace. L'amour qu'il a pour une belle le retient à Paris. Depuis plusieurs années il paroît dans cette ville sous la figure d'un riche Seigneur Allemand. La beauté qui l'a soumis sous son em-

vise est une Dame de la Cour, jeune, spirituelle & enjouée, mais coquette, dissimulée & prodigue. J'ai été témoin pendant quelques jours de sa conduite; elle m'a fait déplorer l'aveuglement de mon ami, qui idolâtre une personne qui n'aime en lui que ses richesses & ses trésors. Quelle satisfaction peut goûter un coeur délicat, lorsqu'il sait qu'il n'a point de part à celui d'une maîtresse? Un amant, qui n'obtient des faveurs qu'en les payant très-chérement, ne jouit point d'une belle, même en la possédant.

Les biens que l'amour prodigue, ne s'achetent que par des soupirs; ceux qu'on paye par de l'or, sont les suites de la crapule ou de l'impudicité. Un berger dans les bras de Philis, cueillant sur sa bouche mille baisers qui ne lui coutent que quelques soins & quelques fleurs, est véritablement heureux. Un Financier, couché avec une belle dans un lit de velours, a le sort de Tantale; au milieu d'un torrent de plaisirs, il ne peut en goûter aucun; incessamment une importune idée vient le troubler. Dès qu'il veut profiter de l'occasion, il sent

qu'il n'en est redevable qu'à ses trésors, il cherche l'amour, & l'amour fuit loin de lui; il ne trouve à sa place que l'avarice, la luxure, l'intérêt & la débauche, & dans des moments qui élevent la condition & l'état des véritables amants à un bonheur suprême, il est à peine satisfait.

Je ne comprends pas, sage & savant Abukibak, comment il est possible qu'une personne qui n'est pas entiérement privée de la raison, puisse s'attacher à une coquette. Si l'on n'aime que pour être aimé, & si l'amour ne peut être payé que par l'amour, quelle douceur peut-on goûter dans un engagement qui n'est point réciproque? Une belle qui n'écoute un amant que parce qu'elle met à profit sa tendresse pour grossir sa bourse & pour augmenter ses richesses, ressemble assez à un soldat stipendiaire, qui ne sert qu'autant qu'il est payé exactement. La gloire lui est inconnue; il est valeureux, ou poltron selon qu'on est régulier à lui payer son prêt. Il en est de même d'une coquette; elle est tendre & passionnée autant que son amant est libéral & généreux. Cesse-t-il d'être utile, ne flatte-t-il plus sa

vanité, ne contente-t-il plus son avarice, ne fournit-il plus à ses prodigalités, elle cesse d'être aimable, ou du moins ne l'est-elle plus pour lui. Elle l'accable par un morne silence; elle l'afflige par des airs méprisants, & quelquefois même elle va jusqu'à l'outrager par des railleries sanglantes, & par des plaisanteries auxquelles on doit donner le nom d'injures. A peine se souvient-elle qu'elle a eu autrefois non-seulement des attentions marquées, mais même des foiblesses pour cet homme qu'elle outrage. Dès qu'il ne lui a plus été utile, elle a perdu la mémoire de tout ce qui s'est passé entr'elle & lui.

Il n'est rien qu'une coquette oublie plus aisément que les faveurs qu'elle a accordées autrefois à un amant dont elle veut se débarrasser. Un galant qu'on congédie, est souvent moins à plaindre qu'un autre avec lequel on garde encore quelque ménagement, mais qui commence à être à charge, & dont on voudroit être délivré; du moins ce premier sait-il à quoi s'en tenir.

Les femmes, dont le cœur est le prix

de celui qui flatte le plus leur vanité & qui leur fournit les moyens de contenter tous leurs caprices, ménagent bien souvent un ancien amant, non pas pour lui, mais par la crainte qu'elles ont de ne dégoûter un nouvel adorateur, qui seroit peut-être scandalisé qu'on traitât indignement son prédécesseur, & qui pourroit penser qu'un pareil sort lui seroit réservé.

Il est assez plaisant que la moitié des amants que les coquettes ménagent encore lorsqu'elles ont rompu à demi avec eux, ne soient redevables qu'à leurs rivaux de ces attentions, & que le seul soulagement qu'ils aient dans leur malheur, vienne du même endroit qui cause leur infortune.

Les bienséances qu'une femme est forcée d'avoir quelquefois pour un homme qu'elle n'aime plus, sont les épreuves les plus dures où l'on puisse mettre sa politique & sa dissimulation. Donner à un amant un congé absolu, le lui signifier dans les formes; c'est-là une chose très-facile à exécuter: il ne faut pour cela que de l'effronterie & de la hardiesse; ces qualités sont toujours

le partage des coquettes. Mais flatter un homme qu'on haït & qu'on voudroit perdre, essuyer ses reproches ; être obligée d'écouter sans cesse ses plaintes, ne pouvoir lui dire qu'on en est ennuyé, c'est-là un effort réservé aux plus grands Machiavélistes. Des coquettes, après avoir exercé vingt ans leur métier, ont échoué très-souvent : la vivacité l'a emporté sur la dissimulation ; elles ont parlé malgré elles, & se sont mises dans le risque de perdre en même temps l'amant ancien & le nouveau.

J'ai appris, sage & savant Abukibak, dans un entretien dont j'ai été le témoin, jusqu'où va l'embarras d'une femme qui cherche à rompre avec un amant, & qui croit avoir des raisons pour être obligée de le congédier avec douceur & avec politesse. Comme je passois un jour dans une rue à Paris, je fus curieux de voir l'intérieur d'un hôtel qui me parut assez beau. Je me rendis invisible & j'entrai dans tous les appartements. Je trouvai au bout d'une galerie une porte fermée, je regardai par le trou de la serrure, je vis un salon dans lequel il y avoit deux femmes. L'une étoit couchée sur un so-

pha, l'autre qui paroissoit être une domestique, étoit assise auprès. Comme j'avois fait du bruit en touchant la porte, elle vint l'ouvrir pour savoir si quelqu'un n'écoutoit point. Je profitai de cette occasion & j'entrai dans le salon. La femme de chambre referma de nouveau la porte. " Madame, dit-elle ensuite à sa „ maîtresse, il n'y a personne, & vous „ pouvez être assurée qu'on ne songe „ point à nous écouter. Monsieur Po„ pinart ne pense pas actuellement „ à vous, il est occupé à régler ses „ comptes; jusqu'à huit heures du soir „ il n'y a pas apparence que vous le „ voyiez. „

Ah! ma chere Huguette, répondit la Dame, je voudrois bien que ce maudit Financier voulût m'oublier pour toujours. Si tu savois combien il m'est à charge, tu plaindrois mon sort; cet animal m'ennuie. La moitié de la journée il m'accable de ses fadeurs, & m'étourdit par ses impertinentes protestations de tendresse. Que n'est-il pour mon bonheur, aussi inconstant qu'il se pique d'être fidele!

„ Il me paroît, repliqua la confiden„ te, que vous n'avez pas toujours

„ pensé de même : j'ai vu le temps que
„ vous craigniez que Monsieur Popi-
„ nart ne devînt volage. Vous paroissiez
„ inquiete lorsqu'il passoit une journée
„ sans vous voir. Vos yeux l'assuroient
„ très-souvent qu'il vous étoit cher.
„ Vous le voyiez, vous lui parliez avec
„ plaisir, du moins cela me paroissoit-il
„ ainsi. Par quel hazard, ou par quelle
„ raison avez vous changé tout-à-coup
„ de sentiments? Monsieur Popinart est
„ toujours le même; il est aussi empressé,
„ aussi riche & aussi libéral „.

Je conviens de ce que tu dis, répondit la Dame; mais je trouve chez un homme, qui me plaît véritablement, les qualités qui me détermínoient à feindre d'aimer Monsieur Popinart. Tu as trop d'esprit pour t'être jamais figurée que j'eusse réellement du goût pour lui. Une femme de mon rang & de ma naissance souffre toujours, quand elle songe qu'elle a un Financier pour son amant. Dix fois dans la journée je rougissois de ma complaisance; mais pour me consoler, je réfléchissois qu'elle m'étoit très-avantageuse. Je mettois dans la balance la honte d'écouter Monsieur Popi-

nart, & le profit que m'apportoit sa tendresse, je trouvois alors que l'utile l'emportoit sur la bienséance. " Si j'avois un
„ autre amant, disois-je, la pension
„ que me fait mon époux ne pouvant
„ survenir au quart de la dépense que je
„ fais, je tomberois dans un grand em-
„ barras. Il faudroit me résoudre, ou
„ à jouer moins gros jeu, ou à diminuer
„ ma parure. Cette seule pensée m'afflige
„ encore plus que l'idée d'écouter un
„ Financier. De deux maux choisissons
„ donc le pire; consentons d'être aimée
„ de Monsieur Popinart „. Voilà comme je raisonnois, ma chere Huguette, continua la Dame, mais aujourd'hui les choses sont bien changées. Un amant très-riche, d'une naissance distinguée, qui occupe un des premiers postes du Royaume, un Archevêque enfin, m'offre son cœur & la moitié des revenus de son Archevêché; il consent même d'y joindre les rentes d'une Abbaye. Juges donc si je songe à conserver M. Popinart. Je voudrois qu'il fût à deux mille lieues loin de moi; cependant je n'ose lui témoigner ouvertement qu'il m'ennuie.

„ Votre situation, Madame, repartit-

„ la soubrette est beaucoup moins em-
„ barrassante que vous ne croyez. Dès
„ que vous êtes bien assurée des reve-
„ nus Ecclésiastiques, remerciez sans
„ façon M. Popinart des présents qu'il
„ vous fait, & donnez-lui son congé
„ dans les formes. Votre action sera
„ très-méritoire; & à vous parler na-
„ turellement, il convient beaucoup
„ mieux que vous vous divertissiez aux
„ frais des gens d'Eglise, qu'aux dépens
„ du peuple, chaque bijou dont Mon-
„ sieur Popinart vous fait présent, est
„ la cause de quelque fripponerie. Vous
„ savez comment les gens d'affaires
„ s'enrichissent, c'est toujours en rui-
„ nant les misérables „.

Quoique je sois moins scrupuleuse que toi, repliqua la Dame en riant, je sens parfaitement que les biens de Monsieur Popinart n'étant pas acquis légitimement, je dois ne point l'exciter à faire de nouveaux malheureux; mais enfin, Huguette, comment le congédier? Tu me conseilles mal, lorsque tu me dis de rompre brusquement avec lui. S'il vient à faire un éclat, s'il parle, s'il se plaint, s'il ose publier dans le

monde qu'il a été bien avec moi, que pensera-t-on de ma conduite? Que ne publieront pas cent femmes, qui ne perdent jamais l'occasion de me déchirer? Quelles plaisanteries ne feront point bien des gens de distinction que j'ai toujours rebutés? " C'est donc-là, di-
„ ront-ils, cette Marquise si fiere? Elle
„ nous dédaignoit, & Monsieur Popi-
„ nart avoit seul le droit de lui plaire.
„ Nous savons les raisons qui ont déter-
„ miné son goût. Elle va au solide, elle
„ aime les fleurettes dorées; & nous ne
„ devons point nous étonner du jeu ex-
„ cessif qu'elle a joué tout cet hyver.
„ Elle ne perdoit rien du sien: On peut
„ réparer aisément les plus grandes per-
„ tes, lorsqu'on a le droit de puiser
„ dans les coffres des Fermes „. Voilà les discours que je crains, & peut-être que s'ils venoient aux oreilles de mon nouvel amant, il m'en aimeroit moins. Je veux, s'il est possible, qu'il ne sache jamais que j'ai écouté un Financier.

„ Vous croyez donc, répondit la sou-
„ brette avec un air fort ingénu, que
„ Monseigneur l'Archevêque ignore que
„ Monsieur Popinart a été sur votre

„ compte ? Par ma foi, Madame, souffrez que je vous dise que vous vous flattez, de même que lorsque vous pensez que ces Petits-Maîtres, dont vous craignez si fort les plaisanteries, sont muets sur votre compte. Il faudroit qu'ils fussent bien stupides, ou bien novices, s'ils ne s'étoient point apperçus de votre intrigue. Quand vous ne m'en auriez pas fait confidence, je vous avoue que je l'eusse aisément devinée. Il est impossible que des personnes qui vous examinent la moitié de la journée sous le prétexte de vous rendre visite, ne soient bientôt au fait „.

Tu te trompes, Huguette, dit la Dame. Il est plus difficile que tu ne penses, de pouvoir connoître précisément si je suis véritablement bien avec M. Popinart. Si tu avois pris garde à ma conduite, & si tu pouvois me suivre dans le monde, tu penserois bientôt le contraire. Tu m'y verrois quelquefois accabler de mépris M. Popinart, & lui faire des impolitesses marquées, « quoiqu'un instant auparavant je lui aie serré la main. Ceux qui voient avec « quelle

quelle hauteur j'agis dans certains moments, & qui ne avent point ce que je fais dans d'autres, ne manquent pas de dire : « La Marquise ne souffre Popinart, que parce qu'une femme n'est » jamais fâchée qu'on la trouve aimable; peut-être même lui emprunte-t-elle de l'argent : mais le pauvre garçon en sera pour ses louis. Si cela est, on le traite comme un Maure. La marquise n'est pas son fait, elle a trop de vanité. Il faut que cet homme soit un grand imbécille d'essuyer les mépris dont elle l'accable ». Voilà le langage qu'on tient jusqu'aujourd'hui dans le monde, ou du moins n'est-on assuré de rien. Cependant, quoiqu'il puisse arriver, il faut que je me délivre entiérement d'un homme qui m'est insupportable.

A ces mots, sage & savant Abukibak, la Marquise sortit du salon : sa femme-de-chambre la suivit; & moi je continuai mon Voyage.

Je te salue, en *Jakamiah*, & par *Jakamiah*.

## LETTRE LVIII.

*Le Sylphe Oromasis au Cabaliste* Abukibak.

JE t'écrivis, il y a quelque temps, sage & savant Abukibak, que je comptois de retourner dans la chambre du Général des Jésuites. J'y fus hier, & m'étant rendu invisible, j'entrai sans être apperçu, & je me plaçai auprès de lui. Il étoit occupé à écrire quelques Lettres : je formai le dessein de les lui enlever lorsqu'il les auroit achevées, ne doutant pas que je n'y trouvasse bien des choses qui me découvriroient les ressorts cachés de la politique de la Société. Je ne tardai pas à trouver une occasion favorable pour contenter ma curiosité ; on vint avertir ce Général qu'un Cardinal le prioit de passer chez lui. Dès qu'il fut sorti de sa chambre, je me saisis de deux Lettres qui étoient déja pliées & cachetées ; je revolai dans les airs ; & je n'eus pas sujet de me repentir de la peine que je m'étois donnée, par le plaisir que me procura la lecture de ces deux Lettres. Voici ce que contenoit la première.

# LETTRE

*Du Général des Jésuites au Recteur de Lyon.*

MON RÉVÉREND PERE,

Je ne saurois assez louer votre zele pour la Société. J'admire votre prudence & votre sagesse, on ne peut conduire une affaire aussi finement que celle que vous venez de finir. Je connois toute la difficulté qu'il y a à déterminer un vieillard avare à se déssaisir de son argent; mais dans la donation que vous avez fait faire par ce riche Echevin à notre Maison de Lyon, vous n'aviez pas seulement à surmonter l'avarice du donateur, il vous falloit encore vaincre tous les obstacles que vous trouviez dans l'avidité de plusieurs parents qui visoient au même but que vous, & qui songeoient à se saisir des biens dont vous avez rendu si heureusement la Société maîtresse.

J'ai été charmé du stratagême dont

vous vous êtes servi pour décréditer ce neveu que vous craigniez, dans l'esprit de son oncle. Vous avez eu raison de l'accuser d'avoir peu de Religion, & même de viser à l'Athéisme. Ces sortes de reproches rendent tôt ou tard un homme odieux; nos Peres ne sauroient trop les réitérer contre ceux qu'ils n'aiment pas; sur-tout, lorsqu'ils veulent perdre quelqu'un auprès des gens d'un certain âge; il faut qu'ils l'accusent d'irréligion, parce qu'ils peuvent ensuite faire un cas de conscience du bien qu'on pourroit lui laisser, attendu le mauvais usage qu'il en feroit. Un vieillard, tremblant au seul nom du Purgatoire, déshérite plutôt tous les neveux qu'il peut avoir que de se mettre dans le risque d'y passer un millier d'années. On doit même, pour l'épouvanter davantage, lui faire envisager les enfers ouverts. A quoi nous serviroit le crédit que nous nous sommes acquis sur les consciences, si nous ne savions point habilement profiter de leurs troubles?

Je vous conseille donc, mon Révérend Pere, d'agir auprès du vieux Ma-

giſtrat que vous dirigez actuellement, de la même façon que vous avez fait avec l'Echevin; il faut ſeulement prendre garde à la maniere dont vous rendrez la Société maîtreſſe de cet héritage. Il me paroît qu'il ſeroit dangereux qu'elle l'eût eu par le moyen d'un teſtament; car ce Magiſtrat ayant, ainſi que vous me le marquez, pluſieurs parents très-proches dans le Parlement de Paris, ils pourroient bien ſe pourvoir en caſſation contre les donations & les teſtaments. Il faudroit l'obliger à dénaturer ſon bien, à vendre ſes terres, & à vous en donner le prix de la main à la main, lui promettant que tandis qu'il vivroit, il ſeroit toujours le maître de ravoir ſon argent, lorſqu'il le voudroit, & que vous n'en ſeriez que le ſimple dépoſitaire. Vous ſavez que ce ſage expédient a ſervi pluſieurs fois très-utilement à beaucoup de nos Peres. Tout récemment un bourgeois de Narbonne a conſigné douze mille livres à notre Recteur. Un autre Jéſuite trouva le moyen, il y a quelques années, de ſe faire remettre par deux de ſes pénitents une ſomme aſſez conſidérable pour

acheter une maison de campagne, leur promettant de leur en payer exactement les intérêts pendant qu'ils vivroient, & de les employer après leur mort à faire prier Dieu pour eux.

Vous savez que les Cours souveraines n'ont rendu que trop d'arrêts, qui nous ont obligés à restituer bien des héritages qu'on nous avoit donnés au préjudice des parents les plus proches. Le seul Parlement de Provence nous a condamnés cinq ou six fois dans de pareilles occasions (1); celui de Paris nous a traités aussi mal, encore plus souvent. La prudence exige donc que nous nous mettions à l'abri de tous les accidens qui pourroient arriver, & que nous nous défyons de nos plus cruels ennemis. Vous n'ignorez pas, mon Révérend Pere, que nous devons regarder comme tels les trois quarts des Magistrats qui composent les Cours Souveraines; depuis long-temps les Parlements sont l'objet de notre haine (2). Jus-

(1) Voyez le recueil des Arrêts de Boniface.

(2) Lorsque je composai cette Lettre, il sembloit que je prévisse ce qui arriveroit, c'est que tôt ou tard on ôteroit aux Parlemens [illegible]

qu'ici nous avons vainement tâché de les détruire ; mais tôt ou tard nous anéantirons enfin leur autorité. Il faut perpé-

sance de toutes les affaires civiles qui regarderoient les Jésuites. Je ne me suis pas trompé dans mes conjectures : on a dépouillé ces Cours Souveraines de leur jurisdiction, & toutes les causes de la Société sont uniquement du ressort du Grand Conseil. Est-il permis qu'on viole les loix les plus fondamentales du Royaume, qu'on renverse l'ordre des jurisdictions les plus respectables, qu'on prive les plus augustes Tribunaux de leur droit pour favoriser des misérables Moines, qui depuis qu'ils sont établis en France, se sont signalés par quelque plaie sanglante qu'ils ont faite au Royaume sous chaque régne. Sous celui de Henri III. ils conspirerent d'un commun accord avec les autres Moines à favoriser les rebelles ; il ne dépendit pas d'eux que la France ne passât aux Espagnols. Sous Henri IV. ils voulurent faire assassiner ce bon Roi, ce Pere du peuple, ce Monarque si digne d'être aimé. Leur bannissement de la France & le supplice de leur Pere Guignard sont des preuves évidentes, qui les convainqueront dans tous les temps. Sous Louis XIII. ils commencerent à persécuter les plus habiles gens qu'il y eût en France, ils jetterent les fondements sur lesquels ils ont établi la condamnation de la prétendue hérésie du Jansénisme. Sous Louis XIV. ils firent plus de mal à la France, que les Triumvirs n'en firent à Rome. Ils accablerent les honnêtes gens, abuserent de la bonne foi & de la piété du Monarque, ils se servirent du prétexte de la Religion pour acquérir des biens immenses, ils bouleverserent l'Etat, lui enleverent une partie de ses richesses & de ses [illegible], en [illegible]

tuellement susciter contr'eux les Evêques & les Ecclésiastiques, soutenir l'autorité de la Cour de Rome, & l'établir sur les ruines des privileges de

sujet & sans cause les protestants, dans un temps où il est de notoriété publique que le Roi n'avoit pas de plus fideles sujets, & où il ne s'agissoit non plus de craindre une guerre de Religion, que d'appréhender une invasion du Grand Mogol. Aujourd'hui, après avoir si souvent affoibli le Royaume, ils cherchent à le ruiner entiérement. Peu contents d'avoir fait exiler & déposer les Prélats les plus vertueux, ils persécutent avec une fureur digne d'un enragé, ou plutôt d'un Diable, tous ceux qu'ils croient penser comme les illustres Solitaires qui vivoient dans la maison de Port-Royal, qu'ils ont détruite & saccagée. Sous le prétexte de s'opposer au progrès du Jansénisme, ils mettent en feu tout l'Etat, ils bouleversent les Provinces, détruisent les loix, font interdire les plus augustes Cours Souveraines, anéantissent l'autorité des Parlements, rendent la France esclave de la Cour de Rome, trompent la prudence des Ministres, mésusent de la bonté & de la douceur du Prince.

Lorsqu'on méprise dans les païs étrangers les François, a-t-on tort ? Que ceux qui jugent sans passion prononcent sur l'estime qu'on peut faire aujourd'hui d'une Nation qui parle avec tant de hauteur des Espagnols & des Portugais, & qui est elle-même cent fois plus soumise à des Moines. On n'a jamais dépouillé les Tribunaux en Espagne de leur jurisdiction, & infamé tous les Parlements du Royaume, en les déclarant incapables de pouvoir juger quelques misérables Moines.

l'Eglise,

l'Eglise Gallicane. Peu s'en faut que nous ne soyons déja venus à bout de ce premier point : si jamais nous l'obtenons entiérement, il faudra que les Prélats tâchent qu'on ôte aux Parlements la connoissance des appels comme d'abus. Alors, ces Cours Souveraines n'auront guere plus de crédit sur les gens d'Eglise, que des Baillifs de village. Dès que nous aurons quelques démêlés, quelques procès, nous trouverons bien des expédients pour les attirer pardevant les Tribunaux Ecclésiastiques.

Pour nuire aux Parlements, je ne crois pas qu'il y ait de meilleur moyen que celui de les rendre suspects à la Cour, & de les faire passer pour hérétiques parmi le peuple ; aussi écris-je perpétuellement à Paris à nos Peres : » Décriez les gens de robe chez tous les » Seigneurs chez qui vous avez quelque » accès, mais agissez politiquement, & » flattez, lorsqu'il le faut, ces mêmes » Magistrats que vous aurez déchirés » un moment auparavant. Quand vous » serez assez heureux pour avoir quel- » que accès auprès du Ministre, inspi-

„ rez-lui de la jalousie contre le Par-
„ lement de Paris, faites-lui sentir
„ qu'il doit abaisser cette Compagnie
„ Souveraine, s'il ne veut pas lui-mê-
„ me en être méprisé. Représentez-lui
„ la façon dont Louis XIV. étoit abso-
„ lu, & insinuez-lui adroitement que
„ s'il avoit trouvé le secret de se faire
„ obéir aveuglément par ses sujets, ce
„ n'étoit qu'aux conseils des Jésuites
„ qu'il en étoit redevable.

Voilà, mon Révérend Pere, ce que je recommande tous les jours à nos Jésuites. Quant à ce qui regarde la façon de rendre les Magistrats odieux au peuple, il faut les accuser d'irréligion, d'avarice, d'ignorance, &c. Un Jésuite de Rouen a fait, il y a quelque temps une piece charmante contre le Parlement de Paris. Ces morceaux de prose & de vers, qu'on fait ainsi courir sous le manteau, & que tout le monde lit, produisent ordinairement un bon effet; sur-tout, s'ils sont assaisonnés d'un certain sel. Il y avoit dans le Poëme dont je vous parle, un vers charmant. Le voici:

*La fougueuse Hérésie en perruque carrée,*

On ne sauroit mieux dépeindre un Conseiller au Parlement de Paris. Avouez que l'idée de mettre l'*Hérésie en perruque carrée* est originale : un vers aussi heureux que celui-là, peut seul faire trente prosélites ; du moins fait-il entendre que presque tous les Magistrats du Royaume sont des hérétiques, & nous n'oserions dire cela, si l'on ne trouvoit le secret de le dire d'une maniere aussi singuliere.

Je finis ma Lettre, mon Révérend Pere, en vous souhaitant beaucoup de plaisir & de satisfaction, & en vous recommandant toujours les intérêts & l'avancement de notre Maison de Lyon. Je suis, &c.

Je ne ferai aucunes réflexions sur cette Lettre, sage & savant Abukibak, je t'en laisse le soin. Elle t'offre une ample matiere, & dans peu de lignes elle rassemble toutes ces manœuvres secrettes, dont on ne voit que trop souvent en France les tristes effets. Voici la seconde Lettre.

L ii

# LETTRE

*Du Général des Jésuites, au Recteur de Montpellier.*

MON RÉVÉREND PERE,

Votre Lettre m'a causé une vive douleur, & je ne sortirai point du trouble où elle ma jetté, que je n'aie reçu les nouvelles du départ du Pere Cypier. Quelle honte ne seroit-ce point pour la Société, si la conduite de ce Jésuite venoit à être connue du Public, & qu'on sût les foiblesses qu'il a eues pour sa pénitente? Cette nouvelle histoire renouvelleroit la triste mémoire de celle du Pere Girard: vous savez les chagrins qu'elle nous a causés, & les peines, les soins & les travaux que nous avons essuyés pour l'arracher à nos ennemis & aux supplices auxquels les Juges séculiers penchoient à le condamner. Il a fallu employer tout notre crédit pour venir à bout d'une entreprise aussi difficile; & si nous

étions obligés de recourir une seconde fois aux mêmes expédients, je doute fort que nous puissions réussir. Ordonnez donc au Pere Cypier de partir incessamment pour les Missions des Indes : qu'il se rende à Marseille, il s'y embarquera avec trois Jésuites Italiens, deux Portugais & un Espagnol que j'envoie dans ces pays éloignés, par la même raison que lui.

Il est fort malheureux pour la Société que ces Jésuites aient fait leur grand vœu, & qu'elle ne puisse plus les congédier ? mais enfin, pourvu que nous sauvions les apparences, il faudra prendre patience. Lorsque ces Peres seront aux Indes, qu'ils soient chastes ou impudiques, cela sera parfaitement ignoré en Europe. Les Brames, les Faquirs & les autres Prêtres Indiens ne sont pas gens à s'embarrasser des actions de nos Missionnaires, ce sont d'assez bonnes personnes. Mais je frémis, lorsque je pense que ce Pere Cypier est dans un pays rempli de Jansénistes, & sous un Evêque appellant & réappellant. Le moindre Curé de son diocese est un Argus, dont les yeux sont

sans cesse tournés sur nous. Par quel bonheur, ou plutôt par quel enchantement ignore-t'on encore la grossesse de la sœur Catherine ? Ne perdez donc point de temps, mon Révérend Pere, envoyez ce Jésuite aux Indes. Par un trait de cette sage politique, connue à la seule Société, faites un nouvel Apôtre d'un vieux Pécheur; que ce même homme, qui sembloit devoir nous nuire, serve à notre gloire, & que le peuple de Montpellier, en le voyant partir, soit forcé d'avouer malgré les impressions qu'on lui donne contre nous, que ce n'est pas à tort que nous prenons le fastueux titre de *Compagnons de Jesus*, puisque nous allons, ainsi que ceux qui le furent véritablement, prêcher l'Evangile au bout de l'Univers.

Un de nos plus sages réglemens, mon Révérend Pere, c'est d'envoyer aux deux Indes tous ceux qui nous sont à charge de même que les Hollandois y envoient leur jeunesse trop corrompue, & leurs banqueroutiers trop frauduleux; avec cette différence néanmoins, qu'ils n'en retirent aucun autre avantage que d'être débarrassés de fort

mauvais garnements: au lieu que dès que les nôtres sont partis, soit qu'ils meurent en chemin, ou dans les Missions, ce sont autant de Saints, dont nous augmentons tôt ou tard le Calendrier & le Martyrologe de notre Ordre. Combien de Jésuites sont morts beaucoup moins de leurs travaux Apostoliques, que de la maladie qu'on ne gagne qu'au service de Vénus, & qui cependant passent aujourd'hui pour des Martyrs & des Confesseurs? Les Missions étrangeres sont pour la Société ce que les Catacombes sont pour la Cour de Rome, & les Communautés de dévotes pour les réputations perdues.

Faites donc valoir le plus qu'il vous sera possible, mon Révérend Pere, la ferveur & le courage des Jésuites qui passent les mers. Dans vos sermons les jours des Fêtes de S. Ignace & de S. François Xavier, ne manquez jamais d'élever excessivement nos Missions, non plus que dans les exhortations particulieres que vous faites dans les Congrégations des Gentilshommes, des Bourgeois & des paysans. Ces sortes d'assemblées, qui nous sont si

utiles pour nous acquérir des partisans, & pour entretenir ceux qui le sont déja, n'ont été inventées par la Société que pour faire plus aisément recevoir toutes ces maximes.

Tâchez, mon Pere, d'augmenter le plus qu'il se pourra, le nombre de ces Confrairies. Vous m'avez écrit, il y a quelque temps, qu'il n'y avoit aucune Congrégation de Dames dans votre ville; celle-là est pourtant plus nécessaire que toutes les autres. Nos Peres qui en ont établi en beaucoup d'endroits, en reconnoissent tous les jours la grande utilité. Lorsqu'on est le maître des femmes dans un pays, on fait aisément faire aux hommes tout ce que l'on veut. Trouvez le secret dans une ville d'avoir dans la Congrégation les épouses de dix ou douze Magistrats, & vous serez assuré de ne perdre jamais de procès. Chaque dévote vaut vingt solliciteurs : elle fait son affaire propre de celle des Jésuites. Elle met en mouvement sa famille, ses parents, ses amis, & elle forme elle seule un parti très-considérable. Je suis, mon Révérend Pere, Votre, &c.

Les maximes, répandues dans cette ſeconde lettre, ſage & ſavant Abukibak, ſont auſſi fines, & auſſi Machiavéliſtes que celles de la premiere, & je te laiſſe encore le ſoin d'en faire l'examen critique.

Je te ſalue en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

---

## LETTRE LIX.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

Les voyages, ſage & ſavant Abukibak, me paroiſſent moins utiles & moins néceſſaires que tu ne le penſes. De dix perſonnes qui en entreprennent de longs & de pénibles, à peine y en a-t-il une qui n'en rapporte quelqu'infirmité, dont elle ſe reſſent pendant le reſte de ſa vie. Une trop grande fatigue ruine le corps, la ſanté s'altere par un changement d'air continuel, & par la différence des climats, tantôt chauds, tantôt froids. L'eſprit ne profite guere plus par ces courſes fréquentes. Elles n'ont pas, dit ſagement Séneque, la puiſſance de

modérer les passions, qui s'en aigrissent au contraire, & deviennent plus fortes.

Un avare voyage-t-il souvent, il le devient davantage; un mélancolique, le chagrin le suit par-tout; un débauché, chaque nouveau pays qu'il visite, accroit son amour pour la crapule; un dévot, il se rend entiérement fanatique. Les Princes mêmes, qui ont beaucoup couru le monde, ne sont pas devenus, ni plus sensés, ni plus sages, ni plus humains. Parmi plusieurs exemples que je pourrois citer, je me contenterai de deux.

Lorsqu'Alexandre partit pour l'expédition de la Perse, il étoit sobre & chaste: quand il revint des Indes, il s'enyvroit, il tuoit ses amis & ses plus fideles serviteurs, & il aimoit les femmes. Ce n'étoit plus ce même Alexandre, qui quelques années auparavant étoit sorti de la Grece. S'il n'eût jamais quitté la Macédoine, peut-être qu'il n'eût jamais quitté sa premiere vertu. Voilà un Prince sage qui devient débauché: en voici un, qui de la véritable piété passe à une pieuse folie.

Avant que S. Louis allât faire assommer en Egypte un grand nombre de ses sujets, il se contentoit de prier Dieu, comme tout bon Chrétien & tout homme sensé doit le faire; mais après avoir été courir dans une autre partie du monde, il crut que la Divinité exigeoit de lui qu'il se fustigeât, ou pour le moins qu'il se fît fustiger par quelqu'un. Il prit donc un fesseur à ses gages, qui régulièrement tous les Vendredis lui donnoit la discipline. Ce fait est certifié par des Historiens contemporains de ce Prince (1). L'ingénieux & inimitable Montagne en a fait aussi mention. « Le „ Roi S. Louis, dit-il, porta la Haire, „ jusqu'à ce que, sur sa vieillesse, son „ Confesseur l'en dispensa, & tous les „ Vendredis il se faisoit battre les épau- „ les, par son Prêtre, de cinq chai- „ nettes de fer, que pour cet effet on „ portoit avec ses besoigne de nuit (2) „.

Voilà des meubles assez extraordinaires pour une toilette, & le sac de

[1] Le Sire de Jonville, dans ses Mémoires, Tom. II. pag. 14.
[2] Essais de Montagne, Livr. I. C. XL pag. 273.

nuit du bon S. Louis étoit garni comme le Prie-Dieu d'un Moine. En vérité ce n'étoit pas la peine d'aller tant voyager, pour se fourrer dans la cervelle une dévotion aussi ridicule, & aussi déplacée dans la personne d'un Roi. Si S. Louis eût toujours resté à Paris, il eût épargné à *son Prêtre la peine de le battre de cinq chaînettes tous les Vendredis*. Ce fut au retour de sa premiere Croisade qu'il érigea son Aumônier en *Disciplineur* en titre d'office, & je m'étonne qu'il n'eût pas eu la fantaisie de mettre cette charge au nombre des premieres de l'Etat, & qu'il n'ait pas établi un *Grand-Fesseur*, comme ses prédécesseurs avoient créé un *Grand-Chambellan* & un *Grand-Ecuyer*. Peut-être qu'il pensa que cet emploi ne pourroit guere être continué après lui, & que ce fut-là ce qui le retint. Je crois qu'il eut raison : il est peu de Rois qui aiment qu'on leur *frappe les épaules de cinq chaînettes de fer*, & le *Grand-Fesseur* eût paru aux Monarques François, un personnage aussi incommode, que le Médecin de l'Isle de Barataria étoit à charge à Sancho-Pança.

Les voyages n'ont guere été plus utiles aux Philosophes qu'aux Princes. Démocrite, ce sage si vanté, & qui parcourut tant de pays, eut beaucoup mieux fait de rester chez lui tranquille, que d'aller visiter les Chaldéens, les Indiens & les Ethiopiens. A quoi aboutirent tous ses longs voyages? A le ruiner entiérement. En retournant dans sa patrie (1), il fut à la veille d'y mourir de faim, si son frere qui n'avoit jamais voyagé, n'eût été assez charitable pour l'assister. Cependant que rapporta-t-il de ses longues courses, qui pût le dédommager de la perte de son bien? Le talent ridicule de rire des actions les plus sensées, ainsi que des plus folles. Il avoit raison de prendre des avances & de se moquer des autres; car il méritoit assez qu'on se réjouît à ses dépens.

Pythagore, aussi grand voyageur que Démocrite, eût fait très-sagement de ne jamais sortir de la Grece. Tandis qu'il

[1] Antisthenes... Democritum regressum ex peregrinatione humillimè vixisse ait, quippe qui omnem substantiam consumpserat, atque à Damasco fratre propter summam inopiam nutritum fuisse. Diogen. Laërt. de Vita Philosophor. Lib. IX. In Vita Democrit. pag. 376. Edit. Antuerp.

fut éleve de Thalès, il ne fit & ne dit rien que de raisonnable ; mais s'étant livré à la fureur de voyager, il alla se faire circoncire en Egypte pour avoir la satisfaction d'être initié aux mysteres prétendus des Prêtres de Diospolis. Après avoir été courir en Perse, il revint en Grece, & prétendit qu'il se ressouvenoit *d'avoir animé autrefois plusieurs corps* (1). En voyageant, il avoit appris qu'il étoit à Euphorbe pendant le siege de Troye, que les feves renfermoient quelque chose de divin, & qu'il valoit mieux mourir que d'en manger. Ces rares découvertes valoient-elles la peine

[1] In Ægypto quoque adyta ingressus est, deinde rediit Samum offendensque Patriam à Tyranno Polycrate incubari. Crotonem in Italiam petiit ..; refert Heraclides Ponticus hunc se dicere solitum quod fuisset aliquando Æthalides, ac Mercurii filius putatus esset, Mercuriumque monuisse illum ut peteret præter immortalitatem quod vellet : petiisse igitur vivens, & vita functus omnium quæ contingerent memoriam haberet ; itaque in vita meminisse omnium, eandemque memoriam & post mortem reservasse, atque aliquanto post in Euphorbum venisse atque à Menelao fuisse vulneratum. Id. Ibid. pag. 329. Lib. 8. in Vita Pythagor. Ceux qui voudront voir les différentes Metempsycoses de Pythagore, consulteront la suite de ce passage dans Diogene Laërce.

de courir le Monde, de perdre son prépuce, & d'essuyer un nombre infini de peines & de travaux ?

Lorsque je considere, sage & savant Abukibak, le peu de fruit que la plupart des Philosophes ont retiré de leurs voyages, je ne puis m'empêcher d'approuver cet ancien Oracle, qui déclara qu'Aglaüs Sophidius étoit le plus heureux des hommes, n'étant jamais sorti d'un petit canton de terre dont il étoit le maître, & qu'il cultivoit lui-même. Henri IV. dans ces derniers temps augmenta le poids de cette décision. « Le » plus heureux Gentilhomme de mon » Royaume, disoit-il, est celui que je » ne connois point, qui ne m'a jamais » vu, & qui vit à son aise, retiré dans » son château ».

Dans quelque état que l'on soit né, je pense, sage & savant Abukibak, qu'on peut fort bien se passer de voyager. Nous serons toujours contraints d'avouer, dit un habile Auteur moderne (1), que le génie du plus grand nombre de ceux qui se plaisent à voyager, n'est pas celui qui

[1] La Mothe-le-Vayer, Oeuvres, Tom. II. pag. 374. de l'Edition in-folio.

fait les hommes excellents dans toutes sortes de professions. Tant s'en faut : l'on en voit peu d'entr'eux qui s'y puissent appliquer, & presque point qui y réussissent ; de sorte qu'on peut dire que comme il n'y a que la farine folle qui s'épand de tous les côtés de la meule & du moulin, la bonne se recueillant aisément dans le lieu destiné pour la recevoir, la même chose arrive aux esprits, dont les plus légers prennent l'essort & s'écartent, qui d'un côté, qui d'un autre, pendant que les solides qui sont les plus sages, s'arrêtent & prennent une assiette ferme aux endroits que la nature semble leur avoir destinés. Qu'est-il besoin de courir comme des vagabonds, pour acquérir davantage de connoissances, si l'ame de l'homme est capable d'aller par-tout? Il y a plus de deux mille ans que Cyrene a reçu de Théognis cette leçon :

*Hominis mens fines Universi habet.*

N'en doutons point, sage & savant Abukibak, l'*esprit de l'homme contient en lui, les bornes de l'Univers.* Sans

sortir

ſortir de ſa patrie, que dis-je? ſans ſortir de ſon cabinet, un ſavant, un homme raiſonnable, peut faire toutes les réflexions ſenſées que lui fourniroient les voyages les plus longs. Hé quoi! Pour connoître le bien ou le mal, pour ſavoir qu'il faut vaincre ſes paſſions, pour être perſuadé que la vertu eſt le ſeul & unique bien, eſt-il néceſſaire d'aller courir tout le monde? Notre ſort ſeroit bien malheureux, ſi nous ne pouvions devenir ſages qu'à force de voir extravaguer un grand nombre de perſonnes.

Un homme ne peut-il ſentir le ridicule de la ſuperſtition, la fatuité de l'amour propre, l'impertinence de la vanité, s'il n'a pas été en Eſpagne? Ne ſauroit-il connoître combien il eſt honteux que des gens qui ſe piquent d'avoir des ſentiments, ſe laiſſent gouverner par des Moines & des Prêtres, ſans voyager dans l'Italie? Aura-t-il beſoin de parcourir la France pour s'appercevoir que la pétulence d'un Petit-Maître eſt le comble de la folie, & qu'un homme, dont tout le mérite ſe borne à ſavoir cabrioler, ſiffler, chanter, tourner les

yeux méthodiquement, médire & boire, est une espece d'individu, composé d'une essence moitié singe & moitié femme ?

*Desinit in simium mulier formosa superne* (1).

Faudra-t-il qu'il reste quelques mois en Angleterre, pour être convaincu qu'un homme, qui n'estime que lui seul, est insupportable à tous les autres ; & ne pourra-t-il, s'il ne va dans cette Isle, connoître tout l'excès de la phrénésie d'un fanatique, qui se coupe la gorge, parce qu'il est ennuyé de faire tous les jours la même chose, ou parce qu'il lui est arrivé quelque légere infortune ? Ne pourra-t-il se persuader que la liberté & les richesses rendent le peuple plus brutal & insolent, & que le desir du gain & l'avarice sont les principes fondamentaux du commerce, sans voir la Hollande ? Sera-t-il nécessaire, pour qu'il fuie l'yvrognerie, de lui montrer quelque nation qui boive copieusement, & pour le désabuser de la débauche, &

[1] Parodie du Vers de l'Art Poëtiq. d'Horace. *Desinit in piscem mulier formosa superne.*

lui en faire connoître la crapule, devra-t-il aller chez les peuples qui passen t leur vie ensevelis dans le fond de leur serrail ?

La sage Divinité a accordé à tous les hommes les moyens de distinguer la vertu du vice, sans qu'il soit besoin pour cela d'essuyer des fatigues aussi pénibles. Deux heures de réflexion & d'attention sur soi-même & sur les personnes avec lesquelles nous vivons, valent souvent mieux que dix voyages de long cours. Socrate ne sortit jamais de la Grece, & quel est le mortel qui fut plus sage, plus prudent, plus ferme, plus intrépide, plus digne enfin de l'estime de l'Univers ? Pour s'élever au-dessus des autres hommes, il n'eut pas besoin de voir les bonnes actions, ou les folies qu'on faisoit dans les autres pays ; il lui suffit d'examiner attentivement les mouvements qui se passoient en lui-même, & de chercher à suivre les regles de cette vertu que l'on connoît toujours dès qu'on le veut. Les principes du juste & de l'injuste sont invariables chez tous les gens qui veulent faire la moindre attention à ce qui se passe dans leur es-

prit, j'entends chez tous les gens, chez qui le vice ou les préjugés n'ont point entiérement étouffé la raison & la lumiere naturelle.

On a donc tort de soutenir que la nature ne peut démêler ce qui est juste de ce qui ne l'est pas : elle a parfaitement ce pouvoir, dès qu'elle a la liberté d'agir, & qu'elle n'est point contrainte par une force supérieure. Il est aisé de détruire, dit un des plus illustres Jurisconsultes, (1) une opinion aussi mal fondée ; car si l'homme est un animal, c'est un animal d'un ordre très-relevé, & qui a beaucoup plus d'avantage sur toutes les autres espèces d'animaux qu'elles ne different entr'elles, comme il paroît par plusieurs sortes d'actions, qui sont tout-à-fait particulieres au genre humain. Au sentiment de ce premier Au-

[1] Verum quod hic dicit Philosophus, & sequitur Poëta, nec Natura potest justo secernere iniquum, admitti omninò non debet : nam homo animans quidem est, sed eximium animans, multoque longius distans à cæteris omnibus, quam cæterorum genera inter se distant ; cui rei testimonium perhibent multæ actiones humani generis propriæ. Hugo Grotius de Jure Belli & Pacis, Proleg. Tom. I. pag. vij.

teur je joindrai encore celui du plus sage Philosophe moderne. “ J'ose me
„ persuader, dit-il, que la Morale est
„ capable de démonstration, aussi bien
„ que les Mathématiques, puisqu'on
„ peut connoître parfaitement & pré-
„ cisément l'essence réelle des choses
„ que les termes de morale signifient;
„ par où l'on peut découvrir certai-
„ nement quelle est la convenance
„ ou la disconvenance des choses,
„ même en quoi consiste la parfaite
„ connoissance (1).

S'il est vrai, sage & savant Abukibak, comme il l'est réellement, que les hommes, en réfléchissant sur eux-mêmes, en comparant leurs idées les unes aux autres, & en cherchant leur connexion, aient le pouvoir d'être bons, sages, vertueux, de posséder enfin toutes les vertus, & j'ose dire toutes les choses réellement nécessaires au bonheur & à la tranquillité de la vie, à quoi servent les voyages? De quelle utilité sont-ils, & pourquoi s'exposer aux fatigues qu'ils donnent? Est-ce pour prendre l'air &

[1] Locke, Essai Philosoph. sur l'entendement humain, Liv. III. Chap. II. pag. 416.

les manieres de tous les pays où l'on va, & faire un Tout ridicule de tant de parties si différentes & si opposées ? La chose n'arrive que trop souvent. Combien d'Allemands sont partis très-sages de leur pays, qui y sont retournés très-extravagants ? Ils affectoient, ainsi que les Anglois, un air de générosité qui les ruinoit ; ils craignoient, comme les petits-maîtres François ; qu'on ne leur reprochât d'avoir songé un seul instant dans leur vie qu'ils avoient une ame, & qu'ils n'étoient point de simples marionettes, qui, par le moyen de quelques ressorts, faisoient certaines grimaces assez singulieres.

Avec tous ces nouveaux défauts, un Allemand ne s'étoit point défait de ceux de son pays. La Marionette prodigue parloit sans cesse de sa noblesse, & elle étoit encore plus ridicule qu'un Polichinel François.

Je te salue, sage & savant Abukibak. Contentes-toi toujours de parcourir les différents pays dans ton cabinet.

# LETTRE LX.

*L'Ondin* Kacuka, *au sage Cabaliste* Abukibak.

Il arriva hier, sage & savant Abukibak, dans nos humides demeures une dispute assez particuliere, & j'ose dire assez réjouissante pour ceux qui en furent les témoins, entre l'Astrologue Cardan, & le Chymiste Borri. Le premier a été condamné à boire tous les jours pendant deux mille ans trente pintes de thé élémentaire, pour tempérer la vivacité de son imagination échauffée, qui lui fit écrire autrefois tant de choses extravagantes. Le second a subi un arrêt aussi févere; il est également obligé de boire les trente pintes pour éteindre l'ardeur ou plutôt la phrénésie, qui lui fit chercher la Pierre Philosophale. J'écrivis sur mes tablettes les reproches mutuels que se firent ces deux extravagants, & je t'en envoie une fidelle copie.

*Dialogue entre* CARDAN & BORRI.

CARDAN.

Je ne conviendrai jamais que j'aïe été aussi extravagant que vous. La chose n'est pas possible, & je ne pense pas qu'il y ait eu dans ces derniers siecles un fou qui puisse vous être comparé. Ce qu'il y a de singulier dans votre caractere, c'est que vous rassemblâtes toutes les différentes especes de folies. Il y a des gens, à qui la débauche trouble l'imagination; d'autres, que la dévotion rend fanatiques; quelques-uns, que la vanité fait devenir insensés; plusieurs qui perdent le jugement par l'avarice & par le desir d'acquérir des richesses: mais vous aviez vous seul tous ces défauts-là, & alternativement vous changiez de folie. Votre façon d'extravaguer étoit bien différente quelquefois; mais elle étoit continuelle, & vous n'aviez aucun bon intervalle. D'abord vous donnâtes dans les débauches les plus outrées & les plus criminelles, vous couriez tous les mauvais lieux de Rome,

Rome, & vous souteniez publiquement qu'une *Courtisanne étoit cent fois plus utile à la Société, que tous les Prêtres & les Curés d'Italie.*

Vous passâtes tout-à-coup de cette folie dans une autre, encore plus extraordinaire. Les mauvaises affaires que vous faisiez de temps en temps, vous obligerent un jour à vous refugier dans une Eglise. Sans doute que vous reconnûtes alors que les Ecclésiastiques étoient plus nécessaires que les courtisannes, car s'ils ne nous eussent pas donné un asyle contre les Magistrats, on vous auroit puni très-sévérement pour les sottises que vous avoient fait faire ces courtisannes, si utiles à la Société. Le contentement d'avoir échappé à la poursuite de la Justice, vous fit prendre tout-à-coup le parti d'être dévot, & archidévot; mais vous ne vous contentâtes pas de ce changement subit, vous voulûtes aussi devenir Prophete. Etant à Milan, vous y ramassâtes quelques personnes aussi visionnaires que vous, auxquelles vous fîtes croire que Dieu vous avoit choisi pour l'instrument d'une grande réformation, & que quiconque

refuseroit de s'y soumettre, seroit détruit par une armée nombreuse, dont vous seriez le Général.

Comme il auroit pu paroître extraordinaire à quelques-uns de vos disciples que vous vous vantassiez d'entretenir une grande quantité de troupes, sans avoir ni sou ni maille, vous remîtes l'exécution de vos magnifiques projets au temps où vous *acheveriez vos travaux Chymiques par l'heureuse production de la Pierre Philosophale.* La passion de faire de l'or étoit ordinairement votre folie principale, les autres n'étoient qu'accessoires & momentanées; telle est celle que vous eûtes d'établir une nouvelle Religion. Je crois pourtant que dans cette derniere extravagance; car vivant au milieu de l'Italie, pays où Dieu est beaucoup moins honoré des peuples que les Saints, & sur-tout que la Sainte Vierge, vous établîtes par votre doctrine qu'elle étoit formée d'une émanation de l'essence divine, & que la Divinité l'avoit poussée hors de son sein *condéifiée*; de sorte qu'elle étoit une véritable Déesse. En établissant un pareil systême, quelque criminel & ridicule

qu'il fût, peut-être aviez-vous votre but, & c'étoit l'action la moins folle que vous fîtes. Vous voyez les sommes immenses que les Moines retiroient de la la crédulité des peuples, & sans doute que vous disiez : " Mes travaux Chymiques n'avancent guere, ils pourroient fort bien me conduire à l'hôpital. Ayons donc recours à un expédient plus certain, pour nous mettre à l'abri de la misere, & pour enrichir tous ceux qui s'attacheront à nous ; établissons une Secte dont les revenus soient plus certains que ceux de tous les Ordres. Les Carmes, avec le seul secours de deux petits chiffons d'étoffe attachés à deux cordons, trouvent le secret d'amasser des trésors : ils vendent leur scapulaire, aussi bien que le plus rusé Charlatan ses drogues & ses poudres ; leur *Madonna* n'est simplement qu'une créature qu'ils ont affranchie du péché originel. Je pousserai les choses bien plus loin qu'eux, & je donnerai à Dieu une fille, qui sera formée d'une partie de son essence ; elle lui sera entiérement égale ,, . . . . . . . . . .

Pour conduire votre ruse plus loin, il auroit fallu supposer que la Divinité, lasse & fatiguée de gouverner le monde; avoit cédé tous ses droits à sa fille, & s'étoit démis en sa faveur de l'Empire de l'univers. Quelques Moines se serviront un jour utilement de ce que je vous dis-là, ils n'oseront pas, comme vous avez fait, soutenir que la Vierge étoit née déifiée, mais pour lui donner le gouvernement & la régence du monde, la chose est déja à moitié faite, & ils auront peu de peine à établir ce sentiment.

Dieu, chez les Italiens, ne se mêle plus des voyageurs, c'est la *Madonna del Viaggio.* Il ne s'embarrasse point des femmes enceintes, c'est la *Madonna del Monte-Serrato.* Il ignore s'il y a encore des filles, il n'écoute point leurs vœux; c'est la *Madonna de Loretta.* Tous les Arts & les Métiers ne sont plus aussi du ressort de la Divinité; les jardiniers sont sous les ordres de la *Madonna dell' Orto*; les charbonniers sous ceux de la *Madonna del Monte Nigro*; les tailleurs, les frippiers & les procureurs sous ceux de la *Madonna del Refugio.* Toutes

ces différentes *Madonnes* existent dans Rome & dans les autres villes de l'Italie, & elles y sont les Lieutenantes-Générales qui représentent la *Madonna Potentissima*, en laquelle se réunissent tous leurs différents pouvoirs. Les Jésuites ont pris pour eux celle-là, & ils ne seront pas les derniers à favoriser l'opinion qui lui donnera la Régence du monde. Ils traitent depuis long-temps d'hérétiques ceux qui disent qu'on doit seulement honorer la Vierge, & qu'il ne faut adorer que Dieu. Il y a quelque temps que j'entendis dire à un Théologien de la Société, nommé Bauni (1), condamné à rester quatorze mille ans dans ces humides demeures, les extravagances les plus grandes. Ce bon Jésuite est presque aussi fou après sa mort qu'il l'étoit pendant sa vie. Il accabloit d'injures, il y a deux jours un Théologien Janséniste, parce qu'il lui soutenoit qu'il étoit non-seulement ridicule, mais même impie, de ne point mettre une différence entre le culte de la Vierge & celui de la Divinité. Je vous avoue que lorsque je vous disois tantôt

[1] Voyez les Lettres Provinciales.

que je croyois qu'il n'y avoit jamais eu personne d'aussi extravagant que vous, je ne pensois pas à ce bon Pere Bauni. Vous êtes bien égaux, & je vous félicite d'avoir pu trouver quelqu'un qui pût vous servir de second en cas de besoin.

BORRI.

Personne ne pouvoit mieux s'acquitter que vous de cet emploi, & plus je considere les folies que vous avez faites & écrites, plus je me persuade que vous fûtes pour le moins aussi extravagant que moi. Peut-on l'être en effet davantage, que de publier soi-même tout ce qu'on auroit intérêt à cacher? Les plus vicieux & les plus criminels cherchent à couvrir leurs fautes, & vous avez appris à l'Univers entiers que vous étiez l'homme du monde le plus méprisable. Vous avez fait de vos moeurs, de votre caractere & de votre naissance un portrait si odieux, que bien des gens qui lisent votre histoire, on peine à se figurer qu'il puisse se trouver une personne aussi méprisable, & pensent que la folie a beaucoup plus de part que la vérité à ce que vous

avez écrit sur votre compte. Peut-on en effet se figurer qu'un homme, à qui il reste l'ombre du bon sens, aille apprendre au Public, sans y être forcé par aucune raison, qu'il étoit " paresseux, oisif, irréligieux, vindicatif, envieux, triste, traître, fourbe, sorcier, enchanteur, impudique, impoli, rustre, obscene, lascif, médisant, calomniateur (1), " & qu'il rassembloit enfin dans lui tous les défauts des autres hommes ?

Vous ne vous êtes pas contenté d'avoir déshonoré votre mémoire, vous avez poussé l'impudence jusqu'à flétrir celle des personnes à qui vous deviez la vie, & dès le second Chapitre de votre *Vie* (2), vous perdez entiérement l'hon-

[1] Animum sibi effictum ait, in diem viventem, nugacem Religionis contemptorem, injuriæ illatæ memorem, invidum, tristem; incidiatorem, proditorem, magum, incantatorem, frequentibus calamitatibus obnoxium, suorum osorem, turpi libidini debitum, solitarium, inamœnum, obscœnum, lascivum, maledicum, varium, ancipitem, impurum, calumniatorem. Gabrielis Naudæi de Cardano judicium in libro Cardani de Vita propria. pag. 5.

[2] Tentatis, ut audivi, abortivis medicamentis frustra, ortus sum An. M. D. VIII. Cardan. de

neur de votre mere. Peu content de faire sentir aux Lecteurs qu'elle n'étoit que la concubine de votre pere, vous dites qu'elle fit, étant enceinte de vous, tout ce qu'elle put pour se faire avorter. Je crois que de rapporter & publier de pareilles choses, c'est pousser la folie à son dernier période.

Vous me reprochez l'amour outré que j'ai eu pour la Chymie, n'avez-vous pas eu autant de passion pour l'Astrologie judicaire (1)? Pensez-vous que l'espoir de lire dans les astres la destinée des hommes soit moins ridicule que celui de faire de l'or? Les gens sensés ne mettent aucune différence entre un Souffleur & un Diseur de bonne aventure; ils les rangent tous les deux dans la même classe. Ils ont réellement une parfaite ressemblance, ils commencent tous les deux par être la dupe de leur Art, & ils deviennent ensuite également frippons.

Vita propria, Cap. 2. pag. 7. Edit. Parif. M. D. C. XLIII.

(1) Quoad Astrologiam quæ prædicere docet, operam dedi, & nimis quam debui, fidi quoque in perniciem meam. Id. Ibid. Cap. 39. pag. 184.

Je viens au systême que j'ai eu sur la Vierge. Vous avez été aussi superstitieux que moi, quoique vous vous piquassiez de faire l'esprit fort, & vous avez réglé certains jours dans l'année, où la Vierge a beaucoup plus de crédit que dans les autres, sur l'esprit de son Fils. Vous appreniez à vos Lecteurs que c'étoit dans les Ecrits de votre pere que vous aviez trouvé cette anecdote céleste; vous ajoutez que vous en avez éprouvé la vérité, ayant fait votre priere à huit heures du matin aux Calendes d'Avril. Plusieurs fois vous fûtes guéri de maladies dangereuses par une aussi utile recette. Il est vrai qu'ayant prié pour être délivré de la goutte, vous ne comptâtes pas si fort sur le remede spirituel, que vous ne voulussiez en employer de matériel (1).

[1] Legeram in collectis à patre meo, si quis hora matutina VIII. Calendas Aprilis exoraret Virginem Sanctam, ut filium rogaret pro re licita, genibus flexis, adjecta Oratione Dominica, necnon Salutatione Virginis Angelica, obtenturum quod petierit. Observavi diem horamque, peregi supplicationem, & non tunc statim, sed die Corporis Christi, eodem anno liberatus prorsus sum; sed & alias multo post, memor facti pro podagra

CARDAN.

Si j'ai été aussi superstitieux que vous; & aussi fanatique, du moins ai-je été beaucoup moins frippon. Lorsque vous eûtes été obligé, pour vous garantir des recherches de l'Inquisition de Milan, de vous sauver à Amsterdam, vous fripponnâtes adroitement tous les bons Hollandois, sous le prétexte de leur vendre des remedes Chymiques qui devoient les guérir de tous les maux. Un homme se plaignoit-il de la goutte, de la gravelle, de l'asthme, de l'hydropisie, vous lui promettiez de le rendre aussi sain & aussi vigoureux qu'un Athete. Les suites ne répondant point à vos promesses, vous décampâtes un matin sans trompette & sans tambour, & vous passâtes en Dannemarc. Vous fîtes croire au Roi que vous aviez le secret de faire de l'or: ce Prince fut assez bon pour ajoûter foi à vos promesses, & vous lui fîtes dépenser pendant le reste de sa vie des sommes très-considé-

supplicavi (nam proprie de hoc duo exempla pater adducebat eorum qui liberati erant) & multum profuit, inde etiam sanatus sum. Sed in hoc auxiliis etiam Artis usus sum. Id. Ibid. cap. 37. pag. 167.

rables. Dès qu'il fut mort, vous formâtes le dessein, ne trouvant plus de Chrétien à filouter, d'aller voler les Turcs, & vous étiez prêt d'entrer dans leur pays, lorsque vous fûtes arrêté & ramené à Rome, où le Saint Office vous condamna d'être enfermé le reste de votre vie dans une étroite prison.

Quelque personnes de considération, ayant pitié de votre sort, prierent le Pape de vouloir vous faire quelque grace en leur faveur. Il permit qu'on vous mît dans le Château S. Ange, où vous êtes resté jusqu'à votre mort. Pouvez-vous, après cela, vous comparer avec moi, qui étois si zélé Catholique, que j'aimai mieux perdre un présent considérable que le Roi d'Agleterre vouloit me faire, que de lui donner les titres qu'il avoit usurpés sur le Pape ? J'ai refusé une pension du Roi de Dannemarc (1), parce que pour être à la

[1] Instante Andrea Vesælio, viro clarissimo & amico nostro, oblata est conditio 800 coronatorum in singulos annos à Rege Daniæ, quam recipere nolui, cum etiam victus impensam suppeditaret, non solum ob regionis intemperentiam; quod alio sacrorum modo consuevissent : ut vel ibi male acceptus futurus essem, vel patriam ; legem

mode dans son Royaume, il falloit embrasser le Protestantisme. Jugez vous-même si je n'avois pas plus de candeur & de probité que vous.

BORRI.

Votre Catholicité étoit une Religion bien singuliere, & votre zele pour la Divinité étoit d'un goût particulier. Vous rappellez-vous que vous avez appris à l'Univers entier que vous étiez un véritable frippon, qui trompiez tous ceux avec qui vous jouyiez? Et lorsque vous rencontriez quelque filou plus habile que vous, avez-vous perdu la mémoire que vous recouriez au poignard pour vous faire rendre votre argent? ainsi que le cas vous arriva à Venise (1), où vous donnâtes un coup de dague dans le visage d'un homme qui vous avoit gagné toutes vos especes? Cette seule action est plus criminelle que toutes mes fourberies, & si l'on

meam, majorumque relinquere coactus. Id. ibid. cap. 4. pag. 21

[1] Cum Venetiis essem, Natali Virginis pecuniam alea amisi, sequenti die reliquum. Erat autem in domo collusoris; cumque animadvertissem chartas esse adulterinas, pugione ipsum vulneravi in facie. Id. ibid. cap. 30. pag. 116.

vous avoit rendu justice, vous auriez été pendu, comme le fut votre fils, pour avoir empoisonné sa femme. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que vous accusiez de tyrannie les Juges qui l'avoient condamné, parce que vous croyiez que votre belle-fille, ayant fait cocu votre fils, il étoit en droit de lui expédier un passe-port pour ce Monde-ci. En vérité votre raisonnement étoit peu conséquent, & s'il étoit permis à tout cocu d'empoisonner sa femme, on verroit avant la fin de l'année presqu'autant de veufs en France, qu'il y a aujourd'hui de gens mariés. Mais, dites-moi, je vous prie, pourquoi dans l'horoscope que vous tirâtes de votre fils, & dans lequel vous lui parliez de tout ce qui devoit lui arriver, ne lui dîtes-vous pas un mot du genre de mort qui le menaçoit? Si vous en eussiez fait mention, peut-être n'eût-il point été pendu; il eût pris des précautions pour rendre fausses vos Prophéties, & il n'eût pas été aussi fou que vous le fûtes de vous laisser mourir de faim (1) pour ne pas survivre

(1) Voyez les Mémoires secrets de la République des Lettres, ou le Théâtre de la Vérité, Lettre huitieme, pag. 670.

au temps où vous aviez prédit votre mort. Je doute qu'en faveur de l'Astrologie, il eût voulu se faire pendre, & ne pas laisser vivre sa femme. Allez, votre mort seule est une folie, qui surpasse de beaucoup toutes les miennes.

Je te salue, sage Abukibak, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

---

## LETTRE LXI.

Ben-Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

LA plus grande consolation que j'aie, sage & savant Abukibak, dans tous les malheurs qui m'arrivent, c'est de penser à l'immortalité de l'ame. Ai-je quelque chagrin domestique, quelque maladie, aussi-tôt je dis : " Ces maux ,, sont passagers, il viendra un jour, ,, un temps heureux, où la félicité que ,, je goûterai, ne sera plus troublée ,, par aucune infortune. Qu'est-ce que ,, cette vie, eu égard à celle qui nous ,, est réservée en sortant de ce monde ? ,, Dès que mon ame sera dégagée des ,, liens du corps, elle jouira de cet état

„ paisible, pour lequel elle a été véri-
„ tablement créée. Son exil finira bien-
„ tôt; peut-être sera-t-il terminé par
„ la maladie dont je suis attaqué.
„ Pourquoi donc me chrgrinerai-je
„ d'un mal léger & momentané, qui
„ doit me conduire à un bonheur éter-
„ nel?

Voilà comme je raisonne, sage & savant Abukibak, & je ne comprends point qu'il y ait des gens qui cherchént des raisons pour se persuader la mortalité de l'ame. Supposons qu'elle soit mortelle, je serois au désespoir de le savoir. Je ne trouve rien de si mortifiant, j'ose même dire de si cruel, que d'être assuré qu'on rentrera un jour dans le néant. Cette pensée ne peut flatter qu'un homme que les remords de sa conscience tourmentent sans cesse, & qui, songeant aux crimes dont il est coupable, sent qu'il ne peut en éviter la punition que par son anéantissement.

Lucrece raisonne fort mal, lorsqu'il dit que la crainte des Enfers fait l'inquiétude perpétuelle de la vie, parce qu'appréhendant les approches de la mort, les plaisirs les plus sensibles sont

imparfaits (1). Cette crainte n'effraie point les honnêtes gens, ils comptent sur la bonté & la miséricorde de Dieu, ils se réposent sur la pureté & l'innocence de leurs moeurs.

Que les Théologiens, qui ont persécuté pendant leur vie un grand nombre de personnes vertueuses, souhaitent dans le fond de leur cœur que l'ame soit mortelle, cela ne me surprend pas. Que les Prélats, qui ont fait servir leur rang & leurs revenus à contenter toutes leurs passions, à satisfaire leur haine, leur jalousie & leur ambition, tâchent de se persuader que la mort est la fin de l'esprit, ainsi que du corps, il n'y a rien en cela de bien extraordinaire. Que les Souverains, qui ont tyrannisé leurs peuples, qui se sont nourris du sang de leurs sujets, & désaltérés de leurs larmes, soient bien aises que l'im-

[1] Et metus ille foras præceps Acherontis agendus
Funditus, humanam qui vitam turbat ab imo,
Omnia suffundens moris nigrore, neque ullam
Esse voluptatem liquidam puramque relinquit.
Lucret. de Rerum Nat. Lib. III.

mortalité

mortalité de l'ame soit une chimere, cela est très-naturel. Que les Ministres d'Etat, qui ont abusé de leur crédit, qui ont trompé leurs maîtres, qui ont volé & pillé les particuliers, soient charmés d'être anéantis entiérement à leur mort, c'est une suite nécessaire de leur maniere de vivre. Mais qu'un honnête homme, qu'un Philosophe, dont les jours se sont écoulés dans la recherche de la vérité, qui a employé tous ses soins à détruire la superstition, qui a démasqué le vice, qui a honoré la Divinité & respecté son prochain, soit troublé par l'appréhension de la mort, la chose n'est pas possible. Il regarde l'immortalité comme le bien le plus parfait, il goûte d'avance la satisfaction qu'il aura de jouir éternellement des biens qui sont réservés aux honnêtes gens.

« Les peines de l'Enfer, dit un des » plus illustres Philosophes modernes, » ne regardant que les impies & les » scélérats, pourquoi doit-on chercher » à en détruire la croyance ? Il faut » plutôt s'efforcer de l'établir solide- » ment, afin qu'elle soit comme un » veautour qui ronge le cœur des cri-

„ minels, & qu'elle les ſuive par-tout, „ ainſi qu'une furie attachée à leur per- „ ſonne. S'ils veulent ſe délivrer de cet- „ te frayeur, s'ils ſouhaitent que la „ crainte des Enfers ne trouble point „ leur vie, qu'ils deviennent vertueux. „ Alors, bien loin que la croyance de „ l'immortalité de l'ame diminue leurs „ plaiſirs, elle ſervira à les augmenter ; „ ils craindront autant d'être déſabuſés „ de ſon immortalité, qu'ils ſouhaitent „ ſon anéantiſſement (1). „ Si je me trompe, dit Ciceron, en admettant l'éternité future de l'ame, je ſuis charmé de me tromper, & je ne veux point me déſabuſer de mon erreur pendant que je vivrai. Lorſque je ſerai mort,

(1) Deinde, cum inferorum pœnæ, qualeſcumque eæ ſint, non niſi malos, improbos, injuſtos, ſceleſtos, attineant, quid neceſſe eſt illos eximi pœnarum hujuſmodi metu; cum hæc ſit qualis justitiæ pars, ut hocce immani quaſi vulture ſub pectore alto habitante tundantur; ac nulla ſit tam ferra Erynnis, nulla ſit tam feralis Enyo, quæ adverſus illas invocanda non ſit quandiu illa patrant, ob quæ pœnas metuunt? Quod ſi liberari hoc metu exoptant pravitatem igitur exuant, & à flagitiis deſinant. Philoſophiæ Epicuri Syntagana, cum Refutationibus &c. Per Petrum Gaſſendum, pag. 29. Edit. Hag. in 4.

s'il est vrai que l'ame périsse, je ne craindrai point que les Philosophes, qui ont soutenu cette opinion, & qui ont terminé leur course, se moquent de ma fausse crédulité dans l'autre Monde (1).

Aux réflexions de Ciceron, permets, sage & savant Abukibak, que j'en ajoute quelques-unes de Séneque. Ce Philosophe se plaint à un de ses amis de ce qu'il l'avoit empêché de croire l'immortalité de l'ame, en lui donnant de fortes raisons de sa mortalité. „ Vous m'avez, lui dit-il, fait perdre „ tout le plaisir que me donnoit un „ songe aussi flatteur. C'étoit pour „ moi une satisfaction infinie de croire „ tout ce que disent plusieurs grands „ hommes de l'éternité de l'ame. Je „ goûtois avec douceur des opinions „ qui promettoient plutôt qu'ils ne les „ prouvoient (2).

(1) Si in hoc erro quod animas hominum immortales esse credam, libenter erro: nec mihi hunc errorem quo delector, dum vivo, extorqueri volo. Sin mortuus, ut quidam minuti Philosophi censent, nihil sentiam, non vereor ne hunc errorem meum mortui Philosophi derideant. Cic. de Senect. ad finem.

(2) Quomodo molestum est jucundum somnium

Toutes les perſonnes, à qui la vertu ſera chere, penſeront de la même maniere que Ciceron & Séneque; & quand il ſeroit vrai que tout périt avec le corps, elles ne voudront point recevoir, tandis qu'elles vivront, un ſentiment auſſi mortifiant. Eſt-il rien en effet de ſi cruel que de penſer qu'on rentrera pour toujours dans le néant, qu'après avoir penſé & penſé d'une façon auſſi diſtincte & auſſi claire, on ſera à jamais privé de ces deux avantages? Il eſt des moments, ſage & ſavant Abukibak, où je ſuis ſi peu épouvanté de la mortalité de l'ame, qu'il faut, pour calmer la douleur que m'inſpire cette

videnti qui excitat, aufert enim voluptatem etiamſi falſam, effectum tamen veri habentem; ſic epiſtola tua mihi fecit injuriam. Revocavit enim me cogitationi aptæ traditum, & iterum, ſi licuiſſet, ulterius juvabat de æternitate animorum quærere, imo mehercule credere. Credebam enim facilè opinionibus rem magnorum virorum gratiſſimam promittentium magis, quam probantium. Dabam me ſpei tantæ. Jam enim faſtidio mihi, jam reliquias ætatis infractæ contemnebam in immenſum illud tempus, & in poſſeſſionem omnis ævi tranſiturus, cum ſubito experrectus ſum epiſtola tua accepta, & tam bellum ſomnium perdidi, quod repetam ſi te dimiſero & redimam. Seneca, Epiſtola CII.

pensée, que je recoure aux preuves de son éternité; que je les repasse dans mon esprit, & que je m'en serve pour dissiper, le plutôt qu'il est possible, un doute que je trouve cent fois plus capable de troubler les plaisirs, que la crainte des supplices & des peines réservés à ceux qui auront violé les principes de la justice & de l'équité.

Si les hommes, sage & savant Abukibak, étoient persuadés du dogme de la mortalité de l'ame, les Sciences & les beaux arts languiroient, ou plutôt seroient entiérement dans l'oubli. Nous vivrions presque tous comme des bêtes, uniquement occupés du moment présent; nous ne nous embarrasserions guere de laisser après nous un souvenir illustre; car quoiqu'en disent les Philosophes qui ont écrit le plus opiniâtrement contre l'immortalité de l'ame, ce desir ardent qu'ils avoient de transmettre leur nom à la postérité, est une des plus évidentes preuves de l'immortalité de l'ame. Si nous devions périr & être anéantis à la mort, il seroit impossible que notre esprit pût former un desir aussi ardent de se perpétuer dans celui de tous les autres hommes.

Epicure, ce grand adversaire de l'immortalité de l'ame, étoit en peine de sa réputation; il travailla toute sa vie pour faire passer son nom à la plus reculée postérité, & lorsqu'il étoit à l'article de la mort, il se consoloit de quitter cette vie (1) par l'assurance qu'il avoit que ses Ouvrages lui acqueroient une gloire éternelle.

Il faut donc avouer, sage & savant Abukibak, que cet amour de l'immortalité est une passion, qui fait une impression trop forte sur l'ame pour qu'elle n'ait rien de réel. La plus belle, la plus sensible, & j'ose ajouter la plus convaincante preuve de l'immortalité de l'ame, c'est l'idée que nous avons de l'immortalité: car il est constant que l'esprit apperçoit cette immortalité, quoiqu'il ne la comprenne point clai-

(1) Voici les dernières paroles du Testament d'Epicure. Cum ageremus vitæ beatum, & eundem supremum diem, scribebamus hæc: Tanta autem vis morbi urgebat vesicæ & viscerum, ut nihil ad eorum magnitudinem posset accedere. Compensabatur tamen cum his omnibus animi lætitia, quam capiebam memoria rationum inventorumque nostrorum. Diogen. Laert. de Vita Philosoph. in vita Epicuri. Lib. X. pag. 413.

rement ; une conviction intuitive l'assure qu'il ne doit pas craindre d'être anéanti. Il est certains moments, où les plus grands Epicuriens abandonnent leur système ; leurs ames se révoltent, malgré le joug où les fausses raisons & les préjugés les soumettent, contre un système, dont la suite est aussi mortifiante.

Spinosa, qui soutenoit avec entêtement la mortalité de l'ame, souhaitoit vingt fois dans la journée qu'elle pût être immortelle. Avide de gloire, & ambitieux d'acquérir une grande réputation, il pensoit sans cesse au bonheur dont l'esprit jouiroit, s'il étoit vrai qu'il pût être éternel. S'il crut qu'il périssoit avec le corps, ce fut beaucoup plus par prévention que par une conviction parfaite.

Les Philosophes Epicuriens prétendent que « si l'immortalité étoit le » partage de notre ame, bien loin » qu'elle soupirât de douleur dans le » temps de sa dissolution, elle devroit » au contraire regarder son départ » comme un bonheur qui lui fournit » le moyen de quitter, ainsi que le

„ serpent, une dépouille vieille & incommode (1) „. La crainte, sage & savant Abukibak, que l'ame fait paroître en quittant le corps, est un sentiment intérieur qui marque clairement son immortalité. Elle craint alors un passage qu'elle regardoit autrefois comme sa fin; une idée de son éternité innée & attachée à son essence, se fait sentir. Tel, qui pendant sa vie se figuroit d'être convaincu que la nature de son ame étoit dans son sang, & par conséquent périssable, tremble à l'heure de la mort & reconnoît combien il étoit peu assuré de son opinion. Les faux raisonnements, les illusions, les apparences fortes si l'on veut, s'évanouissent; il ne reste que le souvenir des crimes & la crainte de la punition.

Je suis assuré, sage & savant Abukibak, qu'il n'est aucun Epicurien qui meure parfaitement convaincu de ses opinions. Spinosa prouve cette vérité,

(1) --- Quod si immortalis nostra foret mens,
Non jam se moriens dissolvi conquereretur,
Sed magis ire foras, vestemque relinquere ut anguis,
Gauderet, prælonga senex aut cornua cervus.
Lucret. de Rer. Nat. Lib. III.

il

il étoit en mourant si peu assuré dans ses sentiments, qu'il refusa de voir aucun Ministre, par l'appréhension de montrer quelque foiblesse & quelqu'incertitude sur le systême qu'il avoit établi; mais il prenoit en vain ces précautions. Il sentoit malgré lui des preuves de cette immortalité qu'il avoit combattue, & son doute étoit la premiere peine de ses opinions.

Evitons donc soigneusement, sage & savant Abukibak, de donner quelque croyance à un systême qui ne peut nous rendre heureux, ni dans ce Monde-ci, ni dans l'autre. Quand il seroit vrai que nous serions dans l'erreur, nous serons après la mort dans le même état que les Epicuriens, & nous aurons pendant la vie joui d'une félicité & d'une satisfaction qui leur est inconnue.

Je te salue, sage & savant Abukibak.



## LETTRE LXII.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

Je ne saurois approuver, sage & savant Abukibak, la délicatesse outrée de certaines gens qui condamnent les Historiens qui ont rapporté avec naïveté les débauches & les crimes de plusieurs Princes, dont les vices ont étonné l'Univers. Je pense que la description des infâmies les plus criantes devient utile au bien de la Société, & qu'elle sert de frein aux mauvais Souverains; il n'est point de Tyran qui ne craigne les reproches que lui fera la postérité, lorsqu'il voit les portraits odieux que Suetone & Tacite ont faits de quelques Empereurs Romains, & qui ne frémisse en examinant jusqu'à quel point il sera détesté.

Les Princes ne sont pas les seuls à qui les descriptions vives & peu flattées servent utilement, les peuples peuvent en profiter beaucoup. Ils connoissent par-là combien grands ont été les maux de

plusieurs Nations, gouvernées par des Souverains injustes, cruels, lascifs, impudiques, & ils rendent graces à Dieu de celui qu'il lui a plu leur donner. S'il est bon, s'il est équitable, ils le servent avec plus d'amour & de fidélité; s'il n'a que des qualités médiocres, ou si les bonnes sont balancées par les mauvaises, ils supportent ses défauts avec patience, en songeant qu'il y en a eu qui ont été cent fois plus mauvais & plus méprisables.

En soutenant, sage & savant Abukibak, que les Historiens rendent un grand service à la Société civile par les portraits odieux qu'ils font des vices & des débauches des Tyrans, je ne prétends point établir qu'il soit permis d'inventer des faits qui n'ont jamais eu aucune réalité, & qu'il soit équitable de surcharger ceux qui sont arrivés. Il s'en faut bien que ce soit-là mon sentiment, je soutiens au contraire, que lorsqu'on agit d'une maniere aussi peu sensée, on nuit au public, au lieu de le servir; car en se laissant emporter à une passion aveugle, & en prêtant des actions fausses à des personnes qui ne les ont jamais

commiſes, on diminue le crédit des Hiſtoriens ſages & impartiaux, & bien des gens peuvent ſe figurer que puiſqu'on a inventé des calomnies pour augmenter l'horreur qu'on avoit pour la mémoire d'un Prince, on peut agir de même pour fléchir celle d'un autre.

Je ne ſaurois par exemple, approuver bien des choſes qu'ont dit d'Eliogabale pluſieurs Hiſtoriens. Je ne doute pas un ſeul inſtant que ce Prince n'ait été un monſtre d'impudicité; mais je ne puis croire qu'il ait fait toutes les extravagances que Lampride, Spartian, Aurele, Victor, Eutrope & pluſieurs autres en racontent.

Deux raiſons me font ſoupçonner que la moitié des actions qu'on lui attribue, ſont outrées, & qu'en les rapportant, on a mêlé le faux avec le vrai. La premiere, c'eſt qu'il eſt impoſſible qu'un homme qui n'eſt pas entiérement fou, ait pu les commettre; la ſeconde, c'eſt que s'il les avoit exécutées, le peuple n'eût pas ſouffert qu'il les eût réïtérées pluſieurs fois.

Pour mieux ſentir la vérité de mon raiſonnement, il ne faut que parcourir

les folies qu'on attribue à Eliogabale, & considérer en même temps que tous les Historiens qui les rapportent, ne disent point que ce Prince fût insensé. Ils rejettent toutes les fautes sur son amour outré pour les femmes, & sur son caractere impudique. Comment auroient-ils pu faire passer cet Empereur pour un fou, puisqu'ils conviennent qu'il sut si bien ménager les troupes Romaines & acquérir leur amitié, soit par les manieres généreuses, soit par le nom d'Antonin qui leur étoit extrêmement cher, & qu'il s'étoit donné fort à propos, qu'elles l'élurent pour leur Prince? Est-il probable de vouloir qu'un homme qui n'obtient l'Empire que par sa politique, soit un homme privé du sens commun? Or, il faudroit qu'Eliogabale l'eût été, s'il avoit fait tout ce qu'on lui impute. Examinons quelques-unes de ses actions.

On dit qu'il établit dans Rome un Sénat de femmes, qui décidoit de toutes les affaires qui concernoient le beau sexe. Ce prétendu Sénat, dont les Historiens ont fait tant de bruit, pourroit bien n'avoir été établi que comme un

Tribunal dont la juriſdiction ne s'étendoit que ſur la galanterie. On en a vu de cette eſpece pendant long-temps en Provence, & la *Cour d'Amour* eſt connue de tous ceux qui ont une légere teinture de l'Hiſtoire. Je croirois donc aſſez volontier qu'Eliogabale avoit inſtitué un Sénat de femme, auquel les Ecrivains ont attribué bien des choſes imaginaires. Si cet Empereur eût été moins adonné à ſes plaiſirs, peut-être n'eût-on jamais parlé de ce Parlement féminin, que comme d'un badinage & d'une plaiſanterie. Voyons un autre fait.

On rapporte qu'Eliogabale ſe promenoit dans les rues de Rome dans un char, trainé par des lions privés. Cela me paroît très-poſſible, & de nos jours, ſans être Empereur ni Souverain, on voit à Londres & à Paris beaucoup de gens qui prennent plaiſir à ſe faire traîner par des gros dogues dans de petits chariots. Mais l'on ajoute qu'Eliogabale couroit ſouvent toute la ville dans un char auquel quatre femmes toutes nues étoient attelées en guiſe de juments, qu'il conduiſoit lui-même dans un état

aussi indécent. J'avoue que ce sont-là des Histoires auxquelles je n'ajoute foi qu'avec peine. Si l'on disoit simplement qu'il a fait une fois dans sa vie une pareille extravagance, je penserois qu'étant ivre, il n'est pas impossible qu'il se soit porté jusqu'à cet excès; mais l'on prétend qu'il étoit coutumier de faire ces sortes de promenades. Je demande ce que l'on diroit de tous les pays de l'Europe, où l'on a pour les Princes le plus profond respect, si l'on voyoit un Monarque nud dans un phaëton, courant les rues de sa capitale, traîné par deux Italiennes à croupe maigre & dure, ou par deux Flamandes à gros tetons & fesses tremblantes? Le peuple ne sortiroit-il pas de son aveuglement? Ne reconnoîtroit-il pas combien un Prince qui fait de pareilles infamies, est indigne de les commander? Ne se souleveroit-il pas? Je veux que la premiere fois sa surprise ne fût mêlée que d'indignation, il est certain que la seconde seroit bientôt suivie par la fureur, & qu'il lapideroit peut-être un impudique fanatique.

Les Turcs ont pour les Empereurs

une ſoumiſſion qui tient plus de l'eſclave que d'un ſimple ſujet ; cependant qu'arriveroit-il à un Grand-Seigneur qui ſe promeneroit dans Conſtantinople, traîné par des Géorgiennes toutes nues ? Je ſuis bien aſſuré qu'à ſa premiere ſortie dans un pareil équipage, les Janniſſaires lui ôteroient non ſeulement l'envie, mais même le pouvoir d'en faire une ſeconde.

Convenons donc, mon cher Abukibak, qu'il eſt impoſſible qu'il n'y ait quelque choſe d'outré dans le reproche que les Hiſtoriens ont fait à Eliogabale.

Celui d'avoir débauché une Veſtale me paroît beaucoup plus vraiſemblable. On a voulu cependant rendre cette action plus odieuſe qu'elle ne l'étoit ; car enfin, quelque crime qu'il y ait à séduire une Vierge, combien n'y a-t-il pas eu de gens dans ces derniers temps, qui ont abuſé de jeunes Nonains, auxquels on n'a point donné tous les noms injurieux qu'on a progigués à Eliogabale. Si cet Empereur n'eût pas eu le ſort de tous ceux dont on hait la mémoire, & on eût peut-être plaiſanté ſur

ſon crime, comme on a badiné ſur celui de pluſieurs Moines égrillards, qui ont fait ſervir maintes Religieuſes à la propagation du genre humain. Il y auroit un nombre de gens qui traiteroient de bagatelle la ſéduction de la Veſtale; & le pis qu'il pût en arriver à Eliogagabale, ce ſeroit de donner matiere à quelque Poëte d'en faire un conte dans le goût de ceux de la Fontaine. Si l'on faiſoit des déclamations contre tous ceux qui ont obtenu des faveurs d'une belle recluſe, on verroit autant d'*invectives* & de *Philippiques*, qu'on voit de Livres myſtiques ennuyeux, & de Romans mal écrits.

On reproche encore à Eliogabale la ſomptuoſité & la profuſion dans ſes repas. Je conviens qu'il étoit extrêmement ſenſuel & voluptueux, je condamne ſa gourmandiſe, je la déteſte ſi l'on veut; mais je ne puis m'empêcher de rire des fables ridicules qu'on raconte à ce ſujet. On veut qu'il fit ſervir ordinairement à ſa table des pâtés de langues de Paons & de roſſignols; que ne diſoit-on, pour rendre moins abſurde un pareil conte, que du temps de ce

Prince les rossignols étoient aussi communs que les poules, & que charmés de l'honneur d'être mangés par un Empereur Romain, ils venoieut de toute les parties de l'Univers se rendre à Rome? Cependant, quand on supposeroit qu'ils auroient eu cette attention, ils n'auroient, pu long-temps fournir à la quantité qu'il en falloit: il ne reste d'autre ressource que d'assurer que les langues de rossignols croissent de nouveau, comme les herbes & les salades, lorsqu'elles avoient été coupées. *Des Pâtés de langues de rossignols*! Grand Dieu! Si quelqu'un écrivoit aujourd'hui une pareille fable, & qu'il ne prît pas la précaution d'avertir qu'il n'exige d'autre croyance de ses Lecteurs que celle qu'on donne à des Contes de Fées, que ne diroit-on point de lui?

Je ne m'étonne point que quelques Auteurs aient voulu nourrir Eliogabale de langues de paons & de rossignols, puisqu'ils ont fait donner aux lions de ce Prince des geais & des faisans pour unique nourriture. Il falloit que ces lions eussent peu d'appétit, ou il étoit

aussi difficile de pourvoir à leur table, qu'à celle de leur maître.

Les libertés qu'Eliogabale prenoit avec des bouffons & des farceurs qu'il entretenoit, ont été justement condamnées. Rien n'est plus indigne de la majesté d'un Souverain, que de se faire une occupation journaliere d'être le témoin des extravagances d'une troupe de faquins, qui n'ont que le talent d'avilir l'humanité & de la rendre méprisable. Une bête ne cherche point à faire rire une autre bête en se rendant ridicule : jamais l'on ne vit une âne, pour gagner les bonnes graces d'un cheval, faire quelque saut comique, ou quelques grimaces risibles. En blâmant les Souverains qui s'abbaissent jusqu'au point de favoriser les bouffons & les baladins, je prétends qu'on n'a pas été en droit de reprocher avec tant d'aigreur à Eliogabale ce qu'on a pardonné & toléré dans tant d'autres Princes; car il n'agissoit point avec ces farceurs d'une maniere cruelle, telle que l'a été celle de Néron & de quelques autres Tyrans. Il se contentoit de se divertir à leurs dépens par quelques plai-

ſanteries : quelquefois il leur faiſoit ſervir des mêts très-délicats, & peu de jours après, il les faiſoit aſſeoir autour d'une table où les mêmes mêts étoient repréſentés en marbre. Il obligeoit les bouffons à boire auſſi copieuſement que s'ils euſſent bien mangé, & qu'ils ſe fuſſent trouvés à un véritable feſtin. Je conviens qu'il y a dans ces actions peu de décence & de gravité, & qu'elles ſont même extravagantes; mais enfin le ſont-elles aſſez pour avoir occaſionné tout ce que l'on a dit d'Eliogabale? Combien de Souverains n'y a-t-il pas eu qui ont fait des choſes auſſi peu dignes de la majeſté de leur rang, & auxquels on les a pardonnées comme des ſaillies enjouées? On eſt même allé quelquefois juſqu'à leur accorder le nom d'aimable.

L'hiſtoire la plus ſurprenante qu'on ait écrite d'Eliogabale, & qui à mon avis doit être regardée comme une fiction de Poëte, plutôt que comme une choſe arrivée réellement, c'eſt l'opération qu'on veut que ce Prince ſe ſoit fait faire pour devenir femme. On prétend qu'il fit aſſembler les plus habiles

Médecins & Chirurgiens, & qu'il leur promit de grandes récompenses, s'ils pouvoient changer son sexe. Le miracle qu'il exigeoit des disciples d'Hypocrate, étoit assez considérable pour devoir les bien payer, s'ils pouvoient réussir. Faire une jeune pucelle d'un vieux débauché, c'est là une métamorphose assez difficile : cependant quelques Auteurs assurent qu'il y eut des Chirurgiens qui entreprirent de l'exécuter ; mais que ce fut au grand détriment d'Eliogabale, auquel on ôta bien le sexe masculin, mais à qui l'on ne put jamais former le féminin. L'ouverture qu'on lui fit à la place des parties qu'on avoit enlevées, ayant fort mal réussi, il fallut qu'il prît patience, & que ne pouvant être femme qu'à demi, il se contentât désormais de se donner le nom de Bassiane, au lieu de celui de Bassian qu'il portoit avant l'opération.

En vérité ne faut-il pas être bien imbécille pour croire qu'un homme, qui, tout vicieux qu'il est, n'est point privé du sens commun, aille se figurer de vouloir devenir femme, & se fasse faire une blessure aussi infructueuse & aussi

inutile que celle qu'on veut qu'Eliogabale ait ordonné qu'on lui fît? Quoi! un homme qui aimoit si fort les plaisirs de l'amour, & qui se servoit si bien & si avantageusement du sexe masculin, aura livré à un rasoir tout le bonheur & la félicité de sa vie, uniquement par la fantaisie de ressembler à ces femmes qu'il chérissoit tant? Cela est absurde, je ne saurois croire ce que dise les Auteurs d'un fait aussi opposé à la raison, & j'ose dire, à l'évidence. Eliogabale s'habilloit souvent en femme, il se fardoit, & il imitoit toutes leurs manieres. Quelqu'un aura dit qu'il ne manquoit à cet Empereur pour être femme entiérement, que de se faire enlever les parties qui le faisoient homme. Un Ecrivain aura outré cette pensée, & d'un coup de plume il aura lui-même fait l'opération à Eliogabale. Dix autres Auteurs auront copié ce premier; voilà comme les mensonges se perpétuent.

Je te salue, sage & savant Abukibak.

## LETTRE LXIII.

*Le Cabaliste* Abukibak, *au studieux* Ben Kiber.

TU penses si sagement, mon cher ben Kiber, que tu n'as point besoin de mes avis pour te conduire. Souffres cependant que je te communique, non pas en maître, mais en ami, quelques réflexions que j'ai faites sur les desirs frivoles que forment presque tous les hommes. Ils passent leur vie à souhaiter ce qu'ils n'ont point, & ne font aucun cas de ce qu'ils possedent. Il arrive que lorsqu'ils meurent, au lieu de dire qu'ils ont vécu, ils doivent dire qu'ils ont souffert, puisque rien n'est plus dur que d'envier sans cesse un bien qu'on ne peut obtenir.

Si nous réfléchissons sur la plupart des choses que nous desirons, nous reconnoîtrons que si nos souhaits étoient accomplis, peut-être nous arriveroit-il autant de mal que nous espérons de bien. Nous nous trompons souvent sur

nos propres intérêts, celui qui gouverne l'Univers, les connoît bien mieux que nous-mêmes. Résigné, mon cher ben Kiber, à sa volonté toute-puissante, je me soumets sans peine à tout ce qui m'arrive. Je sais que mes souhaits ne changeront point mon sort, j'évite, autant que je puis, d'en former d'inutiles. Pour me fortifier & m'entretenir dans ces principes sensés, je repasse souvent dans mon esprit qu'il n'est aucun bien qui ne pût m'être très-nuisible dans la suite.

Ce que je dis paroît d'abord absurde ou semble pour le moins un paradoxe des plus outrés; rien n'est cependant plus véritable. Qu'y a-t-il, par exemple, qui soit plus naturel que de regarder la santé du corps comme une chose essentielle à la durée de la vie? Une constitution forte & vigoureuse est pourtant moins avantageuse qu'une médiocre, & sujette de temps en temps à quelques incommodités. Hypocrate assure qu'il n'est rien de si dangereux que de jouir d'une santé trop parfaite (1),

(1) Habitus, qui ad summum bonitatis attingunt, periculosi, Hipocrat. Aphor. III. Sect. II.

parce

parce que la Nature ayant atteint le plus haut degré & ne pouvant aller plus loin, il faut nécessairement qu'elle s'affoiblisse, & qu'elle perde de ses forces; & c'est ce qui cause ses maladies promptes, dangereuses, & ordinairement mortelles. Rarement voit-on un homme d'un tempérament délicat mourir de mort subite, & être sujet à des apoplexies, ou à de pareilles incommodités. D'ailleurs, il semble que plus on a de la force & de la vigueur, moins on cherche à ménager sa santé. Presque toutes les personnes, qui pendant les premieres années ont été d'un tempérament robuste, l'ont rendu plus foible que celui des gens qui n'avoient qu'une vigueur médiocre, parce que ces derniers sont attentifs à ne rien faire qui puisse leur nuire. Ils craignent de n'entreprendre quelque chose au-dessus de leurs forces, ils veillent à leur conservation, & vieillissent ordinairement davantage que ceux qui par leur bonne constitution paroissent ne devoir jamais mourir. Platon me paroît très-fondé, lorsqu'il a soutenu que les hommes les plus robustes n'étoient pas

les plus estimables; mais bien ceux qui possédoient les qualités de la beauté & de force dans un degré de médiocrité.

Puisque nous ne pouvons desirer la santé, sans courir le risque que l'accomplissement de nos souhaits ne nous nuise, quel est le bien qui ne puisse nous devenir funeste? Parcourons les choses que les hommes souhaitent avec le plus d'ardeur, & nous trouverons par-tout des risques & des revers.

Un amant amoureux d'une maîtresse, belle, aimable, spirituelle, est beaucoup moins tranquille & moins heureux qu'un autre qui n'est attaché qu'à une personne laide, ou d'une médiocre beauté. Il est accablé par le nombre de ses rivaux, qui tous envient son bonheur, & qui tâchent de le lui ravir, au lieu que l'autre jouit en paix de sa conquête.

Un mari est dans le même cas qu'un galant. Si son épouse est belle, chacun s'empresse d'en être écouté. La Fontaine a eu raison de dire que

*Cocuage & beauté logent souvent ensemble.*

Cependant chacun souhaite d'être

aimé d'une belle femme. Un homme à marier prie tous les jours le Ciel de lui destiner une compagne remplie de charmes, celui qui a épousé une femme laide, fait souvent des vœux pour qu'elle lui laisse par sa mort le moyen d'en prendre une jolie. Il ignore son bonheur, il envie un bien dangereux, pire que le mal qu'il se figure de souffrir.

Une personne sensée, mon cher ben Kiber, ne sera jamais fâchée d'être le mari d'une femme qui ne soit pas jolie, pourvu qu'elle n'ait rien de dégoûtant. J'ai été le témoin à ce sujet de la sage repartie d'un Philosophe. Il avoit épousé une jeune personne assez laide, un homme, la voyant pour la premiere fois dans une assemblée, & ne la connoissant point, s'adressa à lui pour savoir qui elle étoit. « Quelle est cette » femme si laide ? lui demanda-t-il : » C'est mon épouse, répondit avec » beaucoup de sang froid le Philoso- » phe. Je suis charmé que vous ne la » trouviez pas belle ; j'aurai un rival » de moins. Je voudrois bien être assu- » ré que tout le reste des hommes » pensât comme vous.

Convenons, mon cher ben Kiber, que ce mari raisonnoit très-sensément, & que desirer d'avoir une belle femme, souvent c'est souhaiter mille peines & mille inquiétudes. Poursuivons l'examen des principaux souhaits des hommes.

Plusieurs demandent au Ciel avec instance de leur donner des enfants. S'ils connoissent les obligations, les soins, les chagrins d'un pere de famille, ils béniroient souvent leur stérilité & celle de leur épouse. Quel est le sort d'un pere, à qui le Ciel donne un enfant enclin à des vices honteux? Quelle douleur ne ressent-il pas des débauches & des crimes de son fils? Est-il d'état plus triste que celui d'un chef de famille, qui, après avoir travaillé pour acquérir du bien à ses enfants, voit qu'il n'a travaillé qu'à leur fournir les moyens pour être plus vicieux? Combien de peres n'y a-t-il pas, qui demandent à Dieu la mort d'un enfant qui les déshonore, ou qui cherche à les déshonorer?

Je voudrois bien que ceux qui souhaitent si ardamment d'avoir une nom-

breuse famille, me disent quelle assurance ils ont que leurs enfants ne leur causeront pas un jour les plus morttelles douleurs ? Tel homme fait des neuvaines à tous les Saints & gagne toutes les Indulgences pour obtenir un fils, qui feroit trois pélerinages à pieds nuds jusqu'à S. Jacques de Compostelle, pour n'en point avoir, s'il connoissoit le caractere, l'humeur & la méchanceté de celui qu'il aura.

Il est peu d'hommes dans l'Univers qui ne desirent les richesses. Ce souhait est encore plus général que celui d'avoir des enfants, ils est ordinairement cent fois plus pernicieux. Le présent le plus nuisible que le Ciel puisse nous faire, c'est de nous accorder de grands trésors presque toujours suivis de toutes les passions.

Ce marchand étoit sensé, lorsqu'il n'étoit riche que médiocrement. Il étoit occupé du soin de son commerce, il n'avoit point perdu le souvenir de son état, il vivoit comme il étoit décent qu'il vécût. Depuis qu'il a fait une grande fortune, non-seulement il ne connoît plus ses parents & ses anciens amis;

mais il se méconnoît lui-même. Il est occupé à se faire donner des ancêtres par quelqu'avide & affamé Généalogiste, il se rend ridicule aux yeux de tous les gens sensés par les airs de grandeur qu'il affecte, & qui lui sient aussi peu qu'un harnois, garni d'or & de diaments à un âne. Il est inutile, non-seulement à sa famille qu'il réduira bien-tôt par ses folles dépenses dans une situation très-triste; mais encore à sa patrie qu'il servoit utilement lorsqu'il n'étoit que simple marchand, en travaillant à l'augmentation du commerce.

Ce Gentilhomme, qui vivoit il y a six mois dans une terre dont le revenu suffisoit à sa dépense & à son entretien, vient de recevoir un héritage considérable. Il a quitté sur le champ son ancienne & paisible demeure, où ses mœurs & sa probité n'avoient rien à appréhender. Il est arrivé à Paris, y a pris de équipages, des domestiques, un hôtel, & une maîtresse qui va lui aider à manger les biens dont il a hérité; & lorsqu'ils seront entiérement consumés, ceux qu'il avoit autrefois & qui lui suffisoient, auront le même sort: il sera ré-

duit à l'aumône, pour avoir été trop riche. S'il avoit toujours eu un bien médiocre, il n'auroit jamais connu l'art & le moyen de se ruiner.

Ce Prêtre vivoit pieusement, lorsqu'il n'avoit qu'un simple Bénéfice. Depuis qu'il a été nommé à une Abbaye, ses moeurs sont changées. Il a quitté le Bréviaire pour le vin de Champagne, & le Missel pour la fillette. Quand il n'avoit qu'un revenu médiocre, il ne songeoit point à des plaisirs qu'il n'eût pu goûter; actuellement il en est entiérement occupé. A peine se souvient-il de son état: il veut du moins en rendre aimables & gracieuses toutes les fonctions, il dit encore la Messe deux ou trois fois l'année pour s'amuser.

Cet Evêque auroit été un excellent Prélat, s'il eût été nommé à un Evêché de huit mille livres de rente, éloigné de cent lieues de Paris. Il en a un de soixante ou de quatre vingt, qui n'est qu'à une journée de la Cour; il fixe son séjour à Versailles. Le successeur des Apôtres se fait courtisan: au lieu de prêcher & de donner des bénédictions dans son diocese, il fait des

compliments & des révérences dans l'anti-chambre du Ministre.

Les honneurs, les dignités sont aussi dangéreuses que les richesses, & ne changent pas moins les inclinations & les mœurs. Voyons un Seigneur qui n'est que simple particulier à Paris, nous le trouverons doux, poli & civil. Examinons-le à Versailles, où il devient esclave du Ministre, ainsi que tous ceux qui sont attachés à la Cour, il est souple, insinuant & affable. Suivons-le dans son Gouvernement, où sa charge lui donne le droit de commander, il est fier, hautain, impérieux, & à peine daigne-t-il parler à ceux qui l'environnent. Il joue à cinquante ou à cent lieues de Versailles, le personnage d'un Roi de Théatre, aussi parfaitement que le rolle d'esclave lorsqu'il est sous les yeux du Monarque.

Cet Officier étoit aimé des troupes losqu'il n'étoit que Lieutenant-général, il en est haï depuis qu'il est Maréchal. Quelle est donc la raison de l'inconstance des soldats? Le changement d'humeur & de caractere du Général. Le Bâton l'a rendu dur, fier, insupportable

ble à tous ceux qui ſont obligés d'avoir affaire à lui ; il auroit toujours été aimé, s'il n'avoit jamais été Maréchal de France.

Un autre Lieutenant-général étoit eſtimé, on le regardoit comme un homme capable de remplir les premiers emplois militaires ; on le citoit comme un des meilleurs Officiers de l'Europe ; le Prince, le miniſtre, la Cour étoient également prévenus en ſa faveur. Le Général en chef meurt, il lui ſuccede. Sa réputation tombe, ſon mérite s'évanouit : cet homme qu'on eſtimoit, perd la carte dans les moindres occaſions. Il croit toujours avoir le Prince Eugene à ſes trouſſes, une marche de quarante lieues eſt à peine capable de le raſſurer. Lui parle-t-on, il ne répond point ; lui demande-t-on ſes ordres, il pleure. Le Souverain eſt inſtruit de ſes pleurs, il en connoît tout le danger pour l'armée & pour le Royaume, il rappelle le Général, & lui permet de vivre tranquille à Paris, & de s'y amuſer à régler l'épaiſſeur & la hauteur des murailles des villes & des citadelles. Tandis que cet Officier

avoit occupé le second rang, il avoit trompé l'Europe entiere, le Bâton de Maréchal de France a fait connoître que son véritable talent étoit celui d'obéir, & de ne jamais commander.

Plus je fais attention, mon cher ben Kiber, aux biens que nous desirons ardemment, plus je me persuade que nous devons craindre que la Providence ne contente nos souhaits téméraires. Laissons-la agir, sans la fatiguer par nos demandes; elle sait bien ce qu'il nous faut. Réfléchissons sans cesse, pour modérer nos saillies d'ambition, que le Marchand, le Gentilhomme, le Prêtre, l'Evêque, le Courtisan & le Guerrier, trouvent souvent leur malheur dans ce qu'ils pensoient devoir faire toute leur félicité.

Le Savant n'est pas exempt d'essuyer le même sort, & la science, mon cher ben Kiber, est quelquefois un présent du Ciel aussi nuisible que les richesses. Spinosa, Berigard, Vanin, Pomponace, & tant d'autres Philosopes n'eussent jamais donné dans l'Athéïsme, s'ils ne s'étoient appliqués à l'étude. Leurs connoissances ont été la cause de leur perte.

*Evanuerunt in cogitationibus suis.* Combien d'autres Savants ont été malheureux par d'autres motifs ? Les uns ont souffert toute leur vie, & ont été dans la misere. S'ils se fussent appliqués à toute autre chose qu'à la lecture, ils n'auroient point été à la veille de mourir vingt fois de faim. Les autres se sont attirés des ennemis redoutables ; ils n'ont pu dire la vérité, sans révolter une foule de gens intéressés à soutenir le mensonge. Si de Thou eût écrit une Histoire aussi fausse, aussi pitoyable, & aussi menteuse que l'est la *Continuation de l'Histoire d'Angleterre de Rapin-Thoiras* ; jamais Jésuite. Moine, ou Ultramontain ne se fût avisé de l'injurier. Si l'Auteur des *Lettres Juives* n'eût jamais fait qu'une insipide compilation de gazettes, telle que celle que donne tous les mois le compilateur de l'*Histoire de Dannemarc*, jamais un tas de grimauds & de barbouilleurs ne l'ussent ennuyé de leurs fades & rampantes rapsodies. La réputation de Voltaire fut la principale cause des ennemis qu'il eut.

Les talents sont accompagnés de plu-

sieurs choses qui en diminuent le prix, sur-tout aux yeux d'un homme qui aime la tranquillité. Il est quelquefois plus heureux d'être aussi ignorant que l'Auteur des *Anecdotes Historiques & Littéraires*, que d'être aussi savant que l'illustre Bayle. Ce dernier fut persécuté pendant toute sa vie; l'autre ruine des Libraires, tue les malades, accable le Public, & personne ne lui dit mot.

Je te salue, mon cher ben Kiber.

---

## LETTRE LXIV.

*Le Cabaliste* Abukibak, *au sage* Ben Kiber.

Lorsque je réfléchis, mon cher ben Kiber, sur la conduite de la plus grande partie des hommes, j'excuse, & même peu s'en faut que je n'approuve les actions & la façon de penser de quelques personnes, auxquelles on donne le nom de *Misantropes*. Le reproche qu'on leur fait, est une espece d'éloge de leur vertu. Quel est le mortel véritablement vertueux, que les vices dont ce siecle est souillé, ne révoltent & ne rendent

ſombre, chagrin & mélancholique? C'eſt en vain qu'on prétend que dans tous les temps les hommes ont été à peu près les mêmes, & qu'on ne voit dans celui-ci que ce qu'on a vu dans les autres. Je ſoutiens que les foibles mortels n'ont jamais été auſſi fous, auſſi inſenſés, auſſi vicieux & auſſi dignes de pitié qu'ils le ſont aujourd'hui. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il y eût dans toutes les Nations beaucoup de gens qu'on appelle *Miſantropes*, pour qu'elles puſſent profiter des avis, des corrections, des plaiſanteries & des invectives de ces Philoſophes mélancoliques.

Oui, mon cher ben Kiber, je ſuis fermement perſuadé que rien n'eſt ſi utile dans la Société civile qu'une bonne & nombreuſe quantité de *Miſantropes*; je les regarde comme les pédagogues & les précepteurs du genre humain. Une partie du monde étoit preſque tombée dans l'enfance, & l'autre dans la phrénéſie; il faut mener les hommes, ou comme des enfants, ou comme des phrénétiques. Les ſimples Philoſophes, les Sages, les Savants ne ſont plus propres à leur ſervir de con-

ducteurs, & il est nécessaire qu'il y ait des gens d'un caractere plus singulier, plus vif & plus violent. Les précepteurs ordinaires n'étant plus de saison, il seroit bon qu'il y eût des censeurs & des correcteurs plus severes, en un mot des *Misantropes*.

A quoi serviroient toutes les leçons de Séneque & d'Epictete auprès d'un Petit-maître? Pourroient-elles jamais le rendre sensé, & l'obliger à respecter le Public, & à ne point affecter de se rendre ridicule par des manieres aussi extraordinaires que bizarres? Elles ne produiroient aucun effet sur lui. Ces Philosophes lui vanteroient en vain l'amour de la vertu, & lui peindroient veinement l'horreur du vice, il se moqueroit de leurs discours, les tourneroit en ridicule, & y répondroit peut-être en sifflant, ou en chantant un air de quelque Opéra nouveau. Mais un *Misantrope*, accoutumé à dire durement des vérités nécessaires, est l'homme qu'il faut à un fat pour le faire rentrer en lui-même. « Vous avez, lui » dira-t-il, des manieres qui m'amu- » sent pendant un instant, & qui m'en-

» nuient ensuite. Elles sont assez comi-
» ques pour exciter mes ris, mais trop
» fades pour pouvoir les faire durer.
» Vous n'êtes bon à voir qu'un mo-
» ment; encore faut-il que ce moment
» soit bien court. Voulez-vous, conti-
» nuera-t-il, que je vous parle franche-
» ment? Je m'étonne que vos pareils ne
» se soient pas encore avisés de deman-
» der qu'on établît dans le Royaume des
» prix & des récompenses pour ceux qui
» sauroient se rendre les plus ridicules,
» comme on en a fondé pour ceux qui
» savent le mieux faire des compli-
» ments. A tout prendre, vos manie-
» res sont bien aussi ennuyeuses que les
» trois quarts des Discours Académi-
» ques. Si l'on établissoit une assem-
» blée où l'on récompensât les airs af-
» fectés, les façons de penser singulie-
» res, je ne doute pas que vous ne fus-
» siez un des premiers à ressentir les
» effets d'une Société aussi utile. On
» couronneroit sans doute en vous le
» mérite supérieur que vous avez de
» vous disloquer successivement tous les
» membres, de tordre la bouche, de
» rouler les yeux méthodiquement, de

„ parler ſans rien dire, de rire ſans ſujet,
„ de vous affliger ſans cauſe, & de men-
„ tir avec autant de confiance & de
„ hardieſſe, qu'un autre qui dit la vérité.

Ces plaiſanteries ſanglantes, mon cher ben Kiber, prononcées d'un ton moqueur, & tel qu'eſt celui d'un *Miſantrope*, font bien plus d'impreſſion, touchent & remuent bien plus le cœur, que les plus beaux diſcours Philoſophiques. Tous les Auteurs moraux, tous les Prédicateurs n'ont jamais guéri un Petit-maître de ſes folies & le *Miſantrope de Moliere* a plus fait de bien à la France que les *Sermons de Bourdaloüe* & les *Caracteres de la Bruyere* : Puiſqu'une ſimple copie a produit tant de bien, que ne devroit-on pas eſpérer des originaux?

Les hommes agiſſent preſque toujours dans toutes leurs actions par cet amour propre qui eſt inné avec eux. La meilleure maniere de les corriger, c'eſt de bleſſer leur vanité, de rendre ridicules leurs vices & leurs paſſions, de leur mettre nuement & hardiment devant les yeux les défauts qu'on leur trouve. Perſonne ne s'acquite mieux de cela

qu'un *Misantrope*; personne n'est donc plus utile au bien de la Société.

Lorsque je vois de ces gens, qui, sans s'embarrasser de ce qu'on dira d'eux, sans craindre la haine de leurs concitoyens, de leurs collegues, de leurs camarades, frondent, condamnent, méprisent hautement tout ce qui est réellement mauvais; je crois appercevoir des Médecins, qui, au milieu d'une foule de malades qui refusent de guérir par des moyens ordinaires, ont recours, pour les sauver, à la violence, & les forcent malgré eux de prendre les breuvages excessivement mauvais au goût, mais qui rétabliront leur santé.

Que l'on condamne tant qu'on voudra le caractere des *Misantropes*, je soutiendrai toujours qu'il est presque impossible d'être parfaitement honnête homme sans un peu de *Misantropie*. Regarderai-je comme une vertu la servile complaisance d'un courtisan, toujours prêt à approuver, non seulement les sottises de son Prince, mais encore celles de tous ceux de qui il attend quelque bienfait? Donnerai-je des louanges à un jeune Abbé, avide d'ob-

tenir quelque Bénéfice, qui éleve jusques au Ciel les bêtises de son Evêque, qui loue en lui des vertus qu'il n'eut jamais, & qui nomme charité la prodigalité, la simplicité & l'ignorance; & zele divin, la colere & le fanatisme? Approuverai-je la fade adulation d'un Magistrat, qui, pour élever la fortune de ses enfants, n'ose condamner les injustes manœuvres des Jésuites, rend à la Société des honneurs dont elle sait qu'elle est indigne, flatte ses membres, & les appelle les défenseurs de la religion; tandis qu'au fond du cœur sa conscience lui crie: *Que fais-tu, malheureux? Penses-tu à ta conduite? Ignores-tu que tous les malheurs de la France ne sont venus que par ceux que tu dis lui être si utile?* Non, mon cher ben Kiber, je sens que ces différents caracteres me révoltent. J'aime cent fois mieux celui d'un *Misantrope*, d'un homme dur, severe, impatient, impoli même, & brusque si l'on veut; mais pourtant droit, sincere, vertueux & incapable de mentir & de feindre.

Si dans les Cours des Princes il pouvoit s'y trouver un certain nombre de

*Misantropes*, quel bonheur ne seroit-ce pas pour tout le peuple ? Chaque Souverain auroit des organes certains, par lesquels il pourroit entendre parler la vérité. Un seul *Misantrope* détruiroit dans un moment le mal qu'auroient pu faire dans un mois cinquante lâches flatteurs. Les Ministres, les Magistrats, les gens chargés des affaires trembleroient au nom du *Misantrope* surveillant. « Gardons-nous, diroient-ils, de » malverser dans nos fonctions. Rien » ne peut arrêter ce terrible Oracle de » la vérité. Bien-tôt il fera retentir sa » voix, & elle ira se faire entendre » jusqu'au Trône; le Souverain sera » éclairci de nos manœuvres secrettes. » Si nous ne craignons pas de violer les » regles de la vertu & de la bienséance, » craignons du moins la lange du *Mi-* » *santrope*; & si nous ne pouvons pas » être réellement honnêtes gens, tâ- » chons de ne rien faire qui lui fasse » soupçonner que nous ne le sommes » pas.

Quel malheur la France n'eût-elle pas évité, si lorsque des courtisans, intéressés à fomenter la guerre, persua-

derent à François I. de passer dans le Milanès, un sage *Misantrope*, peu soigneux de plaire par de basses flatteries, n'eût désabusé ce Prince de vouloir passer les Alpes, & lui eût montré sans ménagement toutes les suites que pouvoit avoir son entreprise? Qu'un homme du caractere du feu Duc de Montausier eût été pour lors utile à sa Patrie!

Les *Misantropes* ne seroient pas moins utiles au bonheur des Princes qu'à celui des peuples : ils apprendroient aux courtisans & aux sujets qu'ils doivent être uniquement attachés à leurs Souverains, sans partager leur zele & leur service entr'eux & leurs ministres. Je me souviens à ce sujet d'avoir lu dans quelque endroit un trait bien beau & bien singulier d'un *Misantrope* de la Cour de Louis XIII. Cet homme, qui avoit une charge assez considérable à le Cour, n'avoit jamais voulu marquer la moindre attention pour le Cardinal de Richelieu. « Je ne le crains ni ne l'estime, » disoit-il en parlant de ce Ministre. » Je suis au Roi; je tâche de le servir » le mieux qu'il m'est possible; je ne » m'embarrasse pas de la haine, ou de

„ l'amitié des autres „. Une façon de penser aussi singuliere piqua le Cardinal, qui attiroit à lui le plus de personnes qu'il pouvoit, & qui n'épargnoit rien pour augmenter le nombre de ses créatures. Il fit proposer par un de ses favoris à ce *Misantrope* que s'il vouloit lui dire une fois simplement, " Monsieur le Cardinal, je suis votre serviteur, & je vous prie de m'accorder votre protection „, il auroit soin de sa fortune, & seroit véritablement de ses amis. A cette proposition le " *Misantrope* répondit qu'il étoit au Roi, & point à M. le Cardinal; qu'il n'avoit besoin d'autre protection que de celle de son maître, & que quant à l'amitié de ce Ministre, il en faisoit si peu de cas, eu égard à celle du Roi, que si ce Prince lui ordonnoit de tuer M. le Cardinal, il ne tarderoit pas un quart d'heure à l'expédier „. La seule *Misantropie* est peut-être capable d'inspirer des sentiments aussi fiers, aussi nobles & aussi désintéressés. Je le répete encore, mon cher ben Kiber, pour être parfaitement honnête homme, il faut être un peu *Misantrope*.

Au reste, par le nom de *Misantrope*, je n'entends point un phrénétique insupportable à lui-même & à tout le genre humain, qui hait les hommes, parce qu'ils sont hommes. Je veux que le sage mélancolique dont je parle, déteste les vices, plaigne les vicieux, & qu'en les reprenant, il ait pour but de les corriger. Entre un *Misantrope*, tel que celui que nous dépeint Moliere, & ce fanatique Athenien dont Plutarque fait mention, il y a une différence bien grande. C'est à tort qu'on donna à Timon le nom de *Misantrope*, on devoit le nommer *la Bête féroce* ou l'*Ours enragé*. Doit-on encore regarder comme homme celui qui a plus de férocité que le lion le plus farouche, & de cruauté que le tigre le plus altéré de sang? Le monstre humain dont nous parlons, demeuroit seul dans une maison de campagne auprès d'Athenes; il n'alloit dans cette ville que pour parler à Alcibiade. Plusieurs personnes s'étonnant de la préférence qu'il donnoit à ce jeune Grec sur tous les autres hommes, lui en demanderent la raison. « Je parle, leur répondit-il, quelque

» fois à Alcibiade, prévoyant les grands
» maux qu'il causera un jour aux Athé-
» niens. J'aime son caractere, parce
» qu'il produira des troubles dans la Ré-
» publique : ce n'est pas Alcibiade que
» je chéris dans Alcibiade, c'est le boute-
» feu & l'incendiaire de la Grece.

La haine de Timon pour ses compatriotes lui faisoit goûter avec plaisir tout ce qui pouvoit leur être nuisible. On raconte que dans le jardin de sa maison de campagne il y avoit plusieurs fourches, auxquelles ceux que le désespoir forçoit à se donner la mort, alloient se pendre ordinairement. Ayant dessein de faire abattre ces fourches, & voulant faire élever un bâtiment au lieu où elles étoient, il alla auparavant à Athenes, & convoqua le peuple dans la place publique. Les Grecs surpris d'une pareille nouveauté, accoururent en foule, ils furent mal payés de leur curiosité. Timon leur annonça qu'ayant résolu d'abattre les fourches de son jardin dans quelque temps, il les en avertissoit, afin que si quelqu'un d'entr'eux avoit envie de se pendre, il songeât à n'en perdre pas l'occasion. Après

cette belle & pathétique harangue, il congédia ses auditeurs. S'ils eussent bien fait, ils l'auroient empêché d'en faire une seconde dans le même goût, & l'eussent lapidé dans le même instant.

Il est des monstres d'inhumanité, qu'il faut étouffer le plutôt qu'il est possible, dans la crainte qu'ils ne communiquent leur venin & leur caractere à des personnes qui ne sont déja que trop enclins au mal par leur tempérament. L'esprit de la plupart des hommes se porte aisément à l'extrême, il ne seroit pas étonnant que l'on eût vu dans l'ancienne Grece une Secte de phrénétiques, tels que l'étoit Timon. Que ne devoit-on pas craindre, lorsqu'on faisoit attention à l'établissement de la Secte des Cyniques? Après qu'il s'étoit trouvé des gens assez fous, assez insensés pour pratiquer hautement, & à la vue de tous le Public, les actions les plus infames, il n'étoit pas impossible qu'il ne se formât quelque Société, composée de gens qui se seroient déclarés hautement ennemis mortels de tous les hommes, & qui ne leur

leur auroient parlé que pour les exhorter à se pendre le plutôt qu'il leur seroit possible.

Convenons donc, mon cher ben Kiber, que si les Athéniens avoient agi sagement, ils eussent puni de mort la harangue impertinente de Timon. Avouons aussi qu'entre un furieux tel que lui, & un *Misantrope*, il y a une différence infinie. Il haissoit les hommes; l'autre ne hait que leurs défauts. Nous serions très-heureux, judicieux ben Kiber, si nous pouvions avoir pour ami quelque sage *Misantrope*, qui sans aucune complisance nous reprît de nos fautes, & nous foçât de nous en corriger.

Je te salue, porte-toi bien, & aimes toujours la probité & la sincérité.

---

## LETTRE LXV.

Ben Kiber, *au Cabaliste* Abukibak.

JE pense, sage & savant Abukibak, ainsi que toi, qu'il n'est rien de si utile au bien de la Société, au bonheur des

peuples & à la fortune des Souverains que ces hommes rares & presque divins, dont rien ne peut ébranler la fermeté, & auxquels l'aveugle Public a donné mal à propos le nom de *Misantrope*.

Tel est le sort des véritables Sages, leurs plus belles actions ne sont souvent approuvées d'aucun particulier; ils n'en doivent espérer d'autre récompense que la douce satisfaction de faire le bien, qui est le payement des grandes ames, & le prix que la vertu est toujours sûre d'obtenir. Il arrive même quelquefois que la vérité se fait jour, perce le nuage qui l'environne, & que le Public reconnoît enfin que ce qu'il appelloit dureté, férocité, entêtement, étoit fermeté d'ame, intrépidité, grandeur de courage, & mépris généreux des honneurs qu'on ne pouvoit conserver qne par la perte de sa sincérité & de sa candeur. Quelle gloire ne futce point à Guillaume du Vair de se voir rendre les sceaux qu'on lui avoit ôtés une année auparavant, pour n'avoir jamais voulu sceller des Lettres de Duc & Pair pour le Maréchal d'An-

ere, ni une abolition pour un de ses Gentilshommes?

Les Courtisans, fermes, sinceres & véridiques, sont d'autaut plus respectables, qu'à la Cour les discours libres sont d'aussi grands crimes que les actions les plus énormes. Combien de favoris n'a-t'on pas vus, & ne voit-on pas encore tous les jours, disgraciés pour un seul mot? Les Princes sont ordinairement plus sensibles aux paroles qu'aux actions, ils pardonneront qu'on les ait mal servis dans plusieurs occasions, & ils se souviendront éternéllement qu'on ait osé une seule fois leur faire sentir leurs défauts.

Il seroit à souhaiter, sage & savant Abukibak, pour le bonheur du Public, qu'il y eût de vertueux *Misantropes*, non-seulement parmi le peuple & parmi les Seigneurs; mais encore chez les Savants. Rien ne seroit aussi utile que quelques Historiens, qui, sans craindre la persécution qu'ils s'attireroient, oseroient écrire conformément à la vérité, & peindre au naturel les actions des hommes vivants. Sans doute cette noble liberté produiroit un excellent effet.

Les vicieux, ſe voyant ſi hideux dans leurs portraits, auroient honte d'eux-mêmes, changeroient de conduite, & prendroient d'autres ſentiments. Quelle que ſoit la puiſſance des grands Seigneurs, pour éviter la douleur qu'ils ſentiroient d'être démaſqués aux yeux de l'Univers, ils n'auroient d'autre moyen que celui de ſe faire eſtimer : ce ſeroit vainement qu'ils voudroient recourir à la défenſe des Livres qui les flétriroient. Condamner un Ouvrage, c'eſt en augmenter le prix : il n'eſt pas de meilleur expédient pour en accroître le débit. Je vais encore plus loin, & je dis, ſage & ſavant Abukibak, que les perſécutions que ſouffre un Auteur pour avoir écrit la vérité, ne ſervent qu'à le rendre plus illuſtre & plus eſtimable.

S'il eſt facile aux Grands de faire périr ceux qui oſent écrire contre eux, il n'eſt pas en leur pouvoir de traiter les Livres de la même maniere que les Auteurs, & de les proſcrire également. Se flatteroient-ils d'avoir plus de pouvoir & de bonheur que ceux qui mirent Rome dans les fers ? Ce que dit Pater-

culus à Marc-Antoine s'adresse directement à eux ; ils devroient avoir sans cesse présente à l'esprit l'apostrophe de ce fameux Historien. Tu n'as rien fait, dit-il à ce Triumvir ; non, dis-je, tu n'as rien fait, en payant le meurtrier qui a coupé la tête à Ciceron, & fermé pour toujours la bouche à ce divin Consul qui défendit pendant si long-temps le salut public, & celui des particuliers. Tu lui as ravi une vie pleine de chagrins, une vieillesse languissante, des jours, qui sous ton empire lui eussent été aussi à charge, que sa mort est honorable sous ton Triumvirat. Mais bien loin de lui ravir la gloire de ses actions & de ses plaidoyers, tu l'a augmentée : cet illustre Consul vit, & vivra éternellement dans la mémoire de tous les siecles. La postérité admirera avec étonnement son éloquence, elle chérira les discours qu'il a faits contre toi, pendant qu'elle détestera le meurtre que tu as commis, & le genre humain périra plutôt que le nom & la réputation de ce grand homme (1).

[1] Nihil tamen egisti . . . nihil, inquam, egisti, mercedem cælestissimi oris & clarissimi capitis

Convenons donc, sage & savant Abukibak, que s'il y avoit des Historiens intrépides & sinceres, le seul moyen que les Grands auroient pour éviter de se voir peints aussi mauvais qu'ils le sont, seroit de devevenir sages & vertueux. De quelle utilité par conséquent ne seroit-il pas qu'il y eût dans chaque pays trois ou quatre savants *Misantropes* qui voulussent se charger du soin d'écrire l'Histoire ? Les gens de bien jouiroient d'avance pendant leur vie, de la réputation qu'ils auroient

abscissi numerando, auctoramentoque funebri ad Conservatoris quondam Reipublicæ tantique Consulis invitando necem Rapuisti tu M. Ciceroni lucem sollicitam, & ætatem senilem, & vitam miseriorem te Principe, quam sub te Triumviro mortem. Famam vero, gloriamque factorum atque dictorum adeo non obstulisti, ut auxeris. Vivit, vivetque per omnem sæculorum memoriam : dumque hoc, vel Sorte, vel Providentia, vel utrumque constitutum rerum naturæ corpus, quod ille pœne solus Romanorum animo vidit, ingenio complexus est, eloquentia illuminavit, manebit incolume: comitem ævi sui laudem Ciceronis trahet, omnisque posteritas illius in te scripta mirabitur, tuum in eum factum execrabitur, citusque in Mundo genus hominum quam ea cadet. A. Vell. Paterculi Historia Romana. Lib. II. Cap. LXVI. pag. 229.

dans les siecles futurs, & les méchants, les fourbes & les tyrans seroient châtiés dès aujourd'hui de leurs forfaits & de leurs crimes, dont leur rang & leur naissance les assurent de l'impunité.

Je suis certain qu'il n'est personne, quelque endurci qu'il soit dans ses vices, qui ne fût au désespoir de connoître qu'il passeroit à la postérité pour être aussi fourbe & aussi cruel que Tibere, aussi scélerat que Néron, & aussi impudique qu'Eliogabale. Rien ne pourroit garantir de ce sort les Souverains, s'ils ressembloient à ces Princes, & qu'il y eût des Historiens du caractere que je demande. Car enfin comment feroit-on pour arrêter leur plume, & pour effacer ou obscurcir les portraits qu'ils traceroient ?

Les Tyrans & les Monarques injustes se flattent en vain, s'ils esperent que les édifices superbes, les Mausolées & les Epitaphes peuvent les mettre à l'abri des reproches qu'on est en droit de leur faire, lorsque l'Histoire ne rend pas bon témoignage de leurs actions ? Pour savoir si un Prince a aimé la justice, a protégé & chéri ses sujets, on ne va pas

consulter les Vers qu'un Poëte, payé pour mentir, a composés à la louange de mille vertus imaginaires, & qu'un Courtisan, vil esclave des défauts de son maître, a fait graver sur la base ou le frontispice de quelque monument. Jamais personne ne s'avisa de prendre les informations de la vie & du regne d'un Souverain aux Epitaphes de son Mausolée; les tombeaux superbes ne servent au contraire, qu'à augmenter le mépris qu'on a pour ceux qu'ils enferment, lorsqu'on vient à penser combien ils étoient peu dignes de recevoir un pareil honneur. On dit à peu près d'eux ce que disoit Charles Quint au Prieur d'un Couvent, voyant le magnifique sépulcre d'une Dame, qui passoit pour n'avoir pas été assez dévote pendant sa vie. „ C'est assez de la pénitence „ qu'elle a faite dans l'autre monde. „ Changez la de place, & mettez-la „ dans quelque endroit où elle ne soit „ point apperçue; afin que le Public „ oublie des choses dont ce tombeau „ le fait ressouvenir incessamment. „

Supposons pour un instant, sage & savant Abukibak, qu'il fût vrai, com-

me

me il ne l'est pas, que les édifices, les Mausolées, les Epitaphes, les Inscriptions puissent servir à la gloire des Princes, ce secours seroit bien foible pour parvenir à l'immortalité, eu égard à celui qu'on peut retirer de l'Histoire. Combien de monuments n'ont point été détruits & renversés de fond en comble, ou pour mieux dire, combien peu en reste-t-il depuis les Tite-Live, les Saluste, les Suetone, les Paterculus, &c.?

Un Prince, qui ne fonde sa réputation & qui ne met sa gloire à l'abri des reproches que par les statues & les bâtiments, établit ses espérances sur des choses bien fragiles & bien périssables. Souvent le même jour qui met un Souverain au tombeau, voit briser toutes ses statues. Pline, parlant de celles qu'on avoit dressées à Domitien, & qu'on renversa après sa mort, rapporte que le peuple prenoit plaisir à les mettre en pieces à coups de hache, comme si chaque coup leur eût fait de la douleur. Quelle étoit la folie du Pape Paul IV. qui regardoit comme une marque certaine de l'amour du peuple Romain, la

ſtatue qu'il lui avoit élevée ! A peine fut-il mort, qu'il la renverſa, la mit en pieces, & lui fit les plus ſanglants outrages, pour ſe conſoler de ne pouvoir en accabler l'Original qu'elle repréſentoit.

Qu'on examine attentivement, ſage & ſavant Abukibak, ce qui apprécie véritablement les vices & les vertus des Grands, on verra que la ſeule Hiſtoire jouit de ce droit ; elle eſt le juge ſouverain des actions des Rois, ainſi que de celles des ſimples particuliers. Je ſais qu'on pourra objecter qu'un Prince trouveroit le moyen de rendre inutile, ou du moins de diminuer l'autorité des Hiſtoriens véridiques, en leur en oppoſant d'autres qu'il payeroit, & qui écriroient en ſa faveur. A cela je réponds qu'il ſeroit très-aiſé à la poſtérité de décider du mérite de ces différents Auteurs, & que ceux qui vivroient de leur temps, ne ſeroient point la dupe de ces Hiſtoriographes gagés. On ne l'eſt point actuellement, où ils le ſont généralement tous ; que ſeroit-ce donc lorſqu'il y auroit des gens qui releveroient hardiment leurs menſoges & leurs bévûes ? Tous

les hommes, dit Amelot de la Houssaie dans un Livre imprimé à Paris avec Permission (1), tous les hommes, particuliérement ceux de l'Europe, comme plus rafinés & plus versés dans les Sciences que les autres peuples, ont aujourd'hui une si méchante opinion de la conduite des Princes, qu'ils ne croient rien de tout ce que l'on dit, ou l'on écrit à leur louange; & cette impression s'est si bien enracinée dans le cœur & dans l'esprit des peuples, que si S. Paul vivoit parmi nous, & qu'il s'avisât de parler ou d'écrire de la sainteté véritable de quelque Prince, il ne trouveroit pas un seul homme qui voulût l'en croire. Et pourquoi cela? En voici la raison. Aujourd'hui, non-seulement le monde civilisé, mais même le menu peuple sait & connoît par expérience qu'il est défendu d'écrire la vérité quant aux actions des Princes, & que ceux qui le font en sont punis. Ainsi les peuples, persuadés de la rigueur de ces défenses, ne peuvent pas manquer de s'imaginer

[1] Tacite, avec des Notes Politiques & Historiques, par Amelot de la Houssaie, Tom. II. pag. 284. de l'Edition de Paris, en 1724.

que toutes les louanges que les Historiens donnent aux Princes, sont des flatteries, *parce que*, disent-ils, *la crainte des peines ordonnées par les Princes, ôte la liberté d'écrire autrement* : au lieu que s'il étoit permis de mêler les drogues, & de faire infuser deux onces de venin avec trois cents livres de sucre, c'est-à-dire, de publier parmi beaucoup de perfections quelques défauts qui sont publics, chacun ajouteroit foi à tout le reste, & croiroit le Prince doué de toutes les vertus dont le loueroit un Historien, qui remarqueroit en lui quelque vice ordinaire.

Selon ces sages & véritables maximes, les Historiens sinceres, & les savants *Misantropes* seroient très-utiles aux bons Princes, que le Public aveugle ne distingue point assez des mauvais; & puisque les louanges qu'on donne aux Grands, ne passent pour véritables que lorsqu'elles sont mêlangées de quelque blâme, il seroit avantageux pour ceux chez qui les vertus l'emportent de beaucoup sur les vices, qu'on pût parler hardiment de leurs défauts légers pour constater la réalité de leurs excellentes

qualités, qui sans cela passent pour imaginaires, ainsi que celles de tous les autres Princes, que des Ecrivains flatteurs ne manquent jamais d'élever jusqu'au Ciel.

Quel risque eût couru Henri IV. de permettre qu'on écrivît pendant sa vie son Histoire avec toute la sincérité possible? Les petites fautes qu'on lui eût reprochées, n'eussent servi qu'à relever le lustre de ses éminentes vertus; elles auroient servi d'ombre au tableau, & eussent donné plus de brillant & plus de relief à la beauté de son caractere. Sans doute qu'il eût été charmé de voir comment la vérité le peignoit aux siecles futurs, & qu'il se fût applaudi du peu de prise que la critique la plus severe avoit sur lui. Il n'eût point haï le sincere Historiographe de son regne, il auroit pensé que rien ne tourne plus à la gloire d'un Héros, que d'honorer le mérite par-tout où il se trouve, fut-ce même chez des ennemis.

Je te salue, sage & savant Abukibak, & te souhaite une parfaite santé.

## LETTRE LXVI.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

JE suis souvent mortifié, sage & savant Abukibak, & je déplore les malheurs & les infortunes de l'humanité, lorsque je réfléchis aux excès où se sont portés quelques hommes, nés pour le malheur des autres. Il est tel Prince, ou tel Ministre, qui lui seul a plus fait de mal au genre humain que toutes les bêtes farouches n'ont pu lui en faire depuis la création du Monde.

Tous les tigres, tous les lions & tous les ours de l'Univers n'ont pas fait périr la centieme partie des hommes que Néron fit mourir. Dis-moi, sage & savant Abukibak, un lion s'avisa-t-il jamais, pressé par la faim, de sauter sur un autre lion, & de le dévorer pour se rassasier? On voit tous les jours des hommes immoler d'autres hommes à leur ambition, à leur vanité, à leur avarice; & ils font pour contenter leurs passions, ce que les bêtes n'osent faire pour conserver leur vie.

Ce n'est pas seulement sous des tyrans que l'on a vu des Nations entieres plongées dans les plus grandes infortunes, bien des Princes auxquels la postérité a donné de grandes louanges, ont fait quelquefois autant de maux que les plus cruels. Néron brûla Rome pour contenter son humeur barbare, Jules César remplit de sang & de carnage tout l'Empire Romain pour satisfaire son ambition. Qu'importe-t-il aux hommes qui périssent, que leur perte soit causée par un principe, ou par un autre ? Tout ce qui tend à les détruire leur paroît avec raison également odieux.

Une province ruinée & saccagée par un ambitieux Conquérant, ne pourra-t-elle pas le placer parmi ces monstres d'inhumanité qui naissent pour le malheur du gente humain ? Un homme est-il en droit d'en faire périr un million d'autres pour montrer son pouvoir ? Dans quel principe du droit naturel trouve-t-on que plusieurs personnes doivent être immolées à l'ambition, ou plutôt à la folie d'une seule ? Tous ces prétendus Héros, à qui l'aveuglement des foibles mortels a donné le nom de

*Grand* & de *Conquérant*, ne paroiſſent guere plus reſpectables aux yeux d'un Philoſophe, que les Nérons & les Calligulas. La différence qu'il y a entr'eux, c'eſt que ces deux Empereurs Romains ne faiſoient périr que leurs ſujets, & que les autres ont détruit les leurs & ceux des Princes leurs voiſins.

Un Monarque qui fait la guerre pour défendre ſes Etats, pour ſoutenir les droits & les privileges de ſes peuples, eſt un ſage pere de famille qui la garantit, qui la protege, qui la met à couvert de la haine de ſes ennemis. Un Roi qui ne cherche qu'à ſatisfaire ſon ambition, qui fuit la paix uniquement pour le plaiſir de faire la guerre, eſt un fléau plus cruel que la peſte & la famine. On peut ſe garantir de la diſette, en cherchant du bled dans les autres pays; on évite les maladies contagieuſes, en fuyant les lieux où elles ſont: mais un Prince ambitieux eſt un torrent que rien ne peut arrêter, & qui ſubmerge tout ce qu'il trouve dans ſa courſe. Alexandre alloit perſécuter les hommes juſqu'au bout du Monde; Charles XII. imitoit aſſez ce Roi Macédonien,

Si le Ciel n'eût pas eu pitié des Moscovites, peut-être eût-il été jusques dans le fond de la Sybérie, pour avoir le plaisir d'y massacrer des hommes. Plus il en eût immolé, & plus les imbéciles peuples lui eussent donné des titres augustes.

Il semble que les hommes ayent attaché le nom de *Grand* aux Monarques qui font périr deux millions d'hommes. Ceux qui ne détruisent pas le genre humain, n'obtiennent que le nom de *Juste* : funeste & bizarre coutume! suite fatale des préjugés! Les Souverains qui sont véritablement grands, ne passent qu'après ceux qui n'ont d'autre vertu que celle de servir utilement la vengeance celeste, & de suppléer au défaut de la peste & de la famine.

L'ambition des Conquérans n'est pas le seul défaut des Souverains qui tendent directement à la ruine des sociétés & à la destruction du genre humain, l'avarice fait quelquefois d'aussi grands maux que la guerre la plus cruelle. Il vaudroit même beaucoup mieux que certains Princes fissent périr la moitié de leurs sujets dans une bataille, ou dans un siege, que de les forcer à mou-

rir d'inanition. La mort d'un ſoldat a quelque choſe de doux : il n'en ſent ni les apprêts, ni les rigueurs. *Les plus mortes mort*, dit Montagne, *ſont les meilleures* (1). C'eſt d'un payſan qui languit ſous le poids d'un travail pénible, qui tâche inutilement de pouvoir gagner ſa vie à la ſueur de ſon front, qui, après avoir forcé la terre par ſes ſoins & par ſes peines à produire des récoltes abondantes, voit ſes récoltes devenir le butin d'un Souverain avide, ſans qu'il lui ſoit permis d'en conſerver aſſez pour prolonger ſes jours ; la mort, dis-je, de ce payſan eſt cent fois plus cruelle que celle du ſoldat.

Si le Conquérant, ſage & ſavant Abukibak, ne paroît aux yeux d'un Philoſophe que comme un lion furieux, affamé de carnage, le Souverain avare, avide du bien de ſes ſujets, rempliſſant ſes coffres des dépouilles de cent mille familles ruinées, s'y préſente ſous la figure d'une harpie qui fond ſur les fruits & ſur les viandes des Troyens. Ils cherchent en vain à ſe mettre à l'abri de l'a-

[1] Montagne, Eſſais, Livre II. Chap. IX. p. 157.

vidité de ce monstre, elle les poursuit dans la caverne où ils se retirent (1). Vainement aussi les pauvres sujets esperent-ils de conserver quelque chose, ils ne sauroient rien mettre à l'abri de l'avarice de leur Souverain. Les gardes, les archers, les maltotiers, les partisans, les fermiers parcourent sans cesse toutes les villes & les villages, & ces cruelles sang-sues sucent jusqu'à la derniere goutte le sang du pauvre peuple.

Il y a encore plusieurs autres infortunes qui découlent toutes de l'avarice du Prince, comme d'une source aussi abondante en maux que la Boëte de Pandore. Ces travaux durs & pénibles, auxquels on condamne souvent assez légérement tant de malheureux destinés à chercher l'or & l'argent dans les en-

[1] At subitæ horrifico lapsu de montibus adsunt
Harpiæ, & magnis quatiunt clangoribus alas,
Diripiuntque dapes, tactuque omnia fœdant
Immundo. Tum mox terrum dira inter odorem
Rursum in secessu longo, sub rupe cavatâ.
Instruimus mensas, arisque reponimus ignem.
Rursum ex diverso cœli cæsisque latebris,
Turba sonans prædam pedibus circumvolat uncis,
Polluit ore dapes.

Virg. Æneid. Lib. III.

trailles de la terre, ont été condamnés même par les Payens. Plutarque trouve qu'il eſt honteux aux hommes de faire travailler à des mines, parce que ceux qu'on y emploie, après avoir ſouffert des peines infinies & qui excedent l'humanité, finiſſent ordinairement par une mort affreuſe, étant très-ſouvent enterrés & écraſés par la chûte des terres (1). Avidité de l'or, à quoi ne forces-tu point les hommes (2)?

La magnificence, la ſomptuoſité, la ſplendeur des Princes, enfin toutes ces qualités qui tendent à la profuſion, & qu'on a qualifiées de tant de titres honorables, ſont auſſi préjudiciables aux peuples que l'avarice. La ſeule différence qu'ils y trouvent, c'eſt qu'on les ruine par des motifs différents. Le Souverain avare pille ſes ſujets pour en garder l'argent dans ſes coffres, & le magnifique les charge d'impôts pour ſubvenir aux dépenſes exceſſives qu'il eſt obligé de faire. Voilà les mêmes façons de voler;

(1) Plutarq. Vies des grands. Hommes, Tom. V. pag. 161. de l'Edit. d'Amſterd.

(2) --- Quid non mortalia Pectora cogis, Auri Sacra Fames!

Virgil. Æneid. Lib. III.

mais la destination du vol est différente. Celui qu'on réduit à l'aumône, ne s'embarrasse guere des motifs de celui qui l'y conduit.

Un Roi prodigue est un insensé, qui croit acquérir l'amitié de tout le monde, en maltraitant, battant, ruinant la plus grande partie des hommes, & en flattant & caressant quelques particuliers. Une centaine de courtisans reçoivent de lui ce qu'il arrache à huit ou dix millions de personnes. Entre l'avarice & la prodigalité, il est un juste & sage milieu : le Prince qui s'y tient attaché, est véritablement équitable, & son peuple réellement heureux.

Alexandre détruisoit des provinces, ruinoit tous les habitants d'un Royaume, & après cela donnoit à un particulier ces Etats dévastés. Voilà une plaisante générosité ! N'eût-il pas mieux valu qu'il eût laissé à chacun ce qui lui appartenoit légitimement ? Donner son bien, c'est être généreux ; mais céder celui qu'on a volé, c'est une espece de restitution.

Le zele outré des Princes pour l'avancement de leur Religion n'est pas moins

contraire que leurs autres défauts, à la tranquillité des hommes, & n'a pas moins servi à la destruction du genre humain. Combien de misérables ont été immolés à la superstition & à la haine des Prêtres, à la fureur des Théologiens, & à l'ambition des Ecclésiastiques? Les Souverains qui se livrent aux dévots, sont aussi dangereux que des coursiers violents & indomptés, conduits par des fanatiques. Quel frein peut arrêter la fougue impétueuse d'un Roi qui croit servir Dieu & la Religion, en détruisant des gens qu'il se figure avoir raison de haïr, & qu'on lui persuade être ennemis de sa personne & de son Etas?

Les défenseurs de l'intolérance, pour excuser l'horreur de leur regne & de leur conduite, pensent dire quelque chose de bien fort, lorsqu'ils crient sans cesse: *Soumettez-vous, on ne cherche qu'à vous instruire. C'est pour votre bien qu'on vous persécute. Vous êtes des brebis égarées, que nous voulous contraindre d'entrer dans le bercail.* Cruels Pasteurs! peut-on leur répondre, plus dangereux cent fois que les loups, igno-

rez-vous que l'esprit & le cœur ne peuvent être convaincus par la violence ? Voulez-vous des preuves évidentes que malgré les supplices & les tourments, on ne peut croire ce qui nous en affranchiroit, écoutez un sage Philosophe, plus honnête homme que vous tous. „ Quand les Sociniens, dit-il (1), reçurent ordre de sortir de la Pologne, „ ils avoient le choix d'y demeurer, „ en se faisant Catholiques. Cependant „ ils aimerent mieux presque tous s'exposer aux incommodités de l'exil, „ que d'abandonner leur Religion. N'étoit-il pas de leur intérêt en toutes „ manieres de croire que l'Eglise Romaine étoit la véritable ? Ne l'est-il „ pas quelquefois aux Catholique-Romains de se persuader que le Protestantisme est la vraie Religion ? D'où „ vient donc qu'il y en a si peu qui „ changent ? Il faut reconnoître en cela, non pas une malice de cœur qui „ empêche de demander à Dieu humblement son assistance pour être instruit de la vérité ; mais une pleine

(1) Bayle, Comment. Philosp. Tom II. Part. IV. Chap. XIV pag. 291. & suiv.

„ confiance qu'on a déja trouvé la vé-
„ rité. Car, dès qu'on est dans cette
„ pleine persuasion, l'ordre naturel de-
„ mande qu'on croie faux, tout ce qui
„ nous est contraire, & qu'on regarde
„ comme des suggestions de l'Esprit
„ malin, ou de la Nature corrompue,
„ tout ce qui tend à nous tirer de cette
„ persuasion. Or, qu'on me dise en cons-
„ cience, si c'est avoir le cœur gâté,
„ oblique, méchant, & si au contraire
„ ce n'est pas une marque infaillible
„ qu'on aime la vérité. Mais que dirons-
„ nous des Juifs, qui sont depuis tant
„ de siecles la balayure & la raclure du
„ monde, sans dominer en aucun coin
„ de la terre, sans y exercer des char-
„ ges, souvent chassés & persécutés, le
„ gibier ordinaire de l'Inquisition, &
„ obligés, jusques dans les lieux où on
„ leur permet d'allonger un peu leurs
„ phylacteres, à être humbles, & à
„ souffrir mille rebuffades? L'ambi-
„ tion, la volupté, l'humeur vindica-
„ tive trouvent-elles-là leur compte?
„ Ignorent-ils que selon le monde, il
„ leur vaudroit mieux être Chrétien,
„ ou Mahométan, selon la diversité des
„ lieux,

„ lieux, que Juifs? Cependant rien
„ n'est plus rare que la conversion d'un
„ Juif? D'où vient cela, que de la forte
„ persuasion où ils sont qu'ils offense-
„ roient Dieu, & qu'ils se damneroient
„ éternellement, s'ils abandonnoient
„ la Religion de leurs Peres? Mais cette
„ forte persuasion d'où vient-elle, gé-
„ néralement parlant, que de l'éduca-
„ tion? Car le même Juif qui est si opi-
„ niâtre dans ses erreurs, seroit un
„ Chrétien à brûler, si à l âge de deux
„ ans on l'eût ôté à son pere, pour le
„ faire élever par de bons & zelés
„ Chrétiens. Or, qui oseroit dire que
„ la malice de son cœur a été cause
„ qu'il a été élevé, non pas par un
„ Chrétien, mais par son pere Juif? Et
„ je m'en vais faire voir que s'il est
„ devenu Juif lui-même par éducation;
„ cela ne prouve point que son ame
„ fût mauvaise.

Puisqu'il ne dépend point des hommes de surmonter les préjugés de leur éducation, & que les tourments n'effacent point les impressions de la Religion, pourquoi persécuter des malheureux qui ne font aucun mal à la Société,

qui servent la Divinité selon les lumieres de leur esprit & les mouvements de leur conscience ? Impitoyables Convertisseurs, il n'est entre vous & Néron aucune différence. Il vouloit faire des Payens par le fer & par le feu, & vous employez les mêmes moyens pour faire des Catholiques. Les Chrétiens Apostats n'étoient point persuadés des dogmes & des opinions qu'ils n'embrassoient que pour éviter la mort. Les Protestants, les Juifs, les Sociniens, les Luthériens, forcés par les persécutions de changer de Religion, abhorrent dans le fond de leur cœur celle qu'ils professent extérieurement. Les cachots, les roues, les gibets ne servent donc qu'à contraindre les hommes à feindre de croire ce qu'ils ne croient point. Quelle contrainte, juste Dieu, que celle qui n'a d'autre but que d'établir le parjure, la feinte & le mensonge ! Osez-vous, barbares & ignorants Théologiens, soutenir qu'elle a été ordonnée par la Divinité : Non contents de commettre les crimes les plus affreux, vous voulez rendre l'Etre suprême complice de tous vos forfaits.

Je sens, sage & savant Abukibak, qu'en te parlant des pernicieuses maximes des Convertisseurs, mon esprit malgré moi se livre à des mouvements de colere. Je sors de cette tranquillité qui fait le partage des Philosophes. Mais quel est l'homme, qui pensant aux maux qu'ont causé la superstition, le fanatisme & le faux zele d'aggrandir la Religion par toutes sortes de voies, n'entre dans une juste fureur, & ne fremisse de voir quel a été le sort de tant d'honnêtes gens ?

Je vais tâcher d'éloigner des idées aussi tristes en finissant ma Lettre, & en te saluant de bon cœur.

---

## LETTRE LXVII.

*Le Cabaliste* Abukibak, *au studieux* Ben Kiber.

LES sages réflexions, mon cher ben Kiber, dont tes Lettres sont remplies, me font espérer que tu parviendras un jour à quelque chose de grand. Dès qu'on a autant de mérite que toi, il n'est rien qu'on ne doive se flatter de

pouvoir obtenir. Ce n'est pas toujours la naissance qui mene & conduit aux honneurs ; il ne me seroit pas difficile de prouver que parmi les Héros qui se sont élevés au-dessus des autres hommes, soit dans l'antiquité, soit dans ces derniers temps, il y en a eu autant qui sont nés dans un état bas & abject, que dans un haut rang & une famille distinguée.

Allons d'abord chez les Grecs, nous trouverons parmi les Athéniens Isicratès, fils d'un savetier, qui devint un excellent Général, & résista à Epaminondas. Ce vaillant & fameux Commandant Thébain trouva dans lui un adversaire redoutable. Artaxerxès, Roi de Perse, ne crut pouvoir mieux confier son armée qu'à ce même Isicratès, lorsqu'il voulut faire la guerre aux Egyptiens.

Parmi les fameux Généraux qui se formerent sous Alexandre le Grand, & qui après sa mort devinrent de puissants Monarques, deux des Principaux sortirent d'une famille très-obscure. Ptolomée, qui eut en partage l'Egypte & la Sirie, qui illustra si fort son nom,

que ses successeurs se firent une gloire & un devoir de le porter, étoit fils d'un écuyer nommé Lac, qui n'eut jamais d'autre qualité & d'autre emploi dans l'armée d'Alexandre. Eumenès, le plus excellent Capitaine qu'eût ce Roi de Macédoine, & celui qui lui fut le plus utile, soit par son courage, soit par sa prudence & ses vastes connoissances, étoit fils d'un charretier.

Quittons les Grecs & venons aux Romains. Deux de leurs plus grands Rois étoient d'une race très-médiocre. Le premier Tarquin fut le fils d'un simple marchand de Corinthe. Servius-Tullius naquit d'une servante, quelques-uns disent d'une esclave. Cependant ces deux Monarques augmenterent beaucoup leur Empire : le premier, aussi grand guerrier que bon politique, accrut le nombre des Sénateurs & des Chevaliers, & institua de nouveaux Prêtres pour le service des Dieux ; le second remporta plusieurs grandes victoires, triompha de tous ses ennemis, & fut le second fondateur de Rome.

Marius ce fameux guerrier, qui fut sept fois Consul, & qui eut deux fois

les honneurs du triomphe, étoit né dans le village d'Arpin, d'une famille très-obscure. Ciceron, dont l'éloquence sauva Rome des fureurs de Catilina, s'éleva au Consulat par son seul mérite. Ventidius, un des plus vaillants Capitaines qu'aient eu les Romains, ayant été muletier pendant ses premieres années, se fit ensuite soldat; & s'étant distingué par plusieurs belles actions, trouva le moyen d'être connu de César sous lequel il avoit servi. Cet Empereur l'éleva d'emploi en emploi jusqu'à ceux de Consul & de Pontife. Il eut le commandement d'une Armée contre les Parthes, & fut le premier qui remporta contre eux une victoire complette.

Avant de descendre aux Héros qui ne durent sous l'Empire leur fortune qu'à eux-mêmes, parcourons quelques Nations étrangeres, que les Grecs & les Romains appelloient barbares. La naissance d'Arsace, Roi des Parthes, fut si basse & si vile, qu'on n'a jamais pu connoître ses parents. Il fut cependant le fondateur de l'Empire des Parthes, & ses belles actions le rendirent si respectable, que tous ses successeurs

furent appellés Arſacides, en mémoire du nom qu'il avoit porté, & qu'il avoit rendu ſi illuſtre.

Agatocles, Roi de Sicile, qui fit long-temps la guerre aux Carthaginois étoit le fils d'un potier. La dignité de Roi ne l'enorgueillit jamais, il n'oublia point ſur le Trône ce qu'il étoit avant d'y parvenir; & pour s'en reſſouvenir tous les jours, & s'exciter davantage à la vertu, il ordonna que lorſqu'on lui donneroit à manger, on mît quelque vaſe & quelque plat de terre parmi ceux d'or & d'argent.

Le courageux Viriat, ſi vanté par les Hiſtoriens, & qui tant de fois défit & battit les Romains, eut pour pere un pauvre berger. Il garda quelque temps les troupeaux avec lui; mais enfin ennuyé d'une vie auſſi tranquille, il s'adonna à la chaſſe, & paſſa quelques années à pourſuivre des bêtes feroces dans les forêts. Les Romains, ayant porté la guerre en Eſpagne, il aſſembla quelques-uns de ſes compagnons; & s'étant mis à leur tête, il attaqua pluſieurs fois des Partis Romains, les battit & les mit en fuite. Sa réputation s'accrut

peu-à-peu, & vint enfin si haut dans peu de temps, qu'il trouva le moyen d'assembler une armée nombreuse, & de faire la guerre pendant quatorze ans pour la défense de son pays, contre les mêmes Romains, qu'il vainquit très-souvent. Peut-être les eût-il entiérement chassés d'Espagne, s'il n'eût point péri par une insigne trahison.

Revenons actuellement aux Empereurs d'Occident & d'Orient. Pertinaux, quoique fils d'un artisan, parvint à l'Empire à cause de sa valeur & de ses rares vertus. Il tint une conduite aussi sage que le Roi de Sicile dont nous venons de parler. Les grandeurs ne l'enyvrerent point, il sut en faire un bon usage. Pour élever le courage de tous les particuliers, & les exciter à se rendre dignes de parvenir aux grandeurs, il fit revêtir de marbre la boutique de son pere, & voulut que ce fût un monument éternel de ce que pouvoit faire la vertu en faveur de ceux qui l'aimoient, & qui la pratiquoient.

L'Empereur Dioclétien, qui remporta tant de victoires, eut pour pere un Libraire. Valentinien fut fils d'un cordier; l'Empereur

l'Empereur Probus, d'un jardinier, & l'Empereur Maximien, d'un ferrurier. Les parents d'Aurélien étoient si pauvres, qu'on ne les connoît point. Le mérite personnel, la valeur & la prudence furent les seules choses qui éleverent ces Princes sur le Trône.

Allons plus avant, cher Ben Kiber, & des Empereurs passons aux Rois des Lombards qui leur succéderent en Italie. Le troisieme de ces Souverains naquit d'une femme publique, qui, l'ayant mis au Monde, accompagné de deux autres freres dont elle accoucha dans le même temps, & se trouvant embarrassée pour nourrir ses trois enfants, les jetta dans un fossé où il y avoit quelque peu d'eau. Le Roi Agelmond, passant auprès, vit ces trois enfants, dont deux étoient déja morts; il toucha le troisieme avec le bout de sa lance, soupçonnant qu'il étoit encore en vie. Dès que cet enfant sentit la lance, il la prit avec sa main. Le Roi ordonna qu'on le retirât de l'eau, & qu'on eût soin de l'élever. Il le fit nommer Lamusie, à cause que le lieu où il avoit été trouvé, s'appelloit Lama. Dans la suite cet en-

fant, abandonné dès sa naissance, trouva la fortune si favorable, & sut si bien s'attirer l'amitié des peuples & des soldats, qu'il fut Roi des Lombards. Je conviens, sage & savant Abukibak, que ce sont-là de ces coups du destin, auxquels on ne doit pas s'attendre; mais je soutiens que sans la vertu & le mérite, il eût été inutile que le sort eût voulu favoriser Lamusie.

Primislas est peut-être le seul Roi qui n'ait dû totalement sa couronne qu'au hazard. Il étoit fils d'un paysan, & s'occupoit à labourer la terre, lorsque les Bohemiens, ne pouvant s'accorder entre eux pour l'élection d'un Roi, convinrent de lâcher dans la campagne un cheval sans bride & sans frein, & que celui devant qui il s'arrêteroit, seroit reconnu Roi. Le cheval étant venu devant Primislas qui labouroit tranquillement ses champs, s'arrêta auprès de lui. Il fut très-surpris qu'on l'environnât dans l'instant, qu'on l'ôtât de sa charrue, & qu'on le reconnût pour Roi de Boheme. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ce Monarque laboureur fut un excellent Souverain, qui institua

plusieurs loix très-sages & très-sensées; c'est lui qui fit entourer de murailles la ville de Prague. Que l'on dise après cela, que la seule naissance inspire des sentiments dignes de commander aux hommes. Combien de Rois, descendus d'une suite nombreuse de Princes, ont été inférieurs à un pauvre paysan dans l'art de gouverner les peuples, & qui plus est, dans l'art de les rendre heureux?

Tamerlan, dont les vastes conquêtes furent plus étandues que celles d'Alexandre, qui vainquit dans Bajazet un ennemi aussi redoutable que Porus, naquit simple berger. Cromwel, qui détrôna des Rois & les conduisit sur l'échafaut, étoit un simple bourgeois de Londres. Ce fameux Thamas Koulikan, dont la sagesse & la valeur font aujourd'hui l'étonnement de l'Europe, est aussi inconnu par ses parents, qu'il est célebre par ses actions; on ignore même dans quel pays il a pris naissance.

Le vaillant & vertueux Capitaine, qui fut le pere de François Sforce, dont les enfants furent pendant long-temps Ducs de Milan, étoit natif d'un village

nommé Coutignol, & fils d'un pauvre laboureur. Des soldats qui passoient auprès des champs qu'il cultivoit, le menerent avec eux. Il se distingua par tant de belles actions, qu'il parvint jusqu'au grade de Général. Le Maréchal Faber eut pour pere un serrurier.

Le Maréchal de Catinat sortoit d'une famille bourgeoise. Le Général Laubanie, qui défendit Landau si vaillamment, étoit le fils d'un barbier.

Passons de l'état des Laïques à celui des Ecclésiastiques, nous trouverons un nombre considérable de simples particuliers que le seul mérite a conduits au souverain Pontificat. Le Pape Jean XXII. eut pour pere un cordonnier : le Pape Nicolas V. un vendeur d'œufs & de poules : le Pape Sixte IV. un matelot. Tout le monde sait que le premier métier de Sixte-Quint fut de garder les cochons. Combien n'y a-t-il pas d'Evêques & de Cardinaux qui ne doivent leur rang qu'à leurs éminentes qualités ? Mazarin étoit le fils d'un pauvre bourgeois Romain ; Albéroni l'est d'un jardinier.

Quant aux Ecrivains & aux Auteurs

célèbres, les plus distingués d'entr'eux ont presque tous eu des parents pauvres & de basse condition. Nous avons vu que Cicéron ne sortoit point d'une famille illustre. Le pere de Démosthene étoit forgeron : celui de Virgile, potier : celui d'Horace, affranchi : celui de Théophraste, fripier : celui du Philosophe Medene, menuisier : celui du fameux Amiot, corroyeur : celui de la Motte, chapelier : celui de Rousseau, cordonnier : celui de l'éloquent Pere Massillon, aujourd'hui Evêque de Clermont, tanneur.

J'ai pris plaisir, studieux Ben Kiber, à mettre sous tes yeux une partie des grands hommes qui n'ont dû leur fortune & leur réputation qu'à eux-mêmes; afin de t'encourager à suivre leurs exemples. Laisses les Grands se vanter follement que la fortune n'est occupée que d'eux seuls, & consideres sans cesse qu'elle a souvent fait pour les plus petits particuliers vertueux, ce qu'elle n'a jamais exécuté pour les plus grands Seigneurs. Forces-la donc par ton mérite à réparer l'injustice qu'elle t'a faite, en ne te donnant pas un état qui répondît

à tes sentiments & à ton mérite. Songes sans cesse à ceux, qui, nés dans un rang bien plus vil & plus abject que le tien, se sont élevés au faîte des grandeurs. Rien n'est plus propre à encourager que les grands exemples; aussi voudrois-je qu'on présentât sans cesse aux yeux des peuples les actions des hommes qui par leur mérite extraordinaire se sont distingués des autres, & ont su se faire un destin bien plus beau que celui qu'il sembloit que le Ciel leur eût marqué. De pareilles instructions seroient infiniment utiles au bien public & à l'encouragement des particuliers. Le soldat sentiroit son ardeur se ranimer; le Magistrat s'appliqueroit davantage à son métier; l'Ecclésiastique s'attacheroit plus fortement à l'étude; le Courtisan changeroit ses vertus plâtrées contre des qualités essentielles & réelles; le Gentilhomme fuiroit l'oisiveté; enfin le Savant employeroit tous ses soins à perfectionner ses talents.

Je te salue, mon cher Ben Kiber, & te souhaite une parfaite santé.

## LETTRE LXVIII.

Ben Kiber, *au Cabaliste* Abukibak.

TU feras peut-être furpris, fage & favant Abukibak, de ce que je vais t'apprendre. J'ai réfolu de fixer ma demeure dans une aimable folitude, au pied d'une montagne voifine des Alpes. Là, retiré du monde, loin du tumulte & des embarras, mes jours couleront, tiffus d'or & de foie. La lecture des bons Livres fera ma principale occupation, & la chaffe & l'agriculture me ferviront tour à tour d'amufement. Je renonce pour jamais à tout ce qui pourroit troubler mon repos; la gloire, de quelque efpece qu'elle foit, ne fauroit me tenter. Je me moque de la folie d'un homme, qui, pour parvenir à quelque grade diftingué dans les armées, va fe faire couper un bras, ou fracaffer une jambe, comme s'il en avoit trop de deux, & que la moitié de fes membres lui fuffent à charge.

Lorfque je confidere dans les appartements de Verfailles plufieurs Officiers

Généraux mutilés, je crois voir un hôpital, où l'on a renfermé des fous qui ont troqué contre un morceau de parchemin les jambes ou les bras qui leur manquent. Est-il rien de si comique pour un Philosophe que d'examiner sans préjugé la conduite de certains hommes, qui, pour avoir le droit de porter un ruban rouge ou bleu, vont se faire estropier par quelque Allemand, ou par quelque Hollandois? Si les rubans sont si nécessaires pour relever le mérite d'un homme, ne peut-on les obtenir sans faire le métier d'un fou ou d'un enragé? Cela étant, bienheureux sont ceux qui se moquent d'un pareil mérite, & qui, comme moi, dans une retraite paisible rient du guerrier & de sa récompense!

Les charges & les emplois de la Robe ne me tentent pas davantage que les honneurs militaires. Je regarde comme un esclave, un homme destiné à donner tous ses soins & tous ses moments aux affaires de tous les particuliers. Le Public, selon moi, est un maître aussi dur, aussi barbare, aussi difficile à servir & à contenter que le plus cruel pirate Algérien. Un Juge est un véritable

captif, dont les fers, pour être dorés, n'en sont pas moins pesants.

Quelle est la vie d'un Magistrat qui veut remplir dignement ses fonctions ? Je n'en connois pas de plus pénible. Depuis le matin jusqu'au soir, il est sans cesse occupé à éclaircir des affaires que l'affreuse chicane a travaillé à obscurcir pendant trente ans. Entouré de sacs de papiers, il passe ses jours dans la poudre d'un cabinet, dont il ne sort que pour aller au Palais entendre heurler les Procureurs, mentir les Avocats, & gémir les Plaideurs. Son sort seroit encore moins malheureux, si ses peines étoient suivies de quelques fruits : mais souvent, & même presque toujours, elles ne servent à rien ; les formalités étouffent & rendent inutile le bon droit. Combien de fois n'arrive-t-il pas dans un mois, qu'un Conseiller au Parlement a la douleur de voir que malgré les soins qu'il se donne, il ne peut venir à bout de faire condamner un Fripon, qui a trouvé le secret de rendre son affaire imperdable par quelque défaut de formalité, dans lequel il a fait tomber l'honnête homme contre lequel il plaide ?

Quoi, ſage & ſavant Abukibak! pour avoir le droit de porter une robe rouge, de m'aſſeoir ſur des bancs couverts d'une tapiſſerie fleurdeliſée, je ſacrifierois le repos de toute ma vie! Encore s'il m'étoit permis de m'endormir ſur ces bancs, & que je puiſſe faire légitimement ce que tant de Magiſtrats font mal-à-propos contre la bienſéance & l'équité, je trouverois mon ſort moins à plaindre, & je ronflerois auſſi fort que les Avocats crieroient; mais lorſqu'on veut faire un métier auſſi délicat que celui d'un Juge, peut-on apporter trop de précaution à en remplir dignement les fonctions? Un Magiſtrat qui fait ſon emploi en homme integre, eſt l'eſclave du Public; mais celui qui le néglige, eſt regardé comme une perſonne infame & indigne du rang où elle eſt. Quelque pénible que ſoit la charge d'un Juge, il lui eſt donc cent fois plus avantageux de ſacrifier ſon repos, que de ſonger à ſes plaiſirs & à ſes commodités, puiſqu'en ſuivant la premiere maxime, il ne perd que ſa tranquillité, & qu'il ſe déshonore en adoptant la ſeconde. Ne faut-il pas être fou

pour envier un état où l'on n'a à choisir qu'entre les maux, lorsqu'on peut en trouver qui n'offrent que des biens?

L'Ecclésiastique, quelque riche qu'il soit, ne me paroît pas plus heureux que le Magistrat (je suppose un Ecclésiastique galant homme, & qui n'a pas perdu toute honte.) Quel ménagement n'est-il pas obligé de garder! Quelle contrainte ne faut-il pas qu'il s'impose! Son petit-colet, son manteau & sa soutane sont trois furies qui suivent ses pas, & qui le tourmentent sans cesse. *J'aime la Musique*, dira un Prêtre. *Je voudrois bien aller à l'Opéra; mais ma maudite soutane m'en empêche; Jamais soutane ne fut vue dans une loge, ou dans un amphithéatre. La quitterai-je? Que pensera-t-on de voir un Curé en manteau court, au milieu de ses paroissiens? Allons, sacrifions le plaisir d'aller à l'Opéra à l'avantage d'avoir trois milles livres de rente.*

„ Ne pourrois je point, dit un jeune „ Abbé, aller dans une assemblée d'ai„ mables femmes qu'il y a chez la „ Comtesse? On y soupera ce soir, & „ l'on y dansera ensuite. Je n'oserois

„ me trouver chez cette Dame, que
„ penseroit-on de voir au Bal un hom-
„ me en manteau court & en petit-co-
„ let? Ah! que tu me coutes cher,
„ Abbaye, que tu me coûtes cher! Si
„ tu me donnes de quoi faire bonne-
„ chere, tu me prives de la moitié des
„ plaisirs de la vie. „

A quoi servent les biens, sage & savant Abukibak, qui ôtent une partie de la liberté? Un homme sensé ne préférera-t-il pas plutôt d'être libre avec un bien médiocre, que d'être esclave avec des revenus superflus? L'homme n'est jamais heureux dès qu'il est gêné: toute contrainte, de quelque espece qu'elle soit, l'afflige, le révolte; & pour qu'il souhaite une chose, & la regarde comme un grand bien, il suffit qu'elle lui soit défendue. Tel Ecclésiastique, qui se soucieroit fort peu de certains plaisirs, s'il étoit Laïque, donneroit la moitié de ses revenus pour pouvoir les goûter. J'ai connu un fort honnête Prêtre à Paris, qui soupiroit amérement toutes les fois qu'il passoit devant la porte de l'Opéra. *Est-il possible*, me disoit-il, *que je ne pourrai jamais voir*

*danser cette Camargo dont on parle tant*? Il entroit dans une espece d'enthousiasme, lorsqu'il entendoit vanter cette Danseuse. S'il n'eût pas été aussi attentif qu'il étoit à garder les bienséances, je ne doute pas qu'il ne se fût déguisé en femme, comme ce Chanoine de Notre-Dame, fameux Janséniste, qu'on reconnut dans cet équipage à l'Opéra, il y a quelques années. Que ne fait pas la contrainte, puisqu'elle force un bon serviteur de S. Paris à endosser la jupe & le cotillon? Qui sait si elle n'a jamais fait prendre la cornete & la fontange à quelque disciple d'Ignace, échappé à la pétulance des Mousquetaires, qui furent la cause de la découverte & de la confusion du Chanoine Janséniste?

Le sort des personnes, qu'on regarde communément dans le monde comme les plus heureuses, me paroît bien plus à plaindre qu'à envier. N'ai-je pas raison, sage & savant Abukibak, de chercher une aimable solitude, dans laquelle uniquement occupé du soin de conserver ma santé, & de cultiver mon esprit, je donnerai à l'étude d'une sage

& utile Philosophie tous les moments de ma vie? Que je regrette ceux que j'ai perdus, & qui se sont écoulés dans une molle & honteuse oisiveté! J'ai trente-trois ans, & de tant d'années à peine en ai-je vécu trois ou quatre; car enfin est-ce vivre que de n'être uniquement occupé que de folies & de bagatelles, & que de suivre aveuglément tous les mouvements & toutes les impressions d'une jeunesse étourdie? C'est extravaguer, c'est ignorer entiérement la cause pour laquelle on a été créé, c'est enfin ressembler aux animaux les plus vils & les plus abjects, qui se livrent sans remords & sans connoissance à tout ce qui peut flatter leur sens.

Je vais tâcher, sage & savant Abukibak, de réparer le mauvais usage que j'ai fait du temps. J'apprécierai chaque moment de celui qui m'est réservé, il n'y en aura aucun qui ne soit employé, ou à perfectionner le plus qu'il me sera possible mes foibles connoissances, ou à me rendre plus sage, plus vertueux, & plus digne de l'estime des honnêtes gens. Depuis près de trois ans, j'ai fait un *Noviciat de Philosophie* assez péni-

ble. La fortune a voulu me faire paſſer par bien des épreuves fâcheuſes pour m'affermir davantage dans le mépris des grandeurs humaines, & dans l'amour du bon & du vrai ; elle a réparé depuis quelques mois une partie des maux utiles qu'elle m'avoit faits. Je puis dans une retraite tranquille goûter toutes les véritables douceurs de la vie, ſans être à charge à mes amis, & ſans avoir rien à craindre ni à redouter de l'impuiſſante haine de mes ennemis. Ne faudroit-il pas que je fuſſe auſſi peu ſenſé que le Petit-maître le plus étourdi, ſi, ayant des biens auſſi réels, je regrettois un ſeul inſtant les faux brillants dont les gens du monde ſont éblouis? Je vais donc me rendre dans mon aimable ſolitude, & déja j'en ai pris la route. Lorſque je ſerai établi dans ma nouvelle demeure, je te communiquerai quelquefois les réflexions que j'y ferai, & je te prierai de m'apprendre tes ſentiments. Tu continueras à me donner de tes nouvelles comme *Cabaliſte*, & je continuerai à te faire part de mes réflexions comme *Solitaire*. La méditation ne fournit pas moins de ma-

tiere à un Auteur, que les voyages & la cabale.

Mais alors il faudra que tu ne rendes mes Lettres publiques qu'autant que tu seras résolu à vouloir prendre ma défense contre cette foule d'Auteurs subalternes, qui, semblables à ces vieux chiens inquiets, jappent sans cesse contre tout ce qu'ils apperçoivent. Quelque vains que soient leurs abboyements, ils ennuyent un galant homme, lorsqu'il est forcé, pour les faire cesser, de se détourner de ses occupations. L'Auteur des *Lettres Juives* me disoit un jour : « Je suis dans le cas
» d'un homme, après lequel sept ou
» huit *roquets* & *tournebroches*, sales
» & galeux, abboyent dans les rues.
» Quelque résolution qu'il forme de
» continuer son chemin sans s'arrêter,
» ennuyé du bruit de ces maudits
» chiens, il se retourne, leve sa canne
» & toute la meute de cuisine prend la
» fuite. A peine a-t-il fait trente pas,
» qu'il entend le même tapage, & que
» les roquets reviennent à la charge.
» Que faire dans cet embarras ? Il
» perd patience, & s'arrête encore ;
» &

„ & avant qu'il ſoit loin de la rue, il
„ a été obligé de faire vingt fois le
„ même manege. Je me promets tous
„ les jours, *continuoit cet Auteur*, de
„ ne point perdre mon temps à illuſ-
„ trer une troupe de roquets Littérai-
„ res; mais malgré ma réſolution, en-
„ nuyé de leurs fades critiques, je
„ prends la plume, je les couvre de
„ confuſion, & je les expoſe à la riſée
„ du Public, qui ſe divertit de leurs
„ ſottiſes & de leurs impertinences. Je
„ crois les avoir forcés à garder le ſi-
„ lence, point du tout. La maudite
„ meute recommence, & il faut que
„ je me réſolve, ou à perdre des mo-
„ ments précieux, ou à la laiſſer jap-
„ per tout ſon ſou. „.

J'eſpere, ſage & ſavant Abukibak, que dans la continuation de nos *Lettres*, étant plus à portée que moi de voir ce qui ſe paſſe, tu voudras bien partager avec moi le pénible emploi de répondre aux barbouilleurs de papier qui nous attaqueroient. A ce prix, tu peux compter ſur moi.

Je te ſalue & t'embraſſe de tout mon cœur.

## LETTRES LXIX.

Ben kiber *au sage Cabaliste* Abukibak.

IL y a quelques jours, sage & savant Abukibak, que l'esprit rempli de réflexions Philosophiques sur la foiblesse de l'esprit humain, je crus qu'il seroit aisé de prouver qu'il n'y a aucune extravagance pour laquelle on ait enfermé des fous dans l'hôpital, qui n'ait été adoptée & crue, comme une chose évidente, claire & certaine, par quelque peuple. Frappé d'une idée aussi particuliere, je voulus connoître par l'expérience si elle avoit quelque réalité. Je fus visiter les insensés, j'examinai avec beaucoup de curiosité, quels étoient les différents genres de leur folie. Juges, sage & savant Abukibak, de mon étonnement, lorsque je fus parfaitement convaincu qu'il n'y avoit aucun fou dans les Petites-maisons de Paris qui n'eût pu passer pour très-sage chez quelque Nation. Tu seras d'abord surpris de ce que je te dis, & tu croiras

que je pousse les choses à l'extrême; mais je ne te rapporte rien qui ne soit conforme à la plus exacte vérité, & tel est le malheur & la foiblesse de l'esprit humain, qu'il n'est aucune extravagance, aucune chimere qu'il ne soit capable d'adopter comme une chose très-excellente & conforme à la raison. Souffres, pour t'en convaincre, que j'expose à tes yeux les différentes folies des insensés que je vis, & que je te rappelle les peuples & les Nations chez qui ces gens que nous regardons comme des extravagants, passeroient pour des personnes très-sensées.

Le premier fou que j'examinai, avoit été enfermé, parce qu'il se figuroit qu'il devoit bientôt devenir cheval de poste, pour avoir désobéi aux ordres de Saint François d'Assise, qui lui avoit ordonné en songe de faire certaines prieres tous les jours. *Je vais mourir*, disoit il: *Dès que je serai mort, mon ame sera obligée d'être pendant quatorze ans en pénitence dans le corps d'un cheval alesan. Je ne serai délivré de cette peine que par les prieres d'un bon Pere Capucin, qui fléchira la colere de son Sé-*

*raphique Pere Saint François.* Ce fou étoit si fortement persuadé de ce qu'il disoit, qu'avant d'être renfermé, dès qu'il entendoit claquer un fouet, il frémissoit; & s'il appercevoit un charretier battant ses chevaux: *Arrêtes*, s'écrioit-il, *impitoyable fouetteur! tu bats d'honnêtes gens qui valent cent fois mieux que toi.* On a enfermé à Paris, sage & savant Abukibak, un homme, qu'on auroit regardé à Peckin comme un des plus sages mortels. Mettons quelque Divinité Chinoise à la place de S. François; substituons un Bonze à celle du Capucin, & voilà raisonnable, pieux & prévoyant, le même homme qui étoit fanatique, insensé, visionnaire, & digne des Petites-maisons.

Le second fou que je vis, s'imaginoit d'être persécuté par le Diable, & de l'avoir très-souvent à ses côtés. *Monsieur Lucifer*, lui disoit-il, *ayez pitié de moi je vous prie. Je vous donne tout ce que vous me demandez, je vous offre des présents, je bois toujours le premier coup à votre santé, pourquoi venez-vous me tourmenter?* Alors il se

mettoit à genoux, baisoit la terre, & faisoit mille autres extravagances. Transportons cet homme, sage & savant Abukibak, chez les peuples qui ne sacrifient qu'au Diable, parce qu'ils disent qu'ils en sont cruellement tourmentés, & qu'il est inutile qu'ils prient la bonne Divinité qui ne leur fait jamais du mal, il trouvera ses nouveaux concitoyens prêts à adopter comme des vérités évidentes les mêmes opinions qui le font renfermer à Paris ; & s'il y a des hôpitaux pour les insensés dans les Indes, ceux qui voudront l'y condamner, subiront la même peine qu'on lui a imposée.

Le troisieme fou qu'on me montra, l'étoit devenu par l'amour & le respect qu'il avoit pour les médailles des Saints & les *Agnus*. Il en portoit toujours deux ou trois cents sur lui ; il en avoit de pendues au cou, aux bras, aux poingts : plus de trente ornoient son estomac, & dès qu'il égaroit quelqu'un de ces colifichets, il se croyoit perdu. La peste, la famine, la guerre, tout lui paroissoit peu à craindre avec ces prétendus Talismans ; sans eux, une feuille

agitée par le vent, l'épouventoit. Il ruinoit ses enfants & sa famille pour acheter des *Béatilles spirituelles*, il avoit donné à un Pélerin qui venoit de Rome, cent louis d'une Relique. Conduisons cet homme en Espagne, sage & savant Abukibak, avec ses médailles, ses *Agnus* & ses chapelets : à peine sera-t-il arrivé aux Pyrénées, qu'il sera aussi respectable qu'il l'étoit peu auparavant. On fera brûler ceux qui diront qu'il faut l'enfermer, l'Inquisition le prendra, lui & ses médailles, sous sa puissante protection : il vivra honoré de tous ses voisins, & il sera canonisé après sa mort.

Je considérai avec peine & avec quelqu'étonnement un quatrieme fou, qui se donnoit des coups, se heurtoit la tête contre la muraille, & qui, malgré la chaîne qui le lioit, faisoit des efforts infinis pour venir jusqu'à moi. *Quelle est donc la folie de cet homme?* demandai-je à celui qui m'avoit conduit à sa loge. „ C'est d'expier les péchés de „ tout le monde : il se bat sans cesse „ pour implorer la miséricorde de Dieu, „ & les coups qu'il vient de se donner,

„ font pour obtenir le pardon de vos
„ fautes. “ A peine cet homme eut-il
cessé de parler, que le fou commença
à crier : *Convertissez-vous, misérable!
Voyez ce que je fais pour effacer vos crimes.* Je crus, sage & savant Abukibak,
ouir un de ces Bonzes Chinois, qui traînent après eux de longues chaînes de
trente pieds, & qui, lamentant & gémissant, disent d'un ton lugubre : *C'est
ainsi que nous expions vos péchés.* Ils se frappent ensuite la tête contre un
gros caillou, & se meurtrissent tout le visage. Voilà, sage & savant Abukibak,
un Saint Indien regardé comme un fou à Paris ; cependant sa folie est si excusable, qu'elle eût bien dû trouver
grace. Il ne faut pas aller à la Chine pour la justifier ; sans sortir de la France,
combien n'y a-t-il pas de gens attaqués de la même phrenésie ? Il est vrai
qu'ils ne se meurtrissent que les fesses & les épaules, & que l'infortuné captif se
maltraitoit le visage ; mais la différence d'un homme qui se fouette, à un autre
qui se soufflète, est-elle assez grande pour que l'un doive être regardé comme un homme très-sensé, & l'autre

comme un extravagant à lier? En bonne justice, il faut remettre ce fou en liberté, ou renfermer tous ces fanatiques qui croient qu'entre leurs fesses & la Divinité il est quelque liaison sympathique.

Le cinquieme fou que je vis, me parut plus divertissant que les autres. Il s'étoit persuadé qu'il étoit Prophete, & qu'il annonçoit l'avenir. Sa façon de prédire étoit tout-à-fait comique: il avoit une piece de cuivre qu'il jettoit en l'air, en prononçant le nom de S. Antoine, qui préside aux choses perdues. Si la piece tomboit par terre du côté qu'il prétendoit marquer le bonheur, il annonçoit les choses les plus gracieuses; mais si c'étoit du côté qui présageoit les malheurs, il n'y avoit aucune infortune qu'il ne prédit. On ne l'eût point enfermé pour une folie qui n'avoit rien que d'amusant, s'il s'en fût tenu-là; mais comme on lui payoit ses prédictions suivant qu'elles étoient plus ou moins gracieuses, lorsque la médaille venoit trop souvent du mauvais côté, il s'en prenoit à S. Antoine, & le traitoit fort cavaliérement.

Tu

*Tu ne vaux pas le Diable*, lui disoit-il quelquefois ; *& tu és plus malicieux que lui. Tu tournes la médaille pour me faire mourir de faim ; mais je t'attraperai ; car pour te punir, je ne jeûnerai point la veille de ta fête.* Ces extravagances ayant paru indécentes aux gens d'Eglise, ils ont fait mettre le Prophete aux Petites-maisons. C'est un malheur pour lui de n'être pas né Chinois, il lui eût été permis de prédire l'avenir, & d'injurier autant qu'il eût voulu le S. Antoine de Peckin. „ Rien „ n'est plus singulier, dit un Auteur „ moderne en parlant des Astrologues „ de la Chine, que leurs manieres de „ consulter leurs Idoles domestiques. „ Ils prennent deux petits bâtons plats „ d'un côté, & ronds de l'autre : ils „ les attachent l'un contre l'autre avec „ un fil ; après quoi, ils prient affec„ tueusement l'Idole, & se persuadent „ fortement qu'ils doivent en être exau„ cés. Ils jettent les bâtons devant elle : „ si le hazard veut qu'ils tombent sur „ le côté plat, c'est alors qu'ils passent „ des prieres aux injures. Néanmoins „ ils réiterent le sort ; & s'ils ne réussis-

„ sent pas mieux, les coups suivent
„ les injures. Cependant ils ne se dé-
„ couragent pas, & ils recommencent
„ si souvent le sort, qu'enfin il leur est
„ favorable (1). „

En quittant la loge de ce cinquieme fou, j'entrai dans celle d'une femme qui étoit devenue insensée, non pas pour s'être mêlée de faire des prédictions; mais pour avoir cru trop aveuglément à celles qu'on lui avoit faites. Son enfant avoit été la premiere victime de sa folie. Trois semaines après avoir accouchée, elle avoit consulté sur son sort un Diseur de bonne-aventure, qui lui annonça qu'il seroit très-malheureux. Frappée de ce funeste pronostique, & emportée par son fanatisme, elle donna la mort à son fils, & se vanta de son crime, comme d'une action remplie de piété & de tendresse. Les Juges ayant appris cet infanticide, firent arrêter cette femme, & instruisirent son procès dans toute la rigueur des loix; mais ayant reconnu évidemment qu'elle étoit folle, ils la condam-

(1) Cérémonies & Coutumes Religieuses des Peuples Idolâtres, Tome II, page 248.

herent à être renfermée pour toujours. Si elle fût née chez les Banians, elle eût passée pour très-sage & très-prudente. Chez ces peuples, aussi-tôt qu'un enfant vient au Monde, on consulte un Astrologue sur sa destinée; si les astres ne lui sont point favorables, on lui donne la mort, comme la plus grande faveur qu'il puisse espérer de ses parents.

Je vis une seconde folle, dont les discours me divertirent beaucoup. „ Monsieur, me dit-elle, vous voyez une „ fille que le Ciel a comblée d'honneur. S. Paris, ce grand Saint, au „ tombeau duquel s'operent tant de „ miracles, a bien voulu quitter le „ Ciel pour venir me faire un enfant. „ Je suis enceinte actuellement de ses „ œuvres, & je dois accoucher d'un „ grand personnage, qui anéantira les „ Jésuites, réduira en poudre tous les „ Hérétiques, détruira l'Empire des „ Turcs, & reformera le luxe de la „ Cour de Rome. „ *Cette fille est-elle enceinte? demandai-je à l'homme qui me conduisoit.* " Oui, Monsieur, me „ dit-il, elle l'est: véritablement l'on

„ ignore de qui, & l'on croit que la „ crainte qu'elle a eue qu'on ne connût sa foiblesse, l'a fait devenir „ folle. „ Chez les Péruviens, sage & savant Abukibak, la prétendue concubine de S. Paris eût trouvé dans tous les esprits une aveugle croyance; on n'eût point regardé comme une chose extraordinaire que le bon Diacre eût quitté pour quelque temps le céleste séjour, pour venir prendre ses ébats sur la terre. Ces peuples ont des filles, ou des Religieuses, consacrées au service du Soleil. Si elles deviennent enceintes, elles doivent être brûlées par les loix, mais dès qu'elles assurent que c'est le Soleil qui les a connues, leur grossesse devient respectable (1). A coup sûr, dans un pays où l'on croit

(1) In peruvii Regni finibus receptum, Solem colere: quod Ingæ Reges pro Firmamento aut Insigni Dominationis instituerunt, cum essent Dii antea diversi. Illorum solemne, Templa ubique Soli erigere, ampla, magnifica, auro laqueata aut strata. In iis castæ aliquot Virgines, quarum pudicitia devota: nec fas polluere, nisi ut luerent morte. Excusatur si qua juravit compressam se & ex eo uterum ferre. Lepsii Monit. & Exempl. Politica, Cap. III. pag. 27.

que le Soleil interrompt sa course pour venir coucher avec une fille, on ne regarderoit pas comme une extravagance, de prétendre qu'un Saint Janséniste puisse faire des bâtards.

La folie de la troisieme femme qu'on me montra, étoit encore plus singuliere que celle de la seconde. Sa fantaisie étoit de baiser le bouton de la culotte de tous les Révérends Peres Jésuites qu'elle rencontroit. En eût-elle trouvé un chez le Pape, au lieu de courir à la pantoufle du Saint Pere, elle eût été se prosterner devant la culotte de l'Ignacien. Elle se figuroit qu'il y avoit autant de vertu dans toutes celles de ces Révérends Peres, que dans les Reliques les plus opérantes. Si cette Dévote fût née dans le Royaume de Golconde, ou dans celui de Bisnagar, il lui eût été permis de baiser non-seulement le bouton de la culotte, mais encore bien d'autres pieces. Les Faquirs, ou Jésuites Golcondois sont fort accoutumés à recevoir de ces baisers si extravagants en Europe. Les Auteurs nous apprennent *qu'on voit les Dévotes venir baiser à ces Faquirs les parties du corps*

*les plus cachées, ſans que pour cela ils détournent tant ſoit peu les yeux.* Je ne voudrois pas jurer que ſi cette mode s'établiſſoit en Europe, les Moines y euſſent autant de gravité. Plus d'un Cordelier lorgneroit tendrement la dévote Baiſeuſe, & malheur à celles qui auroient des lunettes; car on verroit bien ſouvent arriver le cas dont l'ingénieux la Fontaine a fait le ſujet d'un de ſes Contes, & qui cauſa la perte des Beſicles de la vieille Abbeſſe.

Laiſſons la plaiſanterie, ſage & ſavant Abukibak, & plaignons les hommes, en conſidérant la foibleſſe de leurs eſprits. Que devient cette raiſon, cette lumiere naturelle dont certains Philoſophes parlent tant? N'a-t-elle été accordée qu'à de certains peuples? L'ame des autres n'eſt donc ni de la même nature, ni de la même eſpece que la leur. A-t-elle été donnée également à tous les hommes? D'où vient agiſſent-ils ſi diverſement? Qui ſont les ſages? Qui ſont les fous? Chacun veut connoître le vrai: où trouver des Juges ſans préjugés, qui puiſſent décider cette diſpute?

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukibak.

## LETTRE LXX.

*Le Cabaliste* Abukibak, *au studieux* Ben Kiber.

LE parallele que tu fais, studieux ben Kiber, dans ta derniere Lettre entre les extravagances de plusieurs insensés Européens & les usages de certains peuples Asiatiques, Afriquains, &c. m'a fait réfléchir aux mœurs des Nations anciennes. Je crois pouvoir établir, après un mûr examen dans lequel j'ai tâché d'éloigner autant qu'il m'a été possible, tous les préjugés, qu'il en a été dans tous les temps, ainsi que dans les nôtres, & que plusieurs peuples ont toujours eu des coutumes directement opposées à celles des autres; de sorte qu'un homme qui passoit pour très-sage parmi les premiers, auroit été regardé comme un extravagant chez les autres. Je vais encore plus loin, & je soutiens que soit chez les Modernes, soit chez les Anciens, toutes les Nations, même les plus civilisées, avoient & ont encore plusieurs usages directement opposés à

la raiſon. Un Philoſophe qui les conſidere avec quelque attention, en connoît d'abord le ridicule.

Je te communiquerai, ſtudieux ben Kiber, les réflexions que j'ai faites, en liſant Herodote & Diodore de Sicile, ſur les mœurs & les loix des principaux peuples anciens. Je rapporterai d'abord purement & ſimplement ce qu'en diſent ces Auteurs; enſuite je remarquerai les choſes abſurdes, ridicules, puériles, dont ils étoient zélés obſervateurs. Les Lettres que je t'écrirai ſur ce ſujet, pourroient ſervir à l'hiſtoire des égarements de l'eſprit humain.

Commençons par les Egyptiens. Comme ils ont, dit Herodote (1), un air & une riviere, dont la nature eſt différente de celle des autres, ils ſe ſont auſſi établi des loix & des ordonnances, pour la plupart différentes de celles qu'on obſerve aux autres pays. Les femmes conduiſent parmi eux tout le commerce, elles tiennent taverne, & demeurent aux boutiques, tandis que les

(1) Herod. Liv. II. pag. 227. Je me ſers dans cette Lettre, ainſi que dans les autres, de la Traduction de du Ryer.

hommes filent dans la maison. Les autres Nations font leurs tissures en montant, & les Egyptiens en abaissant; les hommes y portent les fardeaux sur leurs têtes, les femmes sur leurs épaules; les femmes pissent debout, & les hommes s'abaissent pour cela. Il ne leur est pas permis de vuider leur ventre hors de la maison; mais ils mangent dehors & dans les rues, & disant pour raison que les choses déshonnêtes, mais nécessaires, doivent se faire en secret; & que celles qui ne sont pas déshonnêtes, se doivent faire publiquement. La femme n'y sauroit être la Prêtresse d'aucun Dieu ni d'aucune Déesse; mais les hommes sont les Prêtres de tous les Dieux & des Déesses. Les enfants mâles ne peuvent être contraints de nourrir malgré eux leur pere & leur mere; mais les filles y sont contraintes, encore qu'elles ne le voulussent pas. Aux autres pays les Prêtres portent de grands cheveux; mais ils sont rasés en Egypte. Aux autres pays on a de coutume de se faire raser aux funérailles d'un parent; au contraire les Egyptiens se laissent croître les cheveux, mais ils se font couper la barbe. Aux

autres pays on a ſon vivre ſéparé de celui des bêtes ; mais les Egyptiens mangent avec les bêtes. Les autres peuples vivent d'orge & de froment, & c'eſt une honte aux Egyptiens de vivre des choſes qui en ſont faites ; ils font leur pain d'une eſpece de grain, qui eſt entre l'orge & le froment. Ils pétriſſent & remuent la farine détrempée en eau, avec les pieds, & manient la fange & la boue avec les mains. Les autres laiſſent les parties naturelles comme la Nature les leur a données, excepté ceux qui ont été inſtruits par les Egyptiens; mais les Egyptiens ſe font circoncire... Les Prêtres ſe raſent tout le corps de trois en trois jours afin que quelque vermine, ou quelque autre ſorte d'ordure ne s'engendre point en des hommes qui préſident au culte des Dieux... Ils ne font aucune dépenſe des biens qui leur appartiennent ; mais chacun d'eux a chaque jour ſa portion des viandes ſacrées, qu'on leur donne toutes cuites, & plus même qu'il ne leur faut, de chair de bœuf & d'oye. On leur donne auſſi du vin, ſans qu'ils ſe mettent en peine de rien chercher ; mais il ne leur eſt pas permis de

manger du poiſſon. Les Egyptiens ne ſement point de feves, & ne les mangent ni crues, ni cuites, & les Prêtres ne peuvent ſeulement les regarder, s'imaginant que cette ſorte de légume eſt immonde.

Examinons, ſtudieux ben Kiber, combien d'impertinences & de folies il y a dans les coutumes bizarres du plus ancien des peuples, ou du moins de celui chez lequel nous découvrons les premieres traces des Sciences & des Arts. Ne nous arrêtons pas aux hommes, *filant dans l'intérieur des maiſons*, & aux femmes, *vendant le vin dans les tavernes*. Accordons encore aux deux ſexes la liberté de piſſer comme ils le jugeront à propos, laiſſons-les ſupporter les coliques les plus violentes plutôt que d'oſer *vuider leur ventre hors de leur maiſon*, permettons *qu'ils mangent, expoſés aux injures de l'air*, ſans pouvoir dîner, ou ſouper dans leurs appartements; mais en leur donnant autant de permiſſion, ne ſoyons pas auſſi indulgents ſur la loi qui *diſpenſe les enfants mâles de nourrir leurs parents*. Eſt-ce que les garçons ont moins d'o-

bligations que les filles à leur pere & à leur mere? Sont-ils d'une espece différente de celle de leurs parents? Ne leur appartiennent-ils qu'en partie? Quel bizarre & criminel usage! Il faut être privé non-seulement de la raison, mais de tous sentiments humains, pour ne pas en être révolté. Que dirons nous de la coutume *de manger avec les bêtes*, n'est-elle pas bien singuliere, sur-tout dans des gens qui en d'autres occasions étoient esclaves de la propreté, & se lavoient avec tant de soin? Celle *de détremper la farine avec les pieds*, *&* *de manier la fange & la boue avec les mains*, n'est pas moins crasseuse & moins particuliere. Quant aux usages des Prêtres, quelque ridicules qu'ils soient, trois mille ans n'ont pu les détruire, & ils sont encore en vogue aujourd'hui chez la moitié des Européens, où une foule de fainéants, vêtus d'une maniere comique, *sans faire aucune dépense de leurs biens*, consumant celui des gens du Monde, *mangent la portion des viandes quêtées, qu'on leur donne toutes cuites. On leur apporte aussi du vin; mais il est défendu à plu-*

*sieurs de manger du bœuf & du mouton*; ils ne peuvent vivre qu'avec du poisson. La seule différence qu'il y a entre les folies des Egyptiens & des Européens est bien petite; car il est aussi ridicule de se figurer que la Divinité soit fort honorée parce qu'on ne mange pas de poisson, que parce qu'on s'abstient au contraire de la viande. Il faut être bien extravagant pour se figurer qu'un brochet dans l'estomac d'un Prêtre offense mortellement le Ciel; mais il faut ne l'être pas moins pour penser qu'une perdrix, mangée par un Chartreux, met le Moine au fond des Enfers. Quelle folie d'ériger Dieu en Intendant ou en Maître-d'hôtel, qui regle la table de quelques particuliers! L'horreur que les Egyptiens avoient pour les feves, & la crainte que les Prêtres avoient que leur vue ne souillât la pureté de leur ministre, est le comble de l'extravagance. Qu'est-ce qu'une feve, sinon un morceau de terre inanimée, ainsi que l'est un autre légume. Est-ce le suc qu'elle contient, qui peut corrompre l'ame? C'est assez de s'en interdire l'usage? mais pour s'en défendre la vue,

il falloit qu'il s'en détachât certaines particules bien subtiles & bien venimeuses. Aujourd'hui le bon sens & la raison ont fait évanouir ce poison dangereux, on mange des feves comme des pois. Le venin de ce premier légume passe sur la viande pendant un certain temps de l'année; peut-être que dans quatre ou cinq cents ans le Carême & les Vigiles auront le même sort que les rêveries Egyptiennes. Passons des Egyptiens aux Ethiopiens.

„ Les Ethiopiens (1), dit Diodore „ de Sicile, ont plusieurs loix fort dif„ férentes de celles des autres peuples, „ sur-tout pour ce qui regarde l'élec„ tion des Rois. Les Prêtres choisis„ sent les plus honnêtes gens de leur „ corps; & les enfermant comme dans „ un cercle, celui de ces deniers que „ prend au hazard un des Prêtres qui „ entre dans le cercle, en marchant & „ en sautant comme un Æegyppan ou „ un Satyre, est déclaré Roi sur le „ champ, tout le peuple l'adore com„ me un homme chargé du gouver-

(1) Diodore, Liv. III. pag. 266. Je me sers de la Traduction de l'Abbé Terrasson.

» nement par la Providence Divine.
» Le nouvel Elu commence à vivre de
» la maniere qui lui est prescrite par
» les loix. En toutes choses il suit la
» coutume du pays, ne punissant & ne
» récompensant que selon les regles
» établies dès l'origine de la Nation.
» Il est défendu au Roi de faire mourir
» aucun de ses sujets, quand même il
» auroit été déclaré en jugement digne
» du dernier supplice; mais il envoie
» un Officier qui lui apporte le signal
» de la mort; & aussi tôt le criminel
» s'enferme dans sa maison, & se fait
» justice lui-même. Il ne lui est point
» permis de s'enfuir en des Royaumes
» voisins, & de changer ainsi la peine
» de mort en un bannissement, com-
» me font les Grecs. On raconte à ce
» sujet qu'un certain homme, ayant
» vu cet ordre de mort qui lui étoit en-
» voyé de la part du Roi, & songeant
» à s'enfuir hors de l'Ethiopie, sa mere
» qui s'en doutoit, lui passa sa ceinture
» autour du col, sans qu'il osât se dé-
» fendre, & l'étrangla ainsi, de peur,
» disoit-elle, que son fils ne procurât
» par sa fuite une plus grande honte à

„ sa famille. Il y avoit quelque chose
„ encore de plus extraordinaire dans
„ ce qui regardoit la mort des Rois.
„ Les Prêtres qui servent à Méroé, y
„ ont acquis un très-grand pouvoir.
„ Ceux-ci, quand il leur en prenoit
„ fantaisie, dépêchoient un courier au
„ Roi pour lui ordonner de mourir. Ils
„ lui faisoient dire que les Dieux l'a-
„ voient ainsi réglé, & que ce seroit
„ un crime de violer un ordre qui ve-
„ noit de leur part. Ils ajoutoient plu-
„ sieurs autres raisons qui surprenoient
„ aisément des hommes simples, préve-
„ nus d'une ancienne coutume, & qui
„ n'avoient pas assez de force d'esprit
„ pour résister à ces commandements
„ injustes. En effet, les premiers Rois
„ se sont soumis à ces cruelles ordon-
„ nances sans aucune autre contrainte
„ que celle de leur propre superstition.
„ Ergamenès, qui regnoit du temps de
„ Ptolomée II, & qui étoit instruit
„ de la Philosophie des Grecs, fut le
„ premier qui osa secouer ce joug ridi-
„ cule. Ayant pris une résolution vrai-
„ ment digne d'un Roi, il s'en vint avec
„ son armée attaquer la forteresse, où
„ étoit

„ étoit autrefois le Temple d'or des „ Ethiopiens. Il fit égorger tous les „ Prêtres, & institua lui-même un cul- „ te nouveau. Les amis du Prince se „ sont fait une loi qui subsiste encore, „ quelque singuliere qu'elle soit; lorf- „ que leur maître a perdu l'usage de „ quelqu'une des parties de son corps, „ par maladie, ou par quelque acci- „ dent, ils se donnent la même infir- „ mité, croyant que c'est une chose „ honteuse, par exemple, de marcher „ droit à la suite d'un Roi boiteux, „ & il leur paroît absurde de ne pas „ partager avec lui les incommodités „ corporelles, puisque la simple amitié „ nous oblige à prendre part à tous „ les biens & à tous les maux qui arri- „ vent à nos amis. Il est même fort „ commun de les voir mourir avec „ leurs Rois, & ils pensent qu'il leur „ est glorieux de donner ce témoignage „ d'une fidélité constante. De là vient „ que chez les Ethiopiens, il est diffi- „ cile de former aucune entreprise con- „ tre le Roi, par l'attention que tous „ ses amis apportent à leur conserva- „ tion commune. Ce sont-là les loix

„ & les coutumes des Ethiopiens qui „ demeurent dans la capitale, & qui „ habitent l'isle de Méroé, & cette „ partie de l'Ethiopie qui touche à „ l'Egypte. „.

Dans ma premiere Lettre je te communiquerai mes réflexions sur tant d'usages singuliers.

Porte-toi bien, studieux ben Kiber.

---

## LETTRE LXXI.

Abukibak, *au studieux* ben Kiber.

SI les Souverains Ethiopiens étoient forcés de se conformer aux loix du pays, & si par un réglement aussi sage qu'inviolable, ils ne pouvoient les enfreindre sous quelque prétexte que ce fût, en revanche la maniere dont ils étoient élus, étoit bien folle & bien ridicule. Y a-t-il rien de si absurde que d'enfermer dans un cercle un nombre de personnes qui sautent & cabriolent, & de choisir pour Roi celui de ces saltinbanques qu'on saisit au hazard? J'aimerois autant qu'on prît un Monarque

ſur le tombeau de S. Paris, & qu'on érigeât en Souverain quelque fameux convulſionnaire.

La ſoumiſſion *aveugle que les Ethiopiens avoient pour les ordres de leurs Souverains*, n'eſt pas moins condamnable, quoiqu'elle ſoit encore établie aujourd'hui chez les Turcs, & peut-être chez d'autres peuples beaucoup plus policés. N'eſt-il pas naturel qu'un homme cherche à conſerver ſa vie, & le fanatiſme qui lui en ôte le pouvoir, ne doit-il pas être bien fort ? Un Ethiopien qui négligeoit les moyens de fuir la mort qu'on lui deſtinoit, étoit un fou ; un Turc qui agit de même n'eſt pas plus ſage, & toutes les coutumes qui ſont fondées ſur des principes opposés à ceux de la Nature, ne prennent leur ſource que dans le fanatiſme, & ne ſont ſoutenues que par la force des préjugés. Dès que les hommes viennent à ouvrir les yeux, dès qu'ils font uſage de la raiſon, ils s'apperçoivent de leur erreur, comprennent combien il leur eſt important de les abandonner entiérement. L'exemple d'Ergamenès qui s'affranchit du joug ſous lequel

avoient gémi ses prédécesseurs ; en est une preuve évidente. La connoissance de la Philosophie des Grecs, c'est-à-dire, la liberté de penser, de réfléchir & de raisonner, lui fit voir les malheurs des Rois auxquels il avoit succédé ; il comprit qu'il devoit s'affranchir de la tyrannie des Prêtres qui en avoient fait périr plusieurs. Il falloit que les Souverains qui avoient régné avant lui, fussent bien stupides pour se résoudre à mourir tranquillement, lorsque les Prêtres de Méroé jugeoient à propos de leur ordonner de partir de ce Monde. Si les Ecclésiastiques étoient les maîtres aujourd'hui de donner des ordres à leurs Princes pour faire un pareil voyage, il seroit plus dangereux d'être Souverain, que Mineur, ou Grenadier. On verroit tous les jours des Lettres de cachet expédiées aux Rois, qui ne laisseroient pas gouverner les Ecclésiastiques, & le moindre impôt qu'on mettroit sur le Clergé, feroit donner un ordre au Souverain de se rendre en diligence en Paradis, si tant est qu'on ne l'exilât pas en Purgatoire, & qui pis est, en Enfer. Les Prêtres modernes

sans doute ne se feroient pas un plus grand scrupule que les anciens, de faire entrer le Ciel dans leur dessein. Nous pouvons en juger par les manœuvres réciproques des Jansénistes & des Molinistes, qui ne manquent jamais d'autoriser par la Religion tous les crimes qu'ils commettent, & tous les maux qu'ils se font mutuellement.

Venons à présent, studieux ben Kiber, à la folie de ces courtisans qui se faisoient estropier ou mutiler, pour imiter les défauts corporels de leurs Princes; & qui pensoient que *c'étoit une chose honteuse de marcher droit à la suite d'un Roi boiteux*. Si l'on obtenoit aujourd'hui des charges & des emplois en faisant des extravagances aussi grandes, je ne doute pas qu'on ne vît dans la Cour d'un Roi borgne plusieurs courtisans qui se creveroient un œil; dans celle d'un boiteux, plusieurs autres qui s'estropieroient une jambe. C'est l'indifférence des Princes sur une pareille démence qui fait la différence des usages des courtisans anciens & modernes. N'imitent-ils pas autant qu'ils peuvent dans ce tems, les dé-

fauts de l'ame du Prince, parce que cette imitation les conduit aux honneurs? Ne ſont-ils pas yvrognes auprès d'un Roi qui aime le vin; débauchés, impudiques, s'il a du goût pour les femmes; ſans Religion, s'il eſt Athée? Hé quoi! Eſt-il plus honteux & plus inſenſé de défigurer l'ame que le corps? C'eſt elle qui nous éleve au-deſſus des bêtes. Un courtiſan Ethiopien qui ſe caſſoit une jambe, ne ſe ravaloit pas juſqu'à ſe ranger au rang des animaux les plus immondes; un Seigneur Européen qui ſe ſoule pour imiter ſon Souverain, & qui ſe plonge dans la crapule la plus honteuſe, ſe met à niveau d'un cochon qui ſe vautre dans ſon auge, & qui ſe gorge de nourriture.

Je penſe, ſtudieux ben Kiber, que les uſages & les coutumes des Ethiopiens étoient beaucoup plus excuſables que celles des courtiſans modernes; car ils avoient pour leurs Princes un véritable amour, puiſqu'ils mouroient librement & volontairement avec eux. Il entroit donc dans leur folie autant de zele mal entendu, que d'ambition;

mais chez les Européens, on imite souvent le même Prince qu'on hait mortellement. On se garde bien de descendre dans le tombeau avec lui; à peine au contraire y est-il, qu'on insulte à sa mémoire; on prend les mœurs & les manieres de celui qui lui succede, on agit d'une maniere toute opposée à celle dont on se conduisoit trois jours auparavant. Quel sujet à réflexions que les manœuvres des courtisans au commencement d'un nouveau regne! Convenons, studieux ben Kiber, que dans tous les temps les hommes ont extravagué; mais avouons aussi que dans le nôtre ils ont uni la folie & la mauvaise foi. Revenons aux Ethiopiens, & consultons encore Diodore de Sicile.

» Il y a (1) plusieurs autres Nations
» Ethiopiennes, dont les unes culti-
» vent les deux côtés du Nil avec les
» Isles qui sont au milieu, les autres
» habitent les provinces voisines de
» l'Arabie, d'autres sont plus enfon-
» cées dans l'Afrique. Presque tous,
» & entre autres ceux qui sont nés le

(1) Diod. liv. III. pag. 268, 269.

„ long du fleuve, ont la peau noire,
„ le nez camus, & les cheveux crépus.
„ Ils paroissent très-sauvages & très-
„ féroces, & le sont pourtant beau-
„ coup moins par tempérement, que
„ par volonté & par affectation. Ils
„ sont fort secs & fort brûlés, leurs
„ ongles sont toujours longs comme
„ ceux des animaux. Ils ne connois-
„ sent point l'humanité, il ne pous-
„ sent qu'un son de voix aigu. Ne
„ s'étudiant point, comme nous, à
„ rendre la vie plus douce & plus
„ agréable, ils n'ont rien des mœurs
„ ordinaires. Quand ils vont au com-
„ bat, les uns s'y arment de leurs
„ boucliers, faits de cuir de bœuf,
„ & ont en main de petites lances;
„ les autres portent des traits recour-
„ bés; d'autres se servent d'arcs, dont
„ le bois est de la longueur de quatre
„ coudées, & qu'ils bandent avec le
„ pied: quand ceux-ci n'ont plus de
„ traits, ils combattent avec des mas-
„ sues. Ils menent leurs femmes à la
„ guerre, & les obligent de servir dès
„ qu'elles ont un certain âge. Elles
„ portent ordinairement un anneau de
„ cuivre

„ cuivre pendu à leurs levres. Quelques-uns de ces peuples passent leur vie sans s'habiller, se couvrent seulement de ce qu'ils trouvent pour se mettre à l'abri du Soleil. Les uns coupent une queue de brebis, & se la passent entre les cuisses pour cacher leur nudité; d'autres prennent des peaux de leurs bestiaux. Il y en a qui s'entourent la moitié du corps avec des especes de ceintures faites de cheveux, la nature du pays ne permettant pas aux brebis d'avoir de la laine. A l'égard de la nourriture, les uns vivent d'un certain fruit qui croit sans culture dans les étangs & les lieux marécageux; d'autres mangent les plus tendres rejettons des arbres, dont l'ombrage les garantit de la chaleur du Midi; quelques-uns sement du *Sesame* & du *Lotos*; il y en a qui ne vivent que de racines de roseaux. La plupart d'entr'eux s'exercent à tirer aux oiseaux: & comme ils manient l'arc fort adroitement, cette chasse remplit abondamment leurs besoins; mais la plus grande partie de ces

„ peuples soutiennent leur vie avec le
„ lard & la chair de leurs troupeaux.
„ Ces Ethiopiens qui habitent au des-
„ sus de Méroé, font des distinctions
„ remarquables entre les Dieux. Ils di-
„ sent que les uns sont d'une nature
„ éternelle & incorruptible, comme
„ le Soleil, la Lune, & l'Univers en-
„ tier; que les autres, étant nés parmi
„ les hommes, se sont acquis les hon-
„ neurs divins par leurs vertus, & par
„ les biens qu'ils ont faits au Monde.
„ Ils reverent *Isis*, *Pan*, & sur-tout
„ *Jupiter* & *Hercule*, dont ils préten-
„ dent que le genre humain a reçu le
„ plus de bienfaits. Quelques Ethio-
„ piens cependant croient qu'il n'y a
„ point de Dieux; & quand le Soleil
„ se leve, ils s'enfuient dans leur ma-
„ rais, en blasphémant contre lui,
„ comme contre leur plus cruel enne-
„ mi. Les Ethiopiens different encore
„ des autres Nations dans les honneurs
„ qu'ils rendent à leurs morts. Les uns
„ jettent leurs corps dans le fleuve,
„ pensant que c'est la plus honorable
„ sépulture qu'on puisse leur donner;
„ les autres les gardent dans leurs mai-

„ sons, enfermés dans des niches de „ verre, croyant qu'il sied bien à des „ enfants d'avoir toujours devant les „ yeux le visage de leurs parents, & à „ ceux qui surviennent, de conserver „ la mémoire de leurs prédécesseurs; „ d'autres enferment les corps morts „ dans des cercueils de terre cuite, & „ les enterrent aux environs des Tem- „ ples. Ils regardent comme le plus in- „ violable des serments, celui qui se „ fait sur les morts. En certaines con- „ trées les Ethiopiens donnent la royau- „ té à celui d'entr'eux qui est le mieux „ fait, disant que les deux plus grands „ dons de la fortune sont la Monarchie „ & la belle taille. Ailleurs, ils la dé- „ ferent au pasteur le plus vigilant, „ comme à celui qui aura le plus de „ soin de ses sujets. D'autres choisissent „ le plus riche, dans la pensée qu'il „ sera plus en état de secourir les peu- „ ples. Il y en a d'autres qui prennent „ pour Rois ceux qui sont les plus „ forts, estimant dignes de la pre- „ miere place ceux qui sont les plus „ capables de les défendre dans les „ combats. "

Ce nouveau passage, studieux ben Kiber, va nous fournir bien de sérieuses réflexions. Elles demandent une plus longue étendue, que celle que nous donnons ordinairement à nos Lettres, nous les réserverons pour la premiere que je t'écrirai.

Porte-toi bien.

---

## LETTRE LXXII.

*Le Cabaliste* Abukibak, *au studieux* Ben Kiber.

PArcourons, studieux ben Kiber, les coutumes & les usages bizarres de ces Ethiopiens, si différents des premiers dont nous avons parlé. L'envie qu'ils avoient de paroître *très-sauvages & très-féroces, quoiqu'ils le fussent pourtant beaucoup moins par tempérament, que par volonté & par affectation*, marque bien jusqu'où peut aller l'égarement de l'esprit humain. N'est-il pas étonnant que des hommes qui avoient en eux-mêmes les principes de l'humanité, qui la connoissoient, qui en sou-

tenoient tout le bon, tout le vrai, tout l'utile, cherchassent à s'approcher des bêtes le plus qu'il leur étoit possible, & fissent consister leur plus grande gloire à les imiter dans leur férocité? Que ceux qui prétendent que l'homme par sa nature ne cherche qu'à être instruit, & suit les conseils qu'on lui donne, dès qu'il les croit utiles à son bonheur, répondent quelque chose à un exemple aussi frappant que l'est celui de ces peuples. Ils cherchoient à s'éloigner de tout ce qui pouvoit leur procurer les commodités des autres Nations; la vie animale avoit pour eux plus de charmes que celles des habitants de la ville la mieux policée.

La coutume qu'ils avoient *de conduire leurs femmes à la guerre*, quoique ridicule, ne me surprend pas; elle dure encore chez les Allemands, & le plus petit Sous-Lieutenant d'Infanterie mene avec lui Madame la Sous-Lieutenante. Lorsqu'une armée Impériale est en marche, il y a toujours une colonne composée de femmes & de leurs équipages. Jugez, studieux ben Kiber, s'il convient à des gens qui ne doivent son-

ger qu'à se battre, d'être occupés du soin de leur ménage. Que des peuples barbares ayent pu conserver la coutume de mener à la guerre leurs femmes, cela n'a rien de bien extraordinaire; mais qu'aujourd'hui en Allemagne, & dans bien d'autres pays on n'ait pas ordonné aux Officiers de ne point conduire les leur à l'armée, c'est une chose que je ne comprends point. Il faut qu'on pense en Allemagne que les prieres des femmes valent pour le gain d'une bataille celles de Moyse; je ne sais pourtant pas si elles tiennent les mains levées au Ciel, tandis que leurs maris combattent.

La Religion des Ethiopiens qui habitoient au-dessus de Méroé, n'avoit rien qui doive paroître aujourd'hui extraordinaire aux trois quarts de l'Europe : ils divisoient leurs Dieux en deux classes; „ les uns étoient d'une nature éternelle & incorruptible; les autres, „ étant nés parmi les hommes, s'étoient acquis les honneurs divins par „ leurs vertus, & par les biens qu'ils „ ont faits au Monde. " On dira qu'il est absurde de vouloir qu'une chose

créée puisse jamais acquérir les perfections du Créateur, que l'ordre naturel & absolu des choses demande nécessairement qu'il y ait toujours une différence entre le pouvoir de celui qui produit, & la puissance de la chose produite; on prouvera que la nature divine ne peut être communiquée à de simples mortels; on conclura ensuite qu'il étoit donc ridicule de placer des hommes morts au rang des Divinités éternelles. On raisonnera très-bien, en parlant de cette maniere; mais la même personne qui fera ces objections, ne s'appercevra pas qu'elle agit aussi ridiculement que ces Ethiopiens qu'elle condamne. Elle admet, ainsi qu'eux, une Divinité d'une nature éternelle & incorruptible, & un nombre infini de demi-Dieux, qui avant de jouir des honneurs divins, ont vécu plusieurs années parmi les hommes. L'Europe est remplie de Temples, dédiés à S. François, à S. Anselme, à S. Ignace, &c. L'encens fume perpétuellement sur leurs Autels, on leur adresse les vœux les plus ardents, on implore leur secours, on leur offre des présents; que faisoient

de plus les Ethiopiens pour leurs Dieux subalternes ? On dira peut-être que tout ce qu'on obtient de ces demi-Dieux modernes, n'est que par leur intercession auprès de la Divinité *éternelle & incorruptible*. Les Ethiopiens & tous les Payens pourroient répondre la même chose ; car quoiqu'ils priassent les Dieux subalternes, ils n'ignoroient pas que ces Dieux ne pouvoient rien sans la volonté de *Jupiter*. Lorsque Troye fut détruite, *Vénus* voulut en vain la secourir (1), *Jupiter* avoit résolu sa destruction ; les Dieux *Pénates* ne purent point le servir. Saint Augustin dans sa *Cité de Dieu*, plaisante vivement (2) sur les Divinités, en qui les

(1) Ipse pater Danais animos viresque secundas
Sufficit ; ipse Deos in Dardana suscitat arma ?
Eripe, Nate, fugam, finemque impone labori,
Nusquam abero, & tutum patrio te limine sistam.
Dixerat, & spissis noctis se condidit umbris.
Apparent diræ facies, inimicaque Trojæ
Numina magna Deûm.
Tum vero omne mihi visum considere in ignes
Ilium & ex imo verti Neptunia Troja.
Virgil. Æneid. Lib. 2.

(2) Nec ideo Troja periit, quia Minervam perdidit. Quid enim prius ipsa Minerva perdiderat,

Troyens avoient la plus grande confiance; il demande comment est-ce que *Minerve* auroit pu les défendre contre les Grecs, puisqu'elle n'eut pas le pouvoir de garantir ses Gardiens, lorsqu'on vint enlever son simulacre sur son Antel. Il se moque des Ròmains d'avoir cru (1) que les Dieux *Pénates*

ut periret? An forte custodes suos? Hoc sane verum est: illis quippe interemptis potuit auferri, neque enim homines à simulacro, sed simulacrum ab hominibus servabatur Quomodo ergo colebatur ut patriam custodiret & cives, quæ suos non valuit custodire custodes? August. de Civit. Dei: Liv. 1. Cap. 2. pag. 4. Tom. 7. Edit. Paris.

(1) Apud hunc ergo Virgilium nempe Juno inducitur infesta Trojanis, Æolo ventorum regi adversus eos irritando dicere.

Gens inimica mihi Tyrrhenum navigat æquor.
Ilium in Italiam portans, victosque Penates.

Itane istis Penatibus victis, Romam, ne vinceretur prudentes commendare debuerunt? Sed hoc Juno dicebat velut irata mulier, quid loqueretur ignorans. quid Æneas ipse pius totiens appellatus? Nonne ita narrat?

Panthus Otriades arcis Phoebique Sacerdos,
Sacra manu, victosque Deos, parvumque nepotem.
Ipse trahit, cursuque amens ad limina tendet.

Nonne Deos ipsos, quos victos non dubitat dicere,

des Troyens, vaincus & chassés, les avoient rendus invincibles. Qu'auroit répondu ce Pere de l'Eglise? Si les Payens lui avoient dit: "Vous nous
„ faites un reproche que nous sommes
„ en droit de vous faire. Les Saints, aux-
„ quels vous accordez pour le moins
„ autant de pouvoir que nous aux demi-
„ Dieux, ne sont-ils pas vaincus quel-
„ quefois? Lorsque S. Paul prie pour
„ un peuple, & S. Pierre pour un au-
„ tre, il faut que la perte ou le gain de
„ la bataille décide du pouvoir de l'in-
„ tercesseur. Si vous prétendez qu'il n'y
„ a jamais qu'un Saint qui intercede,
„ & que lorsqu'il demande une chose,
„ les autres y consentent, je vous sou-
„ tiendrai que vos demi-Dieux sont
„ moins parfaits que les nôtres, puis-
„ qu'ils vous abandonnent, & qui pis

sibi potius quam se illis perhibet commendatos, cum ei dicitur.

Sacra suosque tibi commendat Troja Penates.

Si igitur Virgilius tales Deos & victos dicit, & ut vel victi quoquo modo evaderent homini commendatos, quæ dementia est existimare his tutoribus Romam sapienter, fuisse commissam, & nisi eos amisisset, non potuisse vastari. Id. ibid.

„ eſt, après avoir reçu vos préſents ; „ c'eſt-là une noire ingratitude. Si vous „ prétendez qu'ils ſe conforment dans „ leur demande aux volontés de la „ Divinité ſuprême, je vous répon- „ drai que nos demi-Dieux font de „ même, & qu'ainſi les Dieux *Péna-* „ *tes* des Troyens furent vaincus dans „ la Phrygie, parce que *Jupiter* l'or- „ donnoit ainſi, & vainquirent dans „ l'Italie par la même raiſon. "

Convenons, ſtudieux ben Kiber, que le ſentiment qui admet des Avocats & des Procureurs pour plaider la cauſe des hommes devant la Divinité, eſt auſſi ridicule que faux. Les Ethiopiens ſont tombés à ce ſujet dans une erreur groſſiere, les Européens imitent leur égarement. La Divinité qui voit, qui connoit le paſſé, le préſent, le futur, qui regle par ſa volonté ſeule & par ſa ſageſſe tous les événements, n'a pas beſoin comme un juge, dont les connoiſſances ſont bornées, d'un ſolliciteur qui l'inſtruiſe des cauſes qu'il doit juger. Les ſeuls mémoires ſur leſquels elle ſe détermine, ſont la vertu, la juſtice & la piété de ceux qui méritent

d'être récompensés, & les vices de ceux que sa justice l'oblige de punir.

Les Ethiopiens qui croyoient qu'il n'y avoit point de Dieux, & qui quand le *Soleil se levoit, s'enfuyoient dans leurs marais en blasphémant contre lui, comme contre leur plus cruel ennemi*, nous doivent rendre plus attentifs à ne pas supposer pour des preuves évidentes de l'existence de Dieu, celles qui sont très-douteuses, pour ne pas dire fausses; tandis qu'on en a un grand nombre d'invincibles. Locke & bien d'autres grands Philosophes ont agi prudemment, en n'employant pour la défense de la premiere des vérités que des arguments, exempts de toute retorsion & de tout doute. Comment veut-on apporter pour preuve de l'existence de Dieu le consentement universel de tous les peuples, puisqu'il est constant que dans tous les temps il y a eu des hommes assez aveuglés & assez ignorants, pour ne pas comprendre la nécessité absolue de l'existence d'une Divinité? De nos jours on a découvert des Nations entieres, aussi peu éclairées que les anciens Ethiopiens. Un Historien

estimé, & qui ne sauroit être soupçonné de vouloir favoriser l'impiété, nous apprend (1) qu'il a vu & connu des peuples qui n'avoient aucune idée de l'existence de Dieu. Ainsi, convenons de bonne foi que l'homme, livré à lui-même & privé des secours qui conduisent sa raison, peut méconnoître la chose la plus visible; triste & mortifiant aveu pour la vanité humaine, mais qui n'est pas moins véritable!

Les raisons qui obligeoient les Ethiopiens à choisir un Roi, me paroissent à peu près les mêmes que celles qui déterminent aujourd'hui certains Européens à l'élection d'un Monarque. Très-souvent à Constantinople un Prince a été élevé sur le Trône, au préjudice de ses aînés, parce qu'il étoit mieux fait qu'eux. Les Turcs, sur-tout les Janissaires, aiment beaucoup que leur Souverain soit beau & bien fait.

Les peuples qui élisent un Roi, ou un Magistrat absolu, se déterminent

(1) Il n'a pas paru jusqu'à présent qu'ils ayent aucune connoissance de la Divinité, ni qu'ils adorent les Images. Histoire des Isles Marianes, pag. 406.

ordinairement par les autres causes qui faisoient agir les Ethiopiens. Il me semble cependant que les anciens avoient un avantage considérable sur les Polonois ; car l'intérêt particulier chez ces derniers, décide ordinairement de leur voix : ils la vendent au plus offrant ; la patrie a peu de part dans leur détermination. Je pense que les Hollandois dans le choix d'un Stadthouder, les Vénitiens dans celui d'un Doge, songent au bien de l'Etat, & imitent les Ethiopiens ; mais je ne saurois accorder la même sagesse & la même vertu aux Polonois. Je suis même persuadé qu'on auroit peine à trouver dans l'antiquité un peuple, qui eût aussi mal profité du grand avantage d'élire son Souverain. Ce qui devroit faire le bonheur de la Pologne, cause ordinairement ses plus grands maux ; presque toutes les révolutions qui sont arrivées dans ces derniers temps à ce Royaume, n'ont eu d'autre source que le choix du Souverain. Il seroit heureux pour un peuple qui profite si mal du droit de se choisir un Prince, de laisser à la naissance à décider de la possession du Trône.

Je te salue, studieux ben Kiber, & te félicite de n'être point né dans un Etat, où chaque changement de regne met le peuple dans l'incertitude d'une guerre civile.

---

## LETTRE LXXIII.

*Le Cabaliste* Abukibak, *au studieux* Ben Kiber.

JE passerai, studieux ben Kiber, aux Lybiens Nomades. Ils s'étoient imposé la coutume, ou plutôt la loi de ne manger point de vaches & de cochons, les Juifs s'abstenoient de la viande de plusieurs animaux. Moyse avoit cru qu'il devoit pour le bien de leur santé la leur interdire, & ce sage Législateur craignoit sans doute que la mauvaise nourriture n'augmentât les maladies des Israélites. La même raison peut avoir été la cause que les Lybiens ne mangeoient point de cochon, la chair de cet animal, quoique délicate, étant fort contraire à la santé, & pernicieuse à ceux qui ont quelque disposition à la

lepre; maladie très-commune parmi les anciens Egyptiens, Lybiens, Israélites, &c. Mais si l'usage de s'abstenir de manger de certaines viandes peut être excusé, celui de n'oser frapper une vache est bien insensé, sur-tout lorsqu'on ne respecte cette vache que par la ressemblance qu'on pense qu'elle a avec la Divinité. Peut-on pousser la folie plus loin, que de croire que l'Etre suprême réside principalement dans un vil animal? La multiplicité des Dieux des Anciens, quelque criminelle & absurde qu'elle soit, me paroît beaucoup plus supportable que les différentes métamorphoses qu'on en racontoit. Que les Philosophes qui vantent si fort cette lumiere naturelle, & cette raison, accordée à tous les hommes, me disent si les Lybiens qui n'osoient battre une vache, de crainte d'offenser les Dieux, en étoient pourvus abondamment. Cette crainte, quelque folle qu'elle soit, subsiste cependant encore aujourd'hui dans l'esprit de plusieurs peuples, & c'est-là une preuve bien évidente que dans tous les temps les hommes ont été également extravagants. Il y avoit quelques

quelques Nations un peu plus éclairées & un peu plus sages que les autres chez les Anciens. En général chez les Modernes, les Européens sont moins aveugles que les habitants des autres parties du Monde; mais au fond ces Nations étoient toutes folles.

La coutume que certains Lybiens Nomades avoient de brûler avec de la laine les veines du haut de la tête, ou celles des temples, afin que les enfants ne fussent point sujets aux fluxions tout le reste de leur vie, me paroît avoir été copiée par les Anglois dans leur *insertion de la petite vérole.* Les Lybiens prévenoient par un mal réel une maladie qu'on n'auroit peut-être jamais eue; plus sages pourtant que les Anglois, qui tuent un grand nombre de jeunes enfants, de peur qu'ils ne soient dangereusement malades, lorsqu'ils seront plus âgés. Malgré la belle Lettre que Monsieur de Voltaire a faite sur *l'inoculation de la petite vérole*, je doute qu'il prenne envie à beaucoup de peuples de vouloir imiter les Anglois; encore moins les Circassiens, dont ils ont emprunté ce beau & salutaire usa-

ge. Je ne pense pas non plus que la maxime des Libiens soit jamais suivie, & qu'on traite jamais en Europe les jeunes gens comme les chevaux lunatiques, à qui l'on fait brûler les veines du front, & celles qui sont à côté des yeux.

Examinons de nouvelles folies. Les anciens Européens nous en fourniront en grand nombre : nous les comparerons toujours avec celles des modernes ; commençons par les Gaulois.

„ Ils sont (1), dit Diodore de Si-
„ cile, d'une grande taille, ils ont la
„ peau fraîche & extrêmement blan-
„ che. Leurs cheveux sont naturelle-
„ ment roux, & ils usent encore d'ar-
„ tifice pour fortifier cette couleur.
„ Ils les lavent fréquemment avec de
„ l'eau de chaux, & ils les rendent
„ aussi plus luisants, en les retirants sur
„ le sommet de la tête & sur les tem-
„ ples ; de sorte qu'ils ont vraiment
„ l'air de Satyres d'Ægipans. Enfin
„ leurs cheveux s'épaississent tellement,
„ qu'ils ressemblent aux crins des che-

(1) Diod Liv. V. pag. 180. Je me sers toujours de la Traduction de l'Abbé Terrasson.

„ vaux. Quelques-uns se rasent la
„ barbe, & d'autres la portent mé-
„ diocrement longue; mais les Nobles
„ se rasent les joues, & portent néan-
„ moins des moustaches qui leur cou-
„ vrent toute la bouche. Aussi il leur
„ arrive souvent que lorsqu'ils man-
„ gent, leur viande s'embarrasse dans
„ leurs moustaches, & lorsqu'ils boi-
„ vent, elles leur servent comme de
„ tamis pour philtrer leur boisson. Ils
„ ne prennent point leurs repas assis
„ sur des chaises; mais ils se couchent
„ par terre sur des couvertures de
„ peaux de loups & de chiens, & ils
„ sont servis par leurs enfants de l'un
„ & de l'autre sexe, qui sont encore
„ dans la premiere jeunesse. A côté
„ d'eux sont de grands feux garnis de
„ chaudieres & de broches, où ils font
„ cuire de gros quartiers de viande.
„ On a coutume d'en offrir les meil-
„ leurs morceaux à ceux qui se sont
„ distingués par leur bravoure; c'est
„ ainsi que chez Homere les Héros
„ de l'armée Grecque récompenserent
„ Ajax, qui s'étant battu seul contre
„ Hector, l'avoit vaincu. Ils invitent

„ les étrangers à leurs festins, & à la
„ fin du repas, ils les interrogent sur ce
„ qu'ils font, & sur ce qu'ils viennent
„ faire. Souvent leurs propos de table
„ font naître des sujets de querelle, &
„ le mépris qu'ils ont pour la vie, est
„ cause qu'ils ne se font point une affai-
„ re de s'appeller en duel; car ils ont
„ fait prévaloir chez eux l'opinion de
„ Pythagore, qui veut que les ames
„ des hommes soient immortelles, &
„ qu'après un certain nombre d'an-
„ nées, elles reviennent animer d'au-
„ tres corps. C'est pourquoi, lorsqu'ils
„ brûlent leurs morts, ils adressent à
„ leurs amis & à leurs parents défunts
„ des Lettres qu'ils jettent dans le bu-
„ cher, comme s'ils devoient les rece-
„ voir & les lire. Dans les voyages &
„ dans les batailles ils se servent de
„ chariots à deux chevaux, où monte
„ un cocher pour les conduire, outre
„ l'homme qui doit combattre. Ils s'a-
„ dressent ordinairement aux gens de
„ cheval, en les attaquant avec ces
„ traits qu'ils appellent *Saunies*, &
„ descendent ensuite pour se battre
„ avec l'épée. Quelques-uns d'entr'eux

„ bravent la mort, jusques au point
„ de se jetter dans la mêlée, n'ayant
„ qu'une ceinture autour du corps, &
„ étant du reste entiérement nuds. Ils
„ menent avec eux à la guerre des
„ serviteurs de condition libre; mais
„ pauvres, qui dans les batailles con-
„ duisent leurs chariots & leur servent
„ de gardes. Les Gaulois ont coutume,
„ avant que de livrer bataille, de cou-
„ rir à la rencontre de l'armée enne-
„ mie, dont ils défient les plus appa-
„ rents à un combat singulier, en bran-
„ lant leurs armes, & en tâchant de
„ leur inspirer de la frayeur. Si quel-
„ qu'un accepte le défi, alors ils com-
„ mencent à vanter la gloire de leurs
„ ancêtres, & leurs propres vertus: au
„ contraire, ils abaissent tant qu'ils
„ peuvent, celle de leurs adversaires, &
„ ils trouvent effectivement le moyen
„ d'affoiblir le courage de leurs enne-
„ mis. Ils pendent au col de leurs che-
„ vaux les têtes des soldats qu'ils ont
„ tués à la guerre; & leurs serviteurs
„ portent devant eux les dépouilles,
„ encore toutes couvertes du sang des
„ ennemis qu'ils ont défaits, & ils les

» suivent, en chantant des chants de
» joie & de triomphe. Ils attachent
» ces trophées aux portes de leurs mai-
» sons, comme ils le font à l'égard
» des bêtes féroces qu'ils ont prises à
» la chasse; mais pour les têtes des plus
» fameux Capitaines qu'ils ont tués à
» la guerre, ils les frotent d'huile de
» cedre, & les conservent soigneuse-
» ment dans les caisses. Ils se glorifient
» aux yeux des étrangers à qui ils les
» montrent avec ostentation, de ce
» que ni eux, ni aucun de leurs ancê-
» tres, n'ont voulu changer contre des
» trésors ces monuments de leurs vic-
» toires. On dit qu'il y en a eu quel-
» ques-uns, qui par une obstination
» barbare ont refusé de les rendre à
» ceux-mêmes qui leur en offroient le
» poids en or; mais si d'un côté une
» ame généreuse ne met point à prix
» d'argent les marques de sa gloire; de
» l'autre il est contre l'humanité de
» faire la guerre à des ennemis morts.
» Les Gaulois portent des habits très-
» singuliers, comme des tuniques pein-
» tes de toutes sortes de couleurs, &
» des hauts de chausses, qu'ils appel-

» ſent *Bracques*. Par-deſſus leur tuni-
» que, ils mettent un caſque d'une
» étoffe rayée, ou diviſée en petits car-
» reaux, épaiſſe en hyver, & légere en
» été, & ils l'attachent avec des agraf-
» fes. Leurs armes ſont des boucliers
» auſſi hauts qu'un homme, & qui ont
» tous leur forme particuliere. Com-
» me ils en font non-ſeulement une dé-
» fenſe, mais encore un ornement, on
» y voit des figures d'airain en boſſe,
» qui repréſentent quelques animaux,
» & qui ſont travaillées avec beaucoup
» d'art. Leurs caſques, faits du mê-
» me métail, ſont ſurmontés par de
» grands panaches, afin d'en impoſer
» davantage à ceux qui les regardent.
» Les uns font mettre ſur ces caſques
» de vraies cornes d'animaux, & d'au-
» tres des têtes d'oiſeaux, ou de bêtes
» à quatre pieds. Ils ſe ſervent de trom-
» pettes qui rendent un ſon barbare &
» ſingulier, mais convenable à la guer-
» re. La plupart d'entr'eux ont des cui-
» raſſes compoſées de chaînes de fer;
» mais quelques-uns contents des ſeuls
» avantages qu'ils ont reçus de la Na-
» ture, combattent tout-à-fait nuds.

„ Ils portent de longues épées, qui leur
„ pendent sûr la cuisse droite par des
„ chaînes de fer ou d'airain, quelques-
„ uns ont cependant des baudriers d'or
„ ou d'argent. Ils se servent aussi de
„ certaines piques, qu'ils appellent
„ *Lances*, dont le fer a une coudée ou
„ plus de longueur, & deux palmes de
„ largeur. Leurs saunies ne sont guere
„ moins grandes que nos épées; mais
„ elles sont bien plus pointues. Entre
„ ces saunies, les unes sont droites,
„ & les autres ont différents contours,
„ de telle sorte que dans le même
„ coup, non-seulement elles coupent
„ les chairs, mais aussi les hachent;
„ & enfin on ne les retire du corps
„ qu'en augmentant considérablement
„ la playe. "

Dès le commencement de l'examen des coutumes des anciens Gaulois, j'en découvre plusieurs qui subsistent aujourd'hui chez les François. Ils cherchent dans des vains & ridicules ornements une beauté qui n'est que dans leur imagination, troublée par la fureur de la mode. Ils imitent les Gaulois leurs ancêtres; comme eux, ils usent d'artifice

d'artifice pour fortifier la couleur de leurs cheveux. Les Gaulois cherchoient à les rougir, les François les blanchissent, ou les noircissent; la folie est égale. Vouloir corriger la Nature, & emprunter des secours étrangers pour peindre une chose aussi indifférente que la barbe & les ongles, c'est faire dépendre la beauté des hommes de ce qui fait celle des chevaux, qu'on prise selon le poil dont ils sont.

La coëffure des Gaulois ressembloit parfaitement à celle de nos Petits-maîtres; à l'aide d'une eau de chaux, ils retiroient leurs cheveux sur le sommet de la tête & sur les temples; les Modernes ont substitué de la graisse de cochon à l'eau de chaux, mais ils ont conservé le goût & l'arrangement de la chevelure. Le toupet abattu, les temples découvertes, &c. tout cela est fort à la mode; c'est dommage en vérité que les Gaulois n'aient pas eu la coutume de porter un grand sac, pendu derriere la tête. Cependant la bourse n'empêche point qu'on ne puisse dire des Petit-maîtres, qu'en voyant leurs temples & leurs oreilles découvertes, on

les prendroit pour des Satyres & des Ægypans. Lorsqu'ils portent une grande & longue queue postiche, on trouveroit encore la ressemblance plus parfaite.

Je te salue, mon cher ben Kiber, porte-toi bien, & ne cherches jamais à orner la Nature par des fadaises & des colifichets.

---

## LETTRE LXXIV.

*Le Cabaliste* Abukibak, *au studieux* Ben Kiber.

LES anciens Perses, studieux ben Kiber, offrent un vaste champ à nos réflexions. Leurs mœurs & leurs coutumes étoient, ainsi que celles des autres peuples, mêlées de bon & de mauvais. A un usage sage ils en joignoient un ridicule, & vérifioient la maxime que j'ai souvent établie dans les Lettres que je t'ai écrites, & dont tu ne parois pas moins persuadé que moi ; c'est qu'il n'est aucun peuple chez les Anciens & chez les Modernes, qui ne donne des

marques visibles de la foiblesse de l'esprit humain, & qui ne montre évidemment que la véritable raison n'est le partage que d'un petit nombre de Philosophes répandus sur la terre, parmi lesquels encore elle souffre quelquefois des éclipses bien fâcheuses, & qui prêtent des armes dangereuses aux Pyrrhoniens. Revenons aux Perses, & voyons ce qu'en dit Hérodote; il les connoissoit parfaitement.

Les Perses (1) sont curieux des coutumes des étrangers, plus que tous les peuples du Monde. Ils portent une veste à la façon des Medes, & s'imaginent qu'elle est plus belle, & qu'elle les pare mieux que la leur; & dans la guerre, & dans les combats ils s'arment comme les Egyptiens. Ils ont de la passion de goûter tous les plaisirs dont ils entendent parler: ils ont appris des Grecs l'amour des garçons; ils épousent plusieurs filles, mais ils ont beaucoup plus de concubines. Après le courage & la vertu militaire, ils n'estiment rien davantage que d'avoir beaucoup d'enfants, & celui qui en a mis

(1) Hérodote, Liv. I. pag. 129 & suiv.

plusieurs au Monde, en reçoit tous les ans des dons & des récompenses de la main du Roi. Depuis cinq ans jusques à vingt, ils n'instruisent leurs enfants qu'à trois choses; à monter à cheval, à tirer de l'arc, & à dire la vérité. Avant que d'avoir atteint l'âge de cinq ans, un enfant ne se présente point devant son pere; mais il est toujours nourri par des femmes, afin que si l'enfant meurt dans cette premiere nourriture, le pere qui ne l'a point vu, n'en conçoive point de douleur. Certes je loue cette coutume, & cette autre loi qu'ils observent, par laquelle il n'est pas permis au Roi même de faire mourir un homme pour un crime seul, ni à pas un des Perses de traiter rigoureusement ses gens pour une seule faute. Il est ordonné à chacun de considérer si les fautes que son domestique a commises, sont plus grandes que les services qu'il a rendus, & alors il lui est permis de contenter sa colere, & de faire punir un serviteur. Ils soutiennent que personne n'a jamais tué son pere ou sa mere; mais que si cela est quelquefois arrivé, on a reconnu ensuite après avoir bien examiné la chose, que ceux

qu'on croyoit parricides, étoient des bâtards ou des enfants ſuppoſés, parce qu'ils croyent aſſurément qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'un pere puiſſe être tué par ſon enfant. Il n'eſt pas permis chez les Perſes de dire ce qu'il n'eſt pas permis de faire. C'eſt parmi eux une choſe honteuſe & infame que de mentir, & de devoir de l'argent, parce qu'outre les autres raiſons, c'eſt comme une néceſſité que celui qui doit, ſoit toujours ſujet à mentir. Si quelqu'un d'entr'eux eſt infecté de la lepre, ou de maux ſemblables, il ne lui eſt pas permis d'entrer dans la ville, & d'avoir quelqu'habitude avec les autres Perſes, parce qu'ils diſent que ces maladies ſont des marques qu'on a péché contre le Soleil. Mais ils chaſſent de leur pays l'étranger qui en eſt atteint, & pour la même raiſon ils n'y veulent point ſouffrir des pigeons blancs. Ils ne piſſent, ni ne crachent point dans les rivieres, ils n'y lavent point leurs mains, & enfin ils n'y font rien de ſemblable; mais ils les ont en une particuliere vénération.

Parmi les loix & les coutumes que nous avons déja parcourues, ſtudieux

ben-Kiber, nous n'en avons guere vu de plus belles & de plus ridicules. Les usages des anciens Persans renfermoient les deux extrêmités: ils étoient très-sensés là où ils pensoient bien, & extravaguoient dans les choses où ils manquoient; il n'y avoit chez eux aucune médiocricité pour le bien & pour le mal. Les François leur ressemblent parfaitement : il n'est point de Nation moderne chez laquelle on trouve des sentiments plus grands, plus nobles, plus charitables; il n'en est aucune aussi où l'on découvre plus de légéreté, plus de petitesse & plus de folie. En parcourant les vertus & les vices des Persans, nous examinerons la conformité qu'ils ont avec les usages des François.

Les Perses étoient curieux des modes étrangeres, ils portoient une veste à la façon des Medes, parce qu'ils trouvoient qu'elle étoit plus belle, & qu'elle les paroit mieux que la leur; voilà l'amour outré des François pour la parure. Non contents de s'appliquer toute leur vie à inventer quelque mode nouvelle, ils saisissent avec avidité celle des étrangers. On voit aux culottes Angloises

ſuccéder les mantilles Eſpagnoles ; les petits chapeaux des Anglois ont été remplacés par les larges feutres des Allemands. Qu'un homme entre à Paris dans une aſſemblée, ce n'eſt pas ſon génie qu'on examine ; on n'eſt point occupé des bonnes choſes qu'il dit, l'on prend garde d'abord ſi ſon habit eſt dans le goût nouveau, s'il eſt mis comme les gens du bon air. Parlât-il ainſi que Ciceron, fût-il auſſi ſavant que Bayle, auſſi aimable que la Viſclede, une manche trop longue ou trop courte d'un doigt, un plis de moins ou de plus à ſon panier, préviennent contre lui les trois quarts de l'aſſemblée, qui lui donnent libéralement le titre de Provincial, & peut-être celui de groſſier.

Les Perſes ne ſe contentoient pas de ſoumettre à l'empire de la mode les habillements deſtinés pour la ville, ceux qui devoient ſervir pour la guerre, étoient encore de ſon reſſort ; ils s'armoient dans les combats, comme les Egyptiens. On a cru en France qu'il étoit néceſſaire d'habiller toute l'Infanterie à la maniere Pruſſienne, ou à ſupprimer les manches & les plis de tous

les habits. Quelques vieux Officiers ont vainement représenté que le juste-au-corps d'un soldat lui servant pour se couvrir la nuit dans sa tente, on ne devoit pas lui en retrancher une grande partie; mais malgré cela l'Infanterie dût-elle mourir de froid, il faut qu'elle soit soumise à la mode, & qu'elle souffre ses maux en patience, jusqu'à ce qu'il plaise à quelque Prince Allemand de mettre ses troupes en vestes longues doublées de fourrures: peut-être alors les soldats François auront autant de chaud pendant l'été qu'ils ont eu de froid durant l'hyver. Les folies, studieux ben Kiber, changent de forme & de figure de temps en temps; mais dans le fond elles sont toujours les mêmes.

*Si les Perses avoient appris des Grecs l'amour des garçons*, les Italiens ont été dans cet art des maîtres trop instructifs pour les François. Je ne m'arrêterai pas long-temps sur cet article, il est des choses que la vertu & la bienséance ne peuvent se résoudre d'approfondir. Je me contenterai de te dire qu'on brûla avec du Chaufour les procédures qu'on avoit faites contre lui.

Les mauvais plaisants disent qu'il en avoit sanctifié toutes les pages par bien des noms illustres ; les gens de probité gémissent du grand nombre de complices qu'avoit ce fameux débauché.

Le sentiment des Perses sur l'impossibilité qu'un fils assassine jamais son pere, marque le respect qu'ils avoient pour ceux qui leur avoient donné la vie. Ce respect si beau, si louable, si nécessaire au bien des familles particulieres & à celui de l'Etat, n'est guere bien établi en France. Il est vrai que si l'on y voit bien des fils désobéissants, l'on y trouve aussi bien de mauvais peres. Le temps rend les hommes plus méchants, au lieu de les rendre meilleurs.

„ La loi de pardonner la premiere „ faute d'un sujet & d'un domestique, „ & d'examiner avant de le punir, si „ les services qu'il a rendus sont plus „ grands que le crime qu'il a commis, “ est la plus belle qu'on ait peut-être jamais faite parmi les hommes. Il s'en faut bien qu'elle soit établie dans aucun pays de l'Europe, & sur-tout dans les Etats Monarchiques,

où le seul malheur d'avoir déplu au Prince, expose aux maux les plus cruels.

Dans les Cours il n'est pas nécessaire pour être perdu, de devenir coupable, il ne faut que cesser de plaire au Souverain, au Ministre, ou à la Maîtresse de l'un ou de l'autre. Un Monarque Persan imitoit dans ses jugements la sagesse de la Divinité, il avoit égard en punissant les fautes, aux foibles de l'humanité. Quel est l'homme qui puisse ne pas donner une fois en sa vie dans quelques travers? Il faut pour cela qu'il s'éleve au-dessus de l'humanité, qu'il ait reçu du Ciel une essence plus parfaite que celle des autres mortels.

L'obligation dans laquelle tous les particuliers étoient de compenser les services de leurs domestiques avec leurs défauts, me paroît une regle aussi belle, aussi équitable, & aussi digne d'un Philosophe, que la loi qui déterminoit & régloit la clémence du Prince. N'est-il pas honteux pour des Chrétiens, que des Payens ayent pratiqué des maximes plus vertueuses qu'eux? Quel est le Prince, le Marquis, le Comte qui a songé

avant de châtier un domestique, aux obligations qu'il pouvoit lui avoir, & aux services qu'il en avoit reçus? Les Persans eurent plus d'égard pour leurs esclaves, que les trois quarts des Européens n'en ont pour des hommes libres.

Nous nous sommes assez arrêtés sur les vertus des Perses, voyons extravaguer ces mêmes gens qui nous paroissoient si sensés, il n'y a qu'un instant. Ils ne connoissent plus les droits de l'hospitalité. Ils bannissent les étrangers dès qu'ils sont attaqués de la lepre, c'est-à-dire lorsqu'ils ont le plus besoin de secours. Ils manquent à leurs concitoyens pour la même raison, & ils agissent inhumainement par le prétexte le plus frivole & le plus ridicule du monde. Quelle folie de croire que la lepre étoit une marque qu'on avoit péché contre le Soleil! Est-il besoin pour être sujets au maladies qui sont le partage de l'humanité, d'avoir offensé le Ciel? La nature soumet les plus vertueux comme les plus criminels, à toutes les incommodités de la vie. D'ailleurs, n'est-il pas visible que la plupart des maladies,

& sur-tout celles du genre de la lepre, sont communiquées aux enfants par leurs peres ? Les anciens ne l'ignoroient pas, & Hipocrate assure (1) que les enfants, nés d'un pere lépreux, ont dans leur sang les principes de lepre. Comment le Soleil étoit il offensé par un enfant qui venoit au monde? Il falloit être aussi fou pour croire une pareille absurdité, que pour se figurer que cet astre eût une antipathie pour les pigons blancs.

Le respect que les Persans avoient pour les rivieres, me paroît encore bien singulier : ils n'y pissoient, ni n'y crachoient ; ils n'osoient y laver leurs mains. Peut-être appréhendoient-ils que le Soleil ne fût fâché qu'on salit des eaux qui réfléchissoient ses rayons ; mais ils auroient dû prendre garde que tous les autres hommes qui respectoient peu les fleuves & les rivieres, n'étoient ni plus sujets aux inondations, ni plus maltraités du Soleil. En vérité,

(1) Qui ex elephantico parente nati sunt, elephantici fiunt, quia in semine impuro vitia parentum remanent, quæ transferuntur in filios. Hipocrat. Lib. I. de Morb.

studieux ben Kiber, jusqu'où ne vont pas les folies des hommes ! Voyons en quelques-unes des anciens Lybiens, & continuons à parcourir les mœurs & les coutumes des principaux peuples de l'Antiquité.

„ En (1) allant, vers le midi dans
„ le continent de la Lybie, on ne trou-
„ ve plus qu'un pays désert qui est sans
„ eau, sans bêtes sauvages, sans pluie,
„ sans bois & sans aucune humidité
„ depuis l'Egypte jusqu'au Palus Trito-
„ nide. Les Lybiens Nomades mangent
„ de la chair, & boivent du lait. Tou-
„ tefois comme les Egyptiens, ils ne
„ mangent point de vaches, & ne nour-
„ rissent point de pourceaux; & même
„ les femmes de Cyrene s'imaginent
„ que c'est un crime que de frapper une
„ vache, & lui portent ce respect à cau-
„ se d'Isis qui est en Egypte, & font des
„ jeûnes & des fêtes en l'honneur de
„ cette Déesse. Mais les femmes des
„ Barcéens ne mangent jamais de
„ chair, ou de vache, ou de porc. Du
„ côté du couchant du Palus Trito-
„ nide, les Lybiens ne s'occupent point

[1] Hérodot. Liv. IV. pag. 138.

„ à nourrir du bétail, n'obſervent pas
„ les mêmes coutumes, & ne font pas
„ à leurs enfants les mêmes choſes que
„ les Lybiens Nomades ont accou-
„ tumé de faire; car les Lybiens nour-
„ riciers de troupeaux, font ce que je
„ vais dire, ſans toutefois que je veuille
„ aſſurer qu'ils faſſent tous la même
„ choſe. Quand leurs enfants ont at-
„ teint l'âge de quatre ans, ils leurs
„ brûlent avec de la laine qui a encore
„ ſon ſuif, les veines du haut de la tête,
„ quelques-uns celles des temples, afin
„ qu'ils ne ſoient point ſujets aux flu-
„ xions tout le reſte de leur vie, & di-
„ ſent que cela eſt cauſe qu'ils ſe por-
„ tent toujours bien.

Porte-toi bien, mon cher ben Kiber.

## LETTRE LXXV.

*Le Cabaliſte* Abukibak, *au ſtudieux* Ben Kiber.

POurſuivons, ſtudieux Ben Kiber, l'examen des mœurs des anciens Gaulois. Ils invitoient les étrangers à leurs

festins, les interrogeoient à la fin du repas sur ce *qu'ils faisoient, & sur ce qu'ils venoient faire, & souvent leurs propos de table faisoient naître des sujets de querelle; ils s'appelloient fort ordinairement en duel.* Voilà l'original de la plupart des fêtes & des festins des Petits-maîtres. Rarement boit-on beaucoup, sans qu'on ne porte la peine de son yvrognerie. Les trois quarts des affaires naissent dans le vin & dans la bonne chere; il semble que la Nature veuille se venger de ce qu'on cherche à la détruire par des excès pernicieux, & que la raison qu'on outrage, nous abandonne entiérement. Les bêtes nous donnent plusieurs exemples très-utiles. La quantité de nourriture qu'elles prennent, ne les fait jamais sortir de leur état naturel; on n'a jamais vu deux chiens aller s'étrangler pour avoir trop mangé & trop bu. Cette dangereuse phrénésie, causée par le plus indigne des vices, étoit réservée aux hommes, & sur-tout aux François, imitateurs malheureux des mauvaises qualités de leurs ancêtres. Comme eux, ils s'enyvrent souvent, com-

me eux, ils se battent très-aisément; & comme eux, les politesses qu'ils font aux étrangers sont accompagnées de beaucoup de curiosités; ils les leur font acheter par le nombre des questions importunes qu'ils leur font, & après avoir appris ce qu'ils veulent savoir, ils l'oublient dans un moment, & n'en font aucun usage.

Je passerois aux François la curiosité qu'ils ont de connoître les coutumes, les loix, les mœurs, les inclinations des autres peuples, s'ils mettoient à profit les éclaircissements qu'on leur donne; mais prévenus uniquement en faveur de leur façon de penser, ils ne veulent savoir celle des autres que par pure curiosité, ou que pour estimer la leur davantage. C'est agir aussi follement qu'un homme, qui, voulant connoître la pureté de plusieurs lingots d'or, éprouveroit toujours le même, se contenteroit de considérer les autres, & de juger par un seul coup d'œil qu'ils ne doivent pas être au même taux que celui en faveur duquel il est prévenu.

Les moustaches des Gaulois, *dans lesquelles les viandes s'embarrassoient lorsqu'ils*

*lorsqu'ils mangeoient & qui leur servoient comme de tamis pour philtrer leur boisson*, ont été pendant longtemps à la mode, non seulement chez les Espagnols, mais encore chez les François. Il y a cent cinquante ans que nos peres faisoient consister une partie du mérite d'un homme dans la grandeur & l'épaisseur de sa moustache; on avoit pour lors autant de soin de peigner, de cirer un morceau de poil sous le nez, qu'on en a aujourd'hui à éviter qu'il n'en paroisse aucune marque. Il y a eu des Petits-maîtres à moustache, il y en a même eu à barbe & à moustache; l'esprit humain s'accommode à toutes les choses, & les fait servir aux foiblesses dont il est susceptible.

Nous n'adressons pas aujourd'hui *à nos amis & à nos parents défunts des lettres que nous leur envoyons par d'autres morts*; mais nous leur parlons comme s'ils devoient nous entendre. Nous leur adressons des prieres, nous les chargeons de nos demandes auprès de la Divinité, & notre folie me paroît pour le moins aussi grande que celle des anciens Gaulois. N'est-il pas,

ridicule de mettre entre le Créateur & la créature un solliciteur de procès, qui parle en faveur de cette derniere? Est-ce que l'Etre suprême, qui lit dans le fond de tous les cœurs, a besoin qu'on l'instruise des nécessités des hommes, & semblable aux Souverains dont la fierté & la vanité sont les principaux attributs, faut-il pour être touché, qu'un des courtisans de sa Cour lui parle en faveur de ceux qui prétendent à ses graces? La folie d'envoyer des lettres aux morts, je le répete, me paroît beaucoup moins grande que celle de ravaler la Divinité, jusqu'à lui imputer les plus grandes foiblesses humaines.

Les coutumes que les anciens Gaulois observoient dans les combats, ressemblent beaucoup aux usages des François, du moins on y découvre le même esprit & le même génie, beaucoup d'ardeur & de vivacité dans le commencement, une bonne opinion de leur valeur, de leurs forces & de leur connoissance dans l'art militaire, une ostentation à vanter leurs victoires, & une affectation outrée à mon-

ter tout ce qui peut en rappeller la mémoire.

Est-il possible qu'il y ait des hommes assez insensés pour se vanter de posséder l'art de savoir détruire leurs semblables? De tous les égarements de l'esprit humain, celui qui porte le peuple à s'égorger mutuellement, est le plus insensé & le plus funeste. On en connoît encore mieux tout le monstrueux, lorsqu'on fait la moindre attention aux sujets ordinaires des guerres. Un Prince a quelque démêlé particulier avec un autre Souverain, aussi-tôt il envoie une armée dans son pays, il fait tuer dans deux ou trois ans quinze ou vingt mille hommes. Pendant ce temps-là il boit & mange copieusement, dort fort en sureté au milieu de son Royaume, & à deux cents lieues de son armée. Enfin, lorsque sa mauvaise humeur est diminuée, il fait la paix, devient ami du Prince dont il vouloit se venger, & se ligue avec lui pour en aller attaquer quelque autre, sans en avoir plus de sujet. Cependant les hommes périssent; la peste, la famine, la guerre les accablent tout à la fois, & le Souve-

rain dort, boit & mange toujours de même. Les mauvais succès de ses armées sont mis sur le compte des Généraux: ses courtisans l'aident à se tromper; il ne se désabuse de ses erreurs que lorsqu'il a fait périr des millions d'hommes, & qu'il voit le reste de ses peuples prêt à mourir de faim. Heureux, studieux Ben Kiber, les pays qui sont gouvernés par des Rois sages, prudent & pacifiques, qui ne font la guerre que lorsqu'il est nécessaire pour le bien de leurs sujets! Une paix durable vaut mieux que cent victoires complettes. Combien de batailles n'a pas gagnées Louis XIII. par les conseils du Cardinal de Richelieu? Le Royaume à sa mort étoit bien moins florissant qu'il ne sera à celle du Cardinal de Fleury.

Voyons encore quelque coutume des anciens Gaulois.

» En général, dit Diodore de Sicile (1), ils sont terribles à voir; ils » ont la voix grosse & rude, ils parlent » peu dans les compagnies & toujours » fort obscurément, affectant de lais-

[1] Diod. Liv. V. pag. 180.

„ ser à deviner une partie des choses
„ qu'ils veulent dire. L'hyperbole est
„ la figure qu'ils emploient le plus
„ souvent, soit pour s'exalter eux-mê-
„ mes, soit pour rabaisser leurs ad-
„ versaires. Leur son de voix est mena-
„ çant & fier, & ils aiment dans leurs
„ discours l'enflure & l'exagération,
„ qui va jusqu'au tragique ; ils sont
„ cependant spirituels, & capables de
„ toute érudition. Leurs Poëtes, qu'ils
„ appellent *Bardès*, s'occupent à com-
„ poser des Poëmes propres à leur mu-
„ sique; & ce sont eux-mêmes qui
„ chantent sur des instruments pres-
„ que semblables à nos Lyres, des
„ louanges pour les uns, & des invec-
„ tives contre les autres. Ils ont aussi
„ chez eux des Philosophes & des
„ Théologiens, appellés *Saronïdes*,
„ pour lesquels ils sont remplis de vé-
„ nération. Ils estiment fort ceux qui
„ découvrent l'avenir, soit par le vol
„ des oiseaux, soit par l'inspection des
„ entrailles des victimes, & tout le
„ peuple leur obéit aveuglément. La
„ maniere dont ils prédisent les grands
„ événements est étrange & incroya-

„ ble. Ils immolent un homme, à qui
„ ils donnent un grand coup d'épée au-
„ dessus du diaphragme ; ils observent
„ ensuite la posture dans laquelle cet
„ homme tombe, ses différentes con-
„ vulsions, & la maniere dont le sang
„ coule hors de son corps, en suivant
„ sur toutes ces circonstances les regles
„ que leurs ancêtres leur en ont laissées.
„ C'est une coutume établie parmi eux,
„ que personne ne sacrifie sans un Phi-
„ losophe ; car persuadés que ces sortes
„ d'hommes connoissent parfaitement
„ la nature divine, & qu'ils entrent,
„ pour ainsi dire, en communication
„ de ses secrets, ils pensent que c'est
„ par leur ministere qu'ils doivent ren-
„ dre leurs actions de graces aux Dieux,
„ & leur demander le bien qu'ils desi-
„ rent. Ces Philosophes, de même que
„ les Poëtes, ont un grand crédit par-
„ mi les Gaulois dans les affaires de la
„ paix & dans celles de la guerre, &
„ ils sont également estimés des Na-
„ tions alliées & des Nations ennemies.
„ Il arrive souvent que lorsque deux
„ armées sont prêtes d'en venir aux
„ mains, ces Philosophes se jettant

» tout-à-coup au milieu des piques &
» des épées nues, les combattants ap-
» paisent aussi-tôt leur fureur comme
» par enchantement, & mettent les
» armes bas. C'est ainsi que même
» parmi les peuples les plus barbares,
» la sagesse l'emporte sur la colere, &
» les Muses sur le Dieu Mars. «

Dans ce dernier portrait je trouve beaucoup de traits qui ressemblent fort à ceux d'un Gascon. Si *l'hyperbole étoit la figure que les Gaulois employoient le plus souvent, soit pour s'exalter eux-mêmes, soit pour rabaisser leurs adversaires*, les Gascons usent pour le moins aussi volontiers que leurs ancêtres, de cette figure de Rhétorique. Je ne sais même si elle étoit poussée aussi loin autrefois qu'elle l'est actuellement; ce qu'on peut assurer, c'est que de tout temps les hommes ont été également prévenus en leur faveur. Ils ont fait peu de réflexions sur leurs défauts, & se sont eux-mêmes donné les premiers l'encens qu'ils exigeoient des autres. Avec tant de défauts devroit-on avoir tant d'amour propre? La seule chose qui peut rendre les hommes moins in-

sensés, seroit de réfléchir sur leur conduite; c'est ce que bien peu d'entr'eux auront là force de faire. On ne doit donc pas espérer que nos neveux éviteront les fautes que nous avons commises.

Si malgré la bonne opinion qu'ils avoient d'eux-mêmes, les Gaulois étoient cependant *spirituels & capables de toute érudition*, les Gascons sont dans le même cas. Ils ont eu parmi eux des génies du premier ordre, & n'eussent-ils fourni à la république des Lettres que Montagne & Bayle, ils seroient en droit de le disputer aux provinces qui se vantent le plus des grands hommes qu'elles ont produits. Au reste, c'est-là une marque qu'il n'est pas impossible que du sein de l'amour propre & de la présomption, il ne puisse naître des Philosophes, & qui plus est, des Philosophes sceptiques, c'est-à-dire, des Savants modestes & retenus dans leurs décisions.

L'estime que les Gaulois avoient *pour les Saronides qui leur découvroient l'avenir, soit par le vol des oiseaux, soit par l'inspection des entrailles des victimes*, étoit une folie qui s'est perpétuée chez

chez les François. On n'eſt pas moins infatué aujourd'hui des prédictions qu'on l'étoit autrefois. Les gens ſenſés parmi les Anciens ſe moquoient de l'imbécillité de ceux qui ajoutoient foi aux Devins; les perſonnes qui font uſage de leur raiſon plaiſantent actuellement de la crédulité de ceux qui ſont la dupe des Aſtrologues & des diſeurs de bonne aventure. Aux entrailles des victimes on a fait ſuccéder des miroirs, des verres remplis d'eau, &c. & au vol des oiſeaux ou ſubſtitué des dez & des cartes, &c. La folie de connoître l'avenir a changé de méthode; mais elle eſt également forte.

Il falloit être bien imbécille pour ſe figurer que la Divinité écrivoit dans les boyaux d'un bœuf, ou d'une géniſſe les événements futurs, & que la maniere dont un oiſeau dirigeoit ſon vol, décidoit du ſort de tout un peuple. Mais ne faut-il pas l'être autant pour croire que dans le cul d'un vaſe, une vieille ſorciere ôte le voile qui cache le ſombre avenir? La police devroit employer la ſévérité la plus forte pour détruire une erreur auſſi pernicieuſe &

aussi absurde; mais nous ne ressemblons pas seulement aux Anciens par leurs folies, nous les imitons dans leur négligence. On bannissoit à Rome (1) très-souvent les Astrologues, & ils y restoient cependant. Les Magistrats crient à Paris contre les Devins, ils disent qu'il est nécessaire de les chasser; ils se contentent de parler, & n'agissent point.

Porte-toi bien.

---

## LETTRE LXXVI.

*Le Cabaliste* Abukibak, *au studieux* Ben Kiber.

LA vénération que les anciens Gaulois avoient pour leurs Théologiens, n'est point diminuée chez les François. Si c'étoit une coutume établie autrefois que " personne ne sacrifioit sans un " Philosophe, parce que ces sortes " d'hommes connoissoient parfaitement la Nature Divine, & qu'ils en-

(1) Genus hominum potentibus infidum, sperantibus fallax, quod in civitate nostra & vetabitur semper, & retinebitur. Tacit. Hist. Lib. I.

„ troient, pour ainsi dire, en commu-
„ nication; *si l'on croyoit que c'étoit*
„ *par leur ministere* qu'on devoit ren-
„ dre des actions de graces aux Dieux,
„ & leur demander les biens qu'on de-
„ sire, " on pense aujourd'hui de la même maniere, & l'on est très-persuadé que sans un Prêtre, aucun pacte, aucune convention ne peut être faite entre la Divinité & les foibles mortels. Les loix civiles ont été changées peu à peu en des mysteres de Religion. Faut-il choisir une épouse, un mariage n'est valable qu'autant qu'il est approuvé par un Prêtre; c'est lui qui a le droit d'unir pour jamais deux personnes que l'autorité du Magistrat ne sauroit entiérement séparer. Faut-il rendre des actions de graces pour le gain d'une victoire, faut-il demander au Ciel la conservation des fruits de la terre, faut-il en obtenir quelqu'autre faveur, les Prêtres seuls ont ce droit tout-puissant. Le reste des hommes ne peut que joindre ses prieres aux leurs; mais si elles étoient seules, elles ne produiroient aucun effet, ou du moins seroit-il bien foible.

On est étonné de la puissance sans bornes que les Laïques ont accordée aux Prêtres & aux Ecclésiastiques, lorsqu'on considere sans prévention jusqu'où ils ont étendu leurs droits; il n'est aucune matiere qu'ils n'aient voulu rendre du ressort de la Religion. Si le Concile de Trente eût été reçu en France pour la discipline, un Prêtre auroit plus eu de pouvoir lui seul qu'un premier Ministre. Car, enfin ce dernier, quelque crédit qu'il ait, ne sauroit violer les loix fondamentales du Royaume; mais l'autre, de son autorité privée eût pu soustraire un fils de famille au pouvoir paternel, le dispenser de l'obéissance que la Nature & les Loix Civiles l'obligent d'observer. En Espagne, en Italie, en Portugal, & dans les autres pays où le Concile de Trente est reçu sans restriction, les peres ne sont pas les maîtres du sort de leurs enfants, même dans l'âge le plus tendre. Dès qu'ils sont nubiles, ils peuvent impunément se marier; un Prêtre les unit pour toujours avec la premiere fille qui les a séduits. Lorsque je considere les abus qui proviennent d'une coutume

auſſi pernicieuſe au bien public, je ne ſaurois aſſez approuver la ſageſſe des Chiamois, qui, bien loin de croire que le mariage ſoit une cérémonie qui ne puiſſe s'accomplir que par le ſecours d'un Prêtre, défendent aux Talopoins de s'y trouver, ſous quelque prétexte que ce ſoit. Je crois que la choſe la plus utile qu'on peut faire en Europe, ſeroit d'y établir un uſage auſſi ſenſé; celui de ſe paſſer du miniſtere des Eccléſiaſtiques dans bien d'autres actions purement civiles, ne ſeroit pas moins néceſſaire. Je ne veux point cependant établir le Quakriſme; & quoique je veuille borner le pouvoir & les droits des Prêtres, je ſuis bien éloigné de prétendre qu'il ne faille point qu'il y ait des perſonnes deſtinées au ſervice Divin plus particuliérement que ne le ſont tous les hommes en général; mais je ſoutiens qu'il faut réduire leurs droits & leurs privileges, & les limiter à des bornes très-étroites: ſans cela, l'ambition ſe couvre du voile de la Religion, & ramene au Culte Divin les choſes qui en ſont les plus éloignées. Alors quoiqu'on condamne l'uſage ou-

tré des Quakres, on ne peut s'empêcher d'avouer qu'ils n'ont pas tort de dire, quand on leur demande s'ils n'ont point de Prêtres : *Non, mon ami, & nous nous en trouvons bien* (1).

Au reste, si les Ecclésiastiques modernes ressemblent aux Prêtres des anciens Gaulois par le crédit qu'ils ont sur l'esprit des peuples, il s'en faut bien qu'ils en profitent aussi sagement. Loin qu'il arrive souvent que „ lorsque deux „ armées sont prêtes d'en venir aux „ mains, ils se jettent tout à coup au „ milieu des piques pour arrêter la fu- „ reur des combattants & leur faire „ mettre les armes bas : " on a vu souvent dans les tristes & misérables guerres de Religion les Prêtres exciter au carnage les soldats qui défendoient leurs opinions, & qui étoient assez fous & assez frénétiques de se faire égorger pour des dogmes qu'ils n'entendoient point, & dont bien souvent ils n'avoient qu'une notion très-imparfaite.

La plus grande preuve que la folie des hommes augmente tous les jours, c'est la maniere dont ils se sont entre-

(1) Voltaire, Lettres sur les Anglois, Lettre I.

tués dans ces derniers temps. Les Anciens n'ont jamais connu les guerres de Religion. On ne vit point chez les Egyptiens, chez les Grecs, chez les Romains les peuples se partager entr'eux pour savoir si l'on mangeroit du mouton dans le mois de Mars, ou des œufs & de la morue; chez ces Nations le fils n'égorgea jamais son pere pour un pareil sujet. Un Auteur moderne a raison de dire que (1) *ces crimes & ces abominations étoient réservées à des dévots prêcheurs de patience & d'humilité*. Quelle dévotion, juste Dieu! que celle que produisit la journée de S. Barthelemi, & qui fit périr Henri IV. Poursuivons, studieux ben Kiber, l'exécution du projet que nous avons entrepris, & examinons encore les mœurs & les coutumes de quelques anciens peuples.

„ Les Celtes & les Ibériens se firent „ long-temps la guerre au sujet de leur „ habitation; mais ces peuples, s'étant „ enfin accordés, ils habiterent en com- „ mun le même pays, & s'alliant les uns „ aux autres par des mariages, ils prirent „ le nom de Celtibériens, composé des

[1] Voltaire, Lettres sur les Anglois, Lettre IV.

„ deux autres. L'alliance de deux Na-
„ tions ſi belliqueuſes, & la bonté du
„ terroir qu'ils cultivoient, contribue-
„ rent beaucoup à rendre les Celtibériens
„ fameux, & ce n'a été qu'après plu-
„ ſieurs combats, & au bout d'un très-
„ long-temps qu'ils ont été vaincus par
„ les Romains. On convient non-ſeule-
„ ment que leur Cavalerie eſt excel-
„ lente, mais encore que leur Infante-
„ rie eſt des plus fortes & des plus
„ aguerries. Les Celtibériens s'habillent
„ tous d'un ſayon noir & velu, dont
„ la laine reſſemble fort au poil de
„ chevre. Quelques-uns portent de lé-
„ gers boucliers à la Gauloiſe, & les
„ autres des boucliers creux & arrondis
„ comme les nôtres. Ils ont tous des
„ eſpeces de bottes, faites de poil, &
„ des caſques de fer, ornés de panaches
„ de couleur de pourpre. Leurs épées
„ ſont tranchantes de deux côtés, &
„ d'une trempe admirable. Ils ſe ſervent
„ encore dans la mêlée de poignards
„ qui n'ont qu'un pied de long. La ma-
„ niere dont ils travaillent leurs armes,
„ eſt fort particuliere ; ils cachent ſous
„ terre des lames de fer, & ils les y

„ laiſſent juſqu'à ce que la rouille ayant „ rongé les plus foibles parties de ce „ métal, il n'en reſte que les plus dures „ & les plus fermes. C'eſt de ce fer, „ ainſi épuré, qu'ils fabriquent leurs „ excellentes épées & tous leurs autres „ inſtruments de guerre. Ces armes „ ſont ſi fortes, qu'elles entament tout „ ce qu'elles rencontrent, & qu'il n'eſt „ ni bouclier, ni caſque, ni à plus forte „ raiſon aucun os du corps humain qui „ puiſſe réſiſter à leur tranchant. Dès „ que la Cavalerie des Celtibériens a „ rompu les ennemis, elle met pied à „ terre, & devenue Infanterie, elle fait „ des prodiges de valeur. Ils obſervent „ une coutume étrange : quoiqu'ils „ ſoient très-propres dans leurs feſtins, „ ils ne laiſſent pas d'être dans ceci „ d'une malpropreté extrême; ils ſe la- „ vent tout le corps d'urine, ils s'en „ frottent même les dents, eſtimant „ que cette eau ne contribue pas peu à „ la netteté du corps. Par rapport aux „ mœurs, ils ſont très-cruels à l'égard „ des malfaiteurs & de leurs ennemis; „ mais ils ſont pleins d'humanité pour „ leurs hôtes. Ils accordent non-ſeule-

„ ment avec plaiſir l'hoſpitalité aux „ étrangers qui voyagent dans leurs „ pays ; mais ils ſouhaitent qu'ils deſ- „ cendent chez eux. Ils ſe battent à qui „ les aura, & ils regardent ceux à qui „ ils demeurent, comme des gens fa- „ voriſés des Dieux. Ils ſe nourriſſent de „ différentes ſortes de viandes ſucculen- „ tes, & leur boiſſon eſt du miel dé- „ trempé dans du vin ; car leur pays „ leur fournit du miel en abondance, „ mais le vin leur eſt apporté d'ailleurs „ par des marchands étrangers. Les plus „ policés des peuples voiſins ſont les „ Vaccéens. Ces peuples partagent en- „ tr'eux chaque année le pays qu'ils ha- „ bitent. Chacun ayant cultivé le mor- „ ceau de terre qui lui eſt échu, rap- „ porte en commun les fruits qu'il a „ recueillis. Ils en font une diſtribution „ égale, & l'on punit de mort ceux qui „ en détournent la moindre choſe (1).

Les Eſpagnols reſſemblent beaucoup, dans ce qui regarde les armes, à leurs ancêtres les Celtibériens. *Leur Cavalerie eſt excellente*, ainſi que l'étoit la

[1] Diod. Liv. V. p. 190. Je me ſers toujours de la Traduction de l'Abbé Teraſſon.

leur, & jusqu'à la bataille de Rocroy, *leur Infanterie fut des plus fortes & des plus excellentes.* Malgré l'échec terrible qu'elle reçut dans ce combat, elle est devenue très-bonne, & depuis le regne de Philippe V. elle a toujours bien fait.

Quant à l'habillement, les Nobles Espagnols & les bons bourgeois imitent assez les usages des Celtibériens, & ils les suivoient encore plus exactement, avant qu'un Prince de la Maison de de France eût monté sur le Trône; sans Philippe II. & ses successeurs, les bottes étroites & serrées des Celtibériens faisoient une des parties essentielles de l'habillement Espagnol. S. Ignace se fit recasser une jambe qu'on lui avoit mal raccommodée, pour que sa bottine ne fît aucun mauvais plis. Quant à l'usage du poignard dans les combats, il est encore très-usité en Espagne, & il n'est aucun maître d'armes qui n'en donne des leçons publiques.

La propreté que les Celtibériens conservoient dans leurs festins, est dans le goût de celle qu'y observent les Espagnols. Les premiers se *lavoient le corps*

*d'urine*, les seconds rotent à chaque instant. Les mêmes raisons fondoient ces usages, c'étoit *la santé du corps*. Il reste à savoir si chez les peuples étrangers, la coutume de se laver avec de l'urine est plus choquante que celle de roter au nez des conviés. Pour moi, studieux ben Kiber, je pense que ces deux coutumes doivent également paroître extraordinaires, & plutôt dignes des bêtes que des hommes.

Une différence très-considérable que je trouve entre les mœurs des Celtibériens & ceux des Espagnols modernes, c'est l'humanité des premiers envers les étrangers qui voyageoient dans leurs pays. Il s'en faut bien qu'aujourd'hui „ un homme trouve en Espagne des „ gens qui se battent à qui l'aura, & „ qui regardent ceux à qui il demeure„ ra, comme favorisés du Ciel; „ à peine rencontre-t-il la plupart du temps quelque misérable *venta* (1), dans lequel il n'y a qu'un misérable châlit. S'il veut boire, manger, il faut qu'il coure lui-même dans tout le bourg pour acheter ce dont il a besoin, & dans les

[1] Mauvais Cabaret.

grandes villes où il peut loger aux auberges, la ſeule qualité d'étranger l'expoſe à y être tyranniſé & écorché impunément par un hôte, auſſi avide que mauvais cuiſinier.

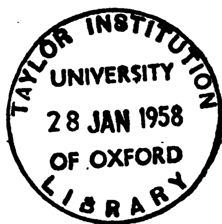
Les Eſpagnols reſſemblent donc parfaitement aux Celtibériens par les défauts, & non point par les vertus; ils ont, ainſi que les autres peuples modernes, conſervé la plupart des mauvais uſages & des coutumes inſenſées de ceux qui les ont précédés; mais ils ont aboli celles qui étoient fondées ſur la piété & la raiſon. Voilà, ſtudieux ben Kiber, des marques évidentes que plus le monde vieillit, & plus les hommes deviennent fous & méchants. Aux preuves que je t'en ai données dans les Lettres que je t'ai déja écrites ſur les mœurs des peuples anciens & des modernes, j'en joindrai ici deux nouvelles, que je puiſe dans la comparaiſon des Eſpagnols & des Celtibériens. Ces premiers, comme je viens de le montrer, ne conſervent point l'hoſpitalité des autres pour les étrangers; mais ils en ont la cruauté envers leurs ennemis. Toutes les hiſtoires modernes nous apprennent qu'il

n'eſt aucune Nation plus ſoumiſe dans l'adverſité que l'Eſpagnole, & plus dure, plus ſanguinaire lorſqu'elle eſt la maîtreſſe. Quelle cruauté n'a-t'elle pas commiſe en Flandre, & quelles actions monſtrueuſes & épouvantables n'a-t'elle pas faites dans la conquête du nouveau monde?

Au reſte, les Celtibériens cultivoient la terre en commun, & en partageoient les fruits de même; chacun étoit content, pourvu qu'il eût ce dont il avoit beſoin. Les Eſpagnols ont abandonné leur ancienne demeure, ont dépeuplé leur patrie pour aller chercher au-delà des mers des tréſors, bien moins précieux que ceux que la nature leur prodiguoit chez eux en abondance. Que ne fait pas faire la folie d'amaſſer de l'or! Et par malheur pour le genre humain, jamais les hommes n'ont été auſſi tourmentés de cette frénéſie, qu'ils le ſont aujourd'hui.

Je te ſalue, ſtudieux ben Kiber, & te recommande toujours l'étude de la ſageſſe & le mépris des vaines richeſſes.

*Fin du troiſieme Volume.*



57581434



